



Tant que nous y sommes pour les lire

Des Égyptiens auteurs aux égyptologues lecteurs

En 1996 paraissait l'article « Auteur et société » de Philippe Derchain, article très original dans l'horizon égyptologique et devenu l'emblème du positionnement de l'égyptologue belge sur la notion d'auctorialité. Celui-ci est le point de départ des huit contributions d'égyptologues réunies dans ce volume ; il est le nœud autour duquel se sont tissées des réflexions diverses et des approches personnelles, cela soit en se focalisant précisément sur le travail de Derchain, soit en prolongeant ou positionnant autrement le concept d'auctorialité en prise avec les courants de pensée actuels.

Pour l'occasion, l'article « Auteur et société » a été reproduit en ouverture. Il est suivi d'un appendice où ont été réunis, par ordre chronologique, des morceaux choisis d'autres articles et ouvrages dans lesquels Derchain a précisé, augmenté, développé ou a fait évoluer son positionnement épistémologique sur l'auteur et la dialectique Égyptien-égyptologue ; y ont aussi été incluses des pensées sur l'écriture de l'histoire et la relation de l'égyptologue à ses sources/documents.

Mots clés

acte d'écriture ; anthropologie ; art verbal ; comportement social ; décor funéraire ; Derchain ; égyptologie ; grammatologie ; graffiti ; hiéroglyphe ; historiographie ; intertextualité ; lecture ; narrativité ; Sinouhé

ISBN 978-2-9570450-2-0



9 782957 045020

TDENiM
Textes & documents de l'ENiM

La collection *Textes et documents de l'ENiM (TDENiM)* propose de brèves monographies, richement illustrées, traitant de thèmes variés à travers une documentation à la fois textuelle et iconographique : histoire de l'Égypte ancienne, histoire de l'égyptologie, monument, site, chantier archéologique, texte, collection d'objets... Elle propose aussi, occasionnellement, des actes de rencontres scientifiques interdisciplinaires.

Titre à paraître :

2. *Mémoire d'archives. Morceaux choisis d'une égyptologie montpelliéraine.*



TDENiM 3
Textes & documents de l'ENiM

Tant que nous y sommes pour les lire

St. Pasquali (dir.)

TANT QUE NOUS Y SOMMES POUR LES LIRE

Des Égyptiens auteurs aux égyptologues lecteurs

sous la direction de
Stéphane Pasquali

TDENiM 3
Textes & documents de l'ENiM

Focus

TANT QUE NOUS Y SOMMES POUR LES LIRE



Collection dirigée par
Jérôme Gonzalez et Stéphane Pasquali

Volume 3

2023

ENiM | Montpellier

**TANT QUE NOUS Y SOMMES POUR LES LIRE
DES ÉGYPTIENS AUTEURS AUX ÉGYPTOLOGUES LECTEURS**

27 ans après « Auteur et société » de Philippe Derchain

sous la direction de
Stéphane PASQUALI

2023

ENiM | Montpellier

*À Brunello : tant qu'on saura lire, il galopera monté par l'autor in fabula,
touchant de son sabot nu quelque gazon de territoire*

Que dites-vous du livre d'Hermodore ?

Couverture : Temple d'Edfou, Kees Scherer, 1968

ISBN 978-2-9570450-2-0

EAN 9782957045020

ISSN 2724-9808

© 2023, les auteurs

© 2023, Équipe *Égypte Nilotique et Méditerranéenne*,
UMR 5140 ASM, CNRS, université Paul-Valéry
Montpellier 3

Tous droits réservés, inclus les droits de traduction, de
reproduction et de stockage électronique de cet
ouvrage ou d'une partie de celui-ci, par quelque
procédé que ce soit.

Impression et montage : Imprimerie de l'université
Paul-Valéry Montpellier 3

Imprimé en France

REMERCIEMENTS

Cet ouvrage a pu être publié grâce au soutien financier du
LabEx ARCHIMEDE
au titre du programme « Investissement d’Avenir » ANR-11-LABX-0032-01



et de l'Association NEFROU

que ces organismes en soient ici pleinement remerciés.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

L'auctorialité selon Philippe Derchain ou l'*autor in fabula* :
plus que des mots !.....p. vii-xlii

PHILIPPE DERCHAIN ET L'AUCTORIALITÉ

Philippe DERCHAIN

Auteur et société.....p. 3-21

Autour du triangle poétique avec Philippe Derchain :
auteur, lecteur, texte... littérature, histoire, égyptologie.

Analecta.....p. 23-59

Jérôme GONZALEZ

L'égyptologue auteur.

Entre tentation épistémique et réalisation personnelle.....p. 61-115

Françoise LABRIQUE

Philippe Derchain et la quête de l'auteur : un témoignage....p. 117-120

Stéphane PASQUALI

Sive fictum sive verum ad generis ægyptologorum.

Deux expériences auctoriales de Philippe Derchain.....p. 121-159

AUCTORIALITÉ : OUVERTURES ÉGYPTOLOGIQUES

John Coleman DARNELL

Authorship in Ancient Egyptian Rock Inscriptions

and Graffiti.....p. 163-204

Bernard MATHIEU

« C'est moi qui... »
Paternité littéraire et responsabilité morale dans
l'Égypte ancienne.....p. 205-221

Dimitri MEEKS

Le signe de la « hône ».
Étude grammatologique ou comment déchiffrer
le non-dit.....p. 223-251

Boyo G. OCKINGA

Authorship and tomb decoration.
The case of the *sš nsw wdḥw* Saroy and TT 233.....p. 253-270

Andréas STAUDER

Glimpses of the maker's hand in Sinuhe.....p. 271-324

ABSTRACTS.....p. 327-330

INTRODUCTION

L'auctorialité selon Philippe Derchain ou l'*autor in fabula* : plus que des mots !

Will man aber darüber hinaus die Innenwelt — den Bereich des Emotionalen -- des Verfassers eines fremden Literaturwerkes und die Innenwelt seines Lesers ergründen, sieht man sich meiner Ansicht nach unüberwindbaren Schwierigkeiten gegenüber. Über die Beziehung des Autors zu seinem Text lassen sich nichts anderes als Vermutungen anstellen — aussagen läßt sich im Grunde nur, daß er den Text verfaßt hat. (1985)

Ce que l'auteur a voulu dire, le signifié ou le dictum [...] a cessé d'être accessible, puisque le sens des mots lui-même, dans bien des cas, doit être déduit du contexte, que la syntaxe est le plus souvent implicite et que les situations décrites — le référent — ne nous sont que très incomplètement connues. (1985)

Commenter les textes littéraires égyptiens se heurte à des difficultés diverses, les unes, intrinsèques, parce que nous ignorons trop encore du vocabulaire, de la syntaxe, des registres de langue de l'égyptien, de la signification des métaphores et de leur originalité, des situations décrites et de l'emploi des mythes comme références dans la vie profane, les autres, extrinsèques, que les lecteurs modernes y introduisent eux-mêmes en prenant pour des documents conçus en vue de leur propre écriture de l'histoire ce qui fut composé dans des intentions que nous ne pouvons connaître. (1986)

Je sais bien que la chair que je rêve de rendre à ces squelettes [= les textes égyptiens] est ma propre chair [...]. (1995)

Pénétrer l'âme des anciens, deviner les hiérarchies sociales, tenter de découvrir l'originalité d'un écrivain à travers le non-dit sans pouvoir le connaître... autant d'impondérables, latentes tentations de l'imagination, qu'attise parfois le mot d'un auteur. Y céder est le prix de la découverte, une découverte qui n'a peut-être de sens que pour celui qui l'a faite. (2000)

Déçu comme historien pour avoir compris que jamais je n'atteindrais l'Autre dans son lointain passé [...]. (1996)

Ces pensées sont d'un même égyptologue. À les lire, on ne saurait reconnaître derrière un représentant de la philologie traditionnelle positiviste et des théories littéraires intentionnalistes, sourd aux débats que suscitèrent les *New Critics* et le courant structuraliste — dont « The Intentional Fallacy » et « La mort de l'auteur » furent deux emblèmes —, ni même un garant de la *méthode* historique ou un tenant du seul caractère objectif de la science et de son discours.

Ces pensées sont de Philippe Derchain¹ dont les prises de position ont pourtant pu être taxées de romantisme, d'idéalisme et d'ethnocentrisme. Durant la majeure partie de sa vie d'égyptologue, durant sa carrière universitaire mais aussi et surtout pendant sa retraite — période d'exceptionnelle libre créativité —, Derchain s'intéressa avant tout aux boulangers du pain quotidien de l'égyptologie (les textes égyptiens), ceux qu'il désigna en tant qu'*auteurs*.

En sont issus plusieurs dizaines d'articles et quelques ouvrages dans lesquels il tente de se rapprocher de ces auteurs, autant que faire se peut et par différents moyens, d'établir une complicité, une connivence, un jeu intellectuel, prenant pour cela l'inspiration en-dehors de sa discipline, dans les sciences humaines de manière globale, mais aussi dans ses passions intellectuelles telles la poésie et la littérature moderne et contemporaine. Au-delà des auteurs, ce rapprochement désiré avec ces *autres* fut un terrain propice permettant à Derchain d'interroger et d'explorer sa propre relation à la discipline, aux sources/documents, à l'histoire et *in fine*, à l'Égypte comme monde-lieu dans lequel l'égyptologue est pleinement engagé.

Chose rare en égyptologie, la majorité de ses publications est émaillée de points de méthode et de réflexions épistémologiques dont la caractéristique, sauf quelques rares exceptions, est de ne pas révéler explicitement qui sont les autorités convoquées et inspiratrices, obligeant

¹ Philippe Derchain, compte rendu de André Barucq, François Dumas, *Hymnes et prières de l'Égypte ancienne*, Littératures anciennes du Proche-Orient, 10, Paris, Cerf, 1980, in *Orientalistische Literaturzeitung*, 80.1, 1985, col. 15 ; Philippe Derchain, in Ursula Verhoeven, Philippe Derchain, *Le voyage de la déesse libyque. Ein Text aus dem « Mutritual » des Pap. Berlin 3053*, Rites égyptiens, 5, Bruxelles, Fondation égyptologique Reine Élisabeth, 1985, p. 8 ; Philippe Derchain, « Deux notules à propos du Papyrus Westcar », *Göttinger Miszellen*, 89, 1986, p. 17-18 ; Philippe Derchain, compte rendu de Hannes Buchberger, *Transformation und Transformat. Sargtextstudien 1*, Ägyptologische Abhandlungen, 52, Wiesbaden, Harrassowitz, 1993, in *Bibliotheca Orientalis*, 52.5-6, 1995, col. 581 ; Philippe Derchain, « Tragédie sur un étang », *Göttinger Miszellen*, 176, 2000, p. 52 ; Philippe Derchain, *Le souvenir imaginaire*, Verviers, La Dérive, 1996, p. 9.

son lecteur à les deviner². Son point de vue sur la notion d'auctorialité nous est ainsi livré par bribes ; certaines se recouvrent, d'autres se complètent, d'autres encore prolongent sa pensée, obligeant encore le lecteur à suivre ce jeu de piste épistémologique. Jamais il ne livra une explicitation en bonne et due forme de son positionnement en matière d'auteur, aucun discours de la méthode derchainienne. Derchain énonça toutefois très synthétiquement, dans un article de 2005, de quelle manière il envisagea sa problématique générale, à savoir l'exploration des différentes arêtes d'un triangle poétique formé de trois pôles fondamentaux en interaction — auteur, œuvre, lecteur : autrement dit un questionnement, dans la mesure du possible et malgré nombre d'incertitudes, des relations œuvre-auteur, œuvre-lecteur, et finalement lecteur-auteur, la figure du lecteur y étant finalement autant (voire plus) l'égyptologue que l'Égyptien³.

Une fois seulement, pour l'occasion d'un ouvrage collectif de synthèse consacré à la littérature de l'Égypte ancienne, Derchain livra un article de fond entièrement consacré à l'*auteur*, à la fois point momentané sur une thématique de recherche en cours d'expérimentation depuis près de 20 ans, et programme pour des travaux à venir. Sous le titre « Auteur et société »⁴, et dédié au *scriptori ignoto* égyptien, cet article très original dans l'horizon égyptologique (original aussi au sein de l'ouvrage lui-même, comme l'est sa deuxième contribution⁵) n'a pas eu de répercussions

² Averti de sa vision de l'intertextualité (cf. mon article *infra*), j'y reconnais une posture qu'il se plût à reconnaître lui-même chez les auteurs égyptiens : « [...] j'inclinerais à [...] lui [= l'auteur] prêter l'intention d'une connivence discrète avec le destinataire, qui ne peut être qu'un de ses collègues nourri des mêmes sources et prenant plaisir à les identifier. » (Philippe Derchain, « Allusion, citation, intertextualité », in Martina Minas, Jürgen Zeidler (ed.), *Aspekte spätägyptischer Kultur: Festschrift für Erich Winter zum 65. Geburtstag*, Aegyptiaca Treverensia, 7, Mayence, Von Zabern, 1994, p. 69). La position délicate de son lecteur est aussi accentuée par le fait qu'on ne lui connaisse aucune archive personnelle, et que si peu de choses soit connu de sa bibliothèque non-égyptologique. Un témoignage tel que celui de Françoise Labrique dans le présent volume est pour cela des plus précieux.

³ Philippe Derchain, « Méditations littéraires », *Lingua Aegyptia*, 13, 2005, p. 31 (avec très peu de références à ses travaux antérieurs pour chaque « arête » malgré une bibliographie personnelle très riche).

⁴ Philippe Derchain, « Auteur et société », in Antonio Loprieno (ed.), *Ancient Egyptian Literature. History and Forms*, Probleme der Ägyptologie, 10, Leyde, New York, Cologne, Brill, 1996, p. 83-94.

⁵ Philippe Derchain, « Théologie et littérature », in Antonio Loprieno (ed.), *Ancient Egyptian Literature, op. cit.*, p. 351-360.

significatives dans l'approche des textes égyptiens⁶, mais est devenu néanmoins l'emblème du positionnement de Derchain sur la notion d'auctorialité, un positionnement réduit à une expression extraite dudit article : la « nécessité épistémologique » de l'auteur, une nécessité qui, quand elle n'a pas suscité l'indifférence, a provoqué dans le cercle des spécialistes de la littérature des réactions sceptiques si ce n'est très critiques.

C'est cet article « Auteur et société » paru il y a 27 ans qui est le point de départ des recherches ici réunies ; il est le nœud autour duquel se sont tissées des réflexions diverses et des approches personnelles, cela soit en se focalisant précisément sur le travail de Derchain, soit en prolongeant ou positionnant autrement le concept d'auctorialité en prise avec les courants de pensée actuels⁷.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, je ne m'autorise ici qu'une brève intrusion dans la riche production égyptologique de Derchain antérieure à « Auteur et société » qui ne me semble pas inutile pour comprendre certaines de ses orientations. À lire ses publications des années 60 et 70 du siècle dernier, il est clair que celui-ci adhère alors, à sa manière, aux positions et méthodes structuralistes et sémiotiques dans le domaine de l'analyse des textes mythologiques et littéraires, partageant l'optimisme d'un courant alors très sûr de ses fondements heuristiques. Les textes y sont traités comme des entités immanentes, et le général (les structures) est cherché derrière le particulier (les multiples aspects du signe)⁸.

⁶ On note toutefois une contribution significative relative aux inscriptions du temple de Dendara s'inscrivant dans la lignée des études de Derchain : Christian Leitz, *Die Aussenwand des Sanktuars in Dendara. Untersuchungen zur Dekorationssystematik*, Münchner ägyptologische Studien, 50, Mayence, Von Zabern, 2001. Derchain publia d'ailleurs une recension de cet ouvrage : Philippe Derchain, « Kabbale et Mystique. À propos d'un livre récent », *Studien zur Altägyptischen Kultur*, 31, 2003, p. 101-106.

⁷ Pour un point récent sur les recherches en matière d'auctorialité : e.g. Ingo Berensmeyer, Gert Buelens, Marysa Demoor (ed.), *The Cambridge Handbook of Literary Authorship*, Cambridge, New York, Port Melbourne, New Delhi, Singapore, Cambridge University, 2019 ; Christian Schwermann, Raji C. Steineck, « Introduction: The Author, a Theoretical Vexation », in Christian Schwermann, Raji C. Steineck (ed.), *That Wonderful Composite Called Author. Authorship in East Asian Literatures from the Beginnings to the Seventeenth Century*, East Asian Comparative Literature and Culture, 4, Leyde, Boston, Brill, 2014, p. 1-23.

⁸ En termes d'énoncés méthodologiques, e.g. Philippe Derchain, compte rendu de J. Gwyn Griffiths, *The Origins of Osiris*, Münchner Ägyptologische Studien, 9, Berlin, Hessling, in *Revue d'égyptologie*, 21, 1969, p. 168-169 ; Philippe Derchain, *Hathor Quadrifrons. Recherches sur la syntaxe d'un mythe égyptien*, Publications de l'Institut historique et archéologique néerlandais de Stamboul, 28, Istanbul, Nederlands Historisch-Archaeologisch Instituut,

Pourtant, durant cette période de refoulement du sujet, Derchain philologue malgré tout, manifeste un certain intérêt pour les auteurs des textes égyptiens (les « hiérogammates »), cherchant à deviner leurs intentions, leurs méthodes de travail et leurs habitudes intellectuelles⁹. À partir de la fin des années 1970, la trajectoire de Derchain suit celle du post-structuralisme. Tout en conservant certains fondamentaux dont on aura à reparler, il abandonne progressivement les structures — trop généralisantes voire universalisantes sinon idéalistes et, surtout, dé-subjectivées —, la sémiotique s'étiolle et, dans un climat général de nouvel humanisme, le sujet-auteur (égyptien comme égyptologue) mais aussi le sujet-lecteur (l'égyptologue récepteur), prennent chez lui de plus en plus d'ampleur jusqu'à devenir omniprésents à partir des années 1990¹⁰. Les années 1980-1990 marquent un temps de maturation et de raffinement de sa pensée, notamment à partir des travaux d'Umberto Eco qui lui apportent au moment opportun certaines clefs d'analyse qui lui manquaient (j'y reviendrai). Il entre alors dans la dernière décennie de sa carrière universitaire (il prend sa retraite en 1992) et manifeste discrètement une certaine lassitude vis-à-vis d'une pratique égyptologique qui, au nom de la rigueur scientifique des approches « historique » et « culturelle » — se dissimulant qui plus est derrière une rhétorique impersonnelle qui va de pair —, lui semble perdre de vue la dimension

1972, p. 1, 1-2. La linguistique de Saussure et celle de Benveniste y sont convoquées. Voir aussi les réflexions de Jérôme Gonzalez à propos du structuralisme de Derchain (notamment à propos de la mythologie et de la « grammaire du temple » : *infra*). Les cinq articles publiés par Derchain dans le *Dictionnaire des mythologies et des religions des sociétés traditionnelles et du monde antique* (Yves Bonnefoy [ed.], Paris, Flammarion, 1981, s.v. « Anthropologie », « Cosmogonie », « Divinité », « Mort », « Rituels égyptiens ») sont devenus aujourd'hui des emblèmes du structuralisme en égyptologie. Pour des analyses sémiotiques : Philippe Derchain, « Le lotus, la mandragore et le perséa », *Chronique d'Égypte*, 50.99-100, 1975, p. 65-86 ; Philippe Derchain, « La perruque et le cristal », *Studien zur Altägyptischen Kultur*, 2, 1975, p. 55-74 ; Philippe Derchain, « Symbols and Metaphors in Literature and Representations of Private Life », *RAIN*, 15, 1976, p. 7-10.

⁹ E.g. « Snéfrou et les rameuses », *Revue d'égyptologie*, 21, 1965, p. 19 ; « Miettes – §3. Sur la composition du Mythe d'Horus », *Revue d'égyptologie*, 26, 1974, p. 15 ; « La recette du Kyphi », *Revue d'égyptologie*, 28, 1976, p. 61.

¹⁰ Même point de vue chez Richard B. Parkinson : « Derchain's emphasis on individual agency and creativity was arguably part of a general movement in the 20th century from structure towards agency [...] » (« Imaginary Histories: Ancient Egypt in the writings of Marguerite Yourcenar and Philippe Derchain », *Studien zur Altägyptischen Kultur*, 48, 2019, p. 236). Sur le devenir du structuralisme durant ces années, cf. François Dosse, *Histoire du structuralisme. 2. Le chant du cygne. 1967 à nos jours*, Poche - Sciences humaines et sociales, 375, Paris, La Découverte, 2012, chap. 31 et 33 (« Le retour du refoulé : le sujet » et « Un sujet autonome »).

humaine de ses sujets d'étude, « l'infime trait de vie »¹¹ que l'égyptologue soucieux de l'Autre serait à même de débusquer. Mais on devine aussi et surtout à ce moment-là un besoin de proximité, d'échange, de dialogue, de commerce intellectuel avec cet Autre, l'Égyptien, cet éternel absent... où se cache-t-il ? Or, devenu « dilettante » ou « flâneur »¹², profitant de l'*otium* car enfin libéré du *negotium* des obligations universitaires¹³, Derchain expérimente, dans une verve productrice, de nouvelles voies moins académiques (telles, par exemple, les expériences du *Dernier obélisque* et du *Souvenir imaginaire*¹⁴). Il multiplie les influences, conjuguant des approches qui, avant lui, n'avaient pas été tentées selon une manière que j'oserais qualifier de *jeux de l'esprit* auquel il réduit alors la science¹⁵, telle la réunion particulière d'un savant et d'une matière¹⁶. Poussé par son plaisir de lecteur et d'écrivain, Derchain exploite à de nouvelles fins la pratique littéraire et poétique, à la rencontre — parfois fortuite — des auteurs égyptiens, d'une certaine façon ses « collègues »¹⁷.

¹¹ Philippe Derchain, « La chemise de Cléopâtre et les gradients », *Göttinger Miszellen*, 59, 1982, p. 11.

¹² Philippe Derchain, compte rendu de Hannes Buchberger, *Transformation und Transformat. Sargtextstudien 1*, art. cit., col. 581 ; Philippe Derchain, « Flâneries dans le temple d'Edfo », *Bulletin de la Société d'égyptologie de Genève*, 25, 2002-2003, p. 32.

¹³ Comme il l'exprima des années plus tard : Philippe Derchain, « Deux essais », *Göttinger Miszellen*, 224, 2010, p. 35.

¹⁴ Philippe Derchain, *Le dernier obélisque*, Bruxelles, Fondation Égyptologique Reine Élisabeth, 1987 ; Philippe Derchain, *Le souvenir imaginaire*, op. cit. À propos de ces deux ouvrages, voir mon article *infra*.

¹⁵ Philippe Derchain, « Libera nos, Domine, de morte aeterna », *Göttinger Miszellen*, 54, 1982, p. 49. Sur la scientificité de l'histoire et de la philologie selon Derchain, voir par exemple Philippe Derchain, « Tartuffe ou les plumes du paon », *Göttinger Miszellen*, 136, 1993, p. 28 et Philippe Derchain, *Aphorismes*, s.l., chez l'auteur, 2006, p. 15 (« C'est que nous [= historiens et philologues] ne faisons pas de science »). Son positionnement s'est largement radicalisé quand on le compare à celui exposé dans Philippe Derchain, « Le papyrus Salt 825 (B. M. 10.051) et la cosmologie égyptienne », *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, 58, 1959, p. 75-76.

¹⁶ Philippe Derchain, « Encore le monothéisme », *Chronique d'Égypte*, 63.125, 1988, p. 77, et plus récemment Philippe Derchain, *Aphorismes*, op. cit., p. 12.

¹⁷ Philippe Derchain, « L'auteur du papyrus Jumilhac », *Revue d'égyptologie*, 41, 1990, p. 9 ; Philippe Derchain, « Un érudit thébain du VII^e-VI^e siècle. Contribution à l'histoire du Dieu caché ? », in Didier Devauchelle (ed.), *La XXVI^e dynastie, continuités et ruptures. Actes du Colloque international organisé les 26 et 27 novembre 2004 à l'Université Charles-de-Gaulle - Lille 3. Promenade saïte avec Jean Yoyotte*, Paris, Cybèle, 2011, p. 133 ; Philippe Derchain, compte rendu de Dimitri Meeks, *Mythes et légendes du Delta d'après le papyrus Brooklyn 47.218.84*, Mémoires publiés par les membres de l'Institut français d'archéologie orientale, 125, 2006, Le Caire, Institut français d'archéologie orientale, in *Chronique d'Égypte*, 86.171-172, 2011, p. 127.

Il ne s'agira pas dans la suite de cette introduction de suivre finement le cheminement complexe de Derchain sur les traces de l'auteur — la chose sera sans doute faite ailleurs, dans un cadre plus approprié — mais de mettre en évidence, à partir d'« Auteur et société », les grandes lignes d'un positionnement qui m'a semblé avoir été globalement mal cerné voire incompris (quand il n'a pas été ignoré¹⁸). Je tenterai à cette occasion de mettre en exergue les notions fortes du modèle de Derchain largement inspiré par Roland Barthes et Umberto Eco (l'*autor in fabula* ou « auteur modèle »), et de montrer que celui-ci n'est pas à réduire à un régime auctorial ethnocentré basé sur le modèle romantique de la littérature occidentale (le génie créatif d'un auteur unique destinant son œuvre à des lecteurs) comme certains l'ont fait¹⁹.

¹⁸ L'article n'est pas cité dans le récent point sur la question de l'auctorialité égyptienne publié par Antonio Loprieno (« Authorship in Ancient Egypt », in Ingo Berensmeyer, Gert Buelens, Marysa Demoor [ed.], *The Cambridge Handbook of Literary Authorship*, op. cit., p. 27-46). Il ne l'est pas non plus dans un article tentant de tirer profit de la notion d'auteur modèle d'Umberto Eco dans le domaine égyptologique : Ludwig D. Morenz « Egyptian Life, by and with Literary Texts », in Roland Enmarch, Verena M. Lepper (ed.), *Ancient Egyptian Literature: Theory and Practice*, Proceedings of the British Academy, 188, Oxford, OUP/British Academy, 2012, p. 227-250. Notons aussi la référence à cet article par Stéphane Polis (« The scribal repertoire of Amennakhte son of Ipuy », in Jennifer Cromwell, Eitan Grossman, [ed.], *Scribal Repertoires in Egypt from the New Kingdom to the Early Islamic Period*, Oxford Studies in Ancient Documents, Oxford, Oxford University, 2017, p. 91) qui, tout juste après, insiste sur les intenses débats dont la notion d'auteur et son utilité furent les objets du point de vue de la critique littéraire tout en citant l'ouvrage d'Antoine Compagnon, *Le démon de la théorie. Littérature et sens commun*, La couleur des idées, Paris, Seuil, 1998, chap. 2 (« L'auteur »).

¹⁹ E.g. Gerald Moers, compte rendu de Antonio Loprieno (ed.), *Ancient Egyptian Literature. History and Forms*, Probleme der Ägyptologie, 10, Leyde, New York, Cologne, Brill, 1996, in *Orientalistische Literaturzeitung*, 97.1, 2002, col. 45 ; Gerald Moers, « Travel as narratives in Egyptian literature », in Gerald Moers (ed.), *Definitely: Egyptian literature*, Lingua Aegyptia. Studia Monographica, 2, Göttingen, Seminar für Ägyptologie und Koptologie, 1999, p. 45 n. 18 (l'approche de Derchain y est qualifiée d'« idealistic ») ; Gerald Moers, *Fingierte Welten in der ägyptischen Literatur des 2. Jahrtausends v. Chr. Grenzüberschreitung, Reisemotiv und Fiktionalität*, Probleme der Ägyptologie, 19, Leyde, Boston, Cologne, 2001, p. 32-33, n. 81 ; Chloé Ragazzoli, *Scribes. Les artisans du texte de l'Égypte ancienne (1550-1000)*, Paris, Les Belles Lettres, 2019, p. 82. Même s'il ne cite pas Derchain, le point de vue de Stephen Quirke contre le « sens commun » occidental reconnaissant un unique auteur derrière chaque texte (« the individual genius, from Romanticism ») est similaire à celui de Ragazzoli, tous deux faisant leur les positions de Bernard Cerquiglini (*Éloge de la variante. Histoire critique de la philologie*, Des travaux, Paris, Seuil, 1989) : Stephen Quirke, *Egyptian Literature 1800 BC. Questions and Readings*, Golden House Publications Egyptology, 2, Londres, Golden House, 2004, p. 31-33.

(Re)lisons les premières pages d'« Auteur et société »... Dans les paragraphes initiaux, se référant implicitement aux acquis de la « critique littéraire » — derrière laquelle on reconnaît des influences telles celles de Barthes, Foucault ou Genette, à la suite d'une allusion à une fameuse citation de Proust (« le monsieur qui dit je ») —, Derchain insiste clairement sur le fait que son intérêt ne se situe pas au niveau de l'identification des *auteurs* des textes égyptiens : en cela, il ne saurait s'agir d'une approche de type biographique dans la lignée de Sainte-Beuve (la recherche de l'*auteur externe* selon les termes de Barthes, « secteur particulier de l'Histoire événementielle »²⁰). Il n'est pas non plus question d'évaluer le bien-fondé des identifications reconnues par la discipline en matière de Belles-Lettres (tels les fameux textes génitifs de Pentaour ou Khéty)²¹. On pouvait s'en douter dès l'amorce, se trouvant confronté à un article dédié au scribe inconnu²²... Ce que vise Derchain n'est pas non plus la démonstration de l'existence d'un statut d'auteur en Égypte ancienne et d'établir ses spécificités culturelles (ou d'une « fonction auteur » au sens foucauldien). À ce sujet, il se limite à dire que, de son point de vue (se fondant notamment sur le p*Chester Beatty* 4), l'« écrivain-auteur » faisait bel et bien partie du monde culturel égyptien malgré l'anonymat de la majorité pour l'égyptologue ; il dit plus loin ne pas croire en la possibilité de beaucoup préciser la portée historique d'une telle observation.

Mais qui sont donc alors ces auteurs recherchés par Derchain ? Sa position fondamentale est exprimée juste après ces quelques remarques préliminaires :

[...] il faut qu'à l'origine de tout texte il y ait quelqu'un pour le créer, avec tout son savoir, pour lui donner la forme qu'il a, au-delà des modèles qu'inventent pour expliquer et classer les œuvres les théoriciens de la littérature. L'« auteur », dans la perspective scientifique, est une nécessité épistémologique pour qu'une biographie, une prière, un récit historique, une scène rituelle soient autre chose qu'une carrière d'où l'on extrait titres administratifs ou sacerdotaux, toponymes, formules, épithètes, débris d'un « texte-standard » qui n'appartient à personne et

²⁰ Roland Barthes, *La préparation du roman I et II. Cours et séminaires au Collège de France (1978-1979 et 1979-1980)*, ed. Nathalie Léger, Traces écrites, Paris, Seuil, 2003, p. 275-276.

²¹ Stephen Quirke, dans un chapitre consacré à la notion d'auctorialité (cité *supra* n. 19), fait référence une unique fois à « Auteur et société », à propos pourtant de l'attribution de trois compositions à Khéty : *Egyptian Literature 1800 BC*, *op. cit.*, p. 32.

²² Un parallèle à remarquer, Philippe Derchain (en collaboration avec Ursula Verhoeven) dédia son ouvrage *Le voyage de la déesse libyque* (*op. cit.*) au « scribe aux doigts habiles, maître d'éloquence aux beaux discours dans la maison d'Hathor maîtresse d'Imaou, et dont on ignore le nom » (p. V, dédicace en hiéroglyphes).

L'auctorialité selon Philippe Derchain ou l'*autor in fabula* : plus que des mots !

qui n'a jamais été écrit nulle part, et puissent être enfin ce que ceux qui les ont composés et fait graver souhaitaient : des objets réels de lecture. L'« auteur », dans cette perspective, au-delà d'une langue, d'une encyclopédie communes à tous, est responsable de la différence que l'Histoire si légèrement annule.

L'étude de la différence peut ainsi compenser la frustration habituelle de la recherche des réalités antiques.

Quelques années auparavant, Derchain avait énoncé les mêmes idées, plus ouvertement encore :

Pour trop d'égyptologues les textes égyptiens ne sont que les pourvoyeurs d'exemples de grammaire ou de fragments d'une encyclopédie dépersonnalisée, sinon transcendentalisée. Ils en oublient que ces textes ont été écrits par quelqu'un, dont l'existence est plus nécessaire que les structures ou les archétypes à la recherche desquels nous sommes trop souvent, projections d'une philosophie idéaliste largement répandue, qui n'est pourtant pas forcément la seule possible. Il ne suffit pas de proclamer un système universel pour qu'il le soit objectivement.

La nécessité de l'auteur, au contraire, est expérimentale, sa réalité indissociable de l'origine du texte, ce dernier même étant la seule réalité objective de l'expérience de l'historien. S'en tenir au texte, c'est revenir à la philologie et réduire l'appareil d'hypothèses herméneutiques à la seule présupposition de l'existence d'un auteur, d'une personne [...] ²³.

Ces deux extraits, à la lumière du reste de l'article et croisés avec d'autres de ses publications, mettent en exergue les lignes de force de son approche des textes au prisme de l'*auteur* ²⁴.

1) Chaque texte « que le hasard fit échapper à la destruction » ²⁵, dans son contenu et dans la forme sous laquelle il se présente à l'égyptologue (« expression tout aussi pertinente de celui qui écrit »), ici et maintenant, est dû à un auteur. Ce dernier n'est toutefois pas celui que l'on écrirait avec une majuscule, un individu déterminé par un nom propre et à qui l'on attribue tel ou tel texte — une autorité nominale —, autrement dit l'auteur externe, mais tout simplement celui qui est à l'origine de la volonté et des actes d'écriture (« l'existence [des textes] dépend de la volonté d'une

²³ Philippe Derchain, « Allusion, citation, intertextualité », art. cit., p. 69. Voir aussi, en 1992, l'introduction de l'« Auteur du papyrus Jumilhac », art. cit., p. 9.

²⁴ Lorsqu'elles ne sont pas accompagnées de références bibliographiques, les citations qui suivent sont extraites d'« Auteur et société ».

²⁵ Philippe Derchain, « Tartuffe ou les plumes du paon », art. cit., p. 28.

personne »), presque toujours anonyme pour l'égyptologue²⁶. Comme Derchain l'a exprimé par ailleurs : « Anonyme, ce dernier a plus de réalité historique que tant de ceux dont on ne sait que le nom, parce qu'il est celui sans qui l'œuvre que nous connaissons n'aurait pu être écrite »²⁷. C'est là la prémisse de l'approche de Derchain, prémisse suivant Barthes à sa manière : « l'auteur n'est jamais rien de plus que celui qui écrit »²⁸. Envisager un auteur unique lui permet de réduire l'appareil herméneutique à la fonction la plus simple pouvant rendre compte des spécificités d'un texte, chaque texte étant ainsi examiné comme une « œuvre personnelle différente de toutes les autres alors même qu'elle exprime des pensées analogues »²⁹, en deçà d'une approche holiste cherchant à documenter les macrostructures culturelles et sociales.

2) Exploiter le contenu informatif des textes égyptiens, les traiter comme des sources culturelles et historiques de connaissance alimentant l'encyclopédie générale de l'égyptologie n'est pas la seule voie possible. Si elle n'en demeure pas moins pertinente (tout dépend de ce que cherche l'égyptologue), cette manière de faire aurait toutefois, selon Derchain, deux effets délétères au moins : elle désindividualise les textes, soit en les attribuant à une « indéfinissable collectivité », soit en créant systématiquement, à partir d'eux, un témoin collectif archétypal de la culture pharaonique — un égyptien « idéal » ou « d'égyptologue » comme il le nomma par ailleurs³⁰ —, eu égard à cette encyclopédie disciplinaire

²⁶ Voir encore la fin de la première citation en épigraphe de cette introduction, et Philippe Derchain, *Le dernier obélisque*, op. cit., p. 2 : « Apprenons plutôt qu'un texte, existant par la seule volonté de celui qui l'a écrit [...] ».

²⁷ Philippe Derchain, « Le stoïcien de Kom Ombo », *Bulletin de la Société d'égyptologie de Genève*, 22, 1998, p. 20. On peut noter que l'intérêt de Derchain dans l'article « L'auteur du papyrus Jumilhac » (art. cit.) publié en 1990, bien que déjà marqué par les positions ici explicitées, se porte encore en partie sur l'auteur historique ou biographique (comme il l'est aussi dans « Harkhébis, le Psylle-Astrologue », *Chronique d'Égypte*, 64.128-128, 1989, p. 74-89 et « Comment les Égyptiens écrivaient un traité de la royauté », *Bulletin de la Société française d'égyptologie* 87-88, 1980, p. 14-17). Son point de vue sur le même document dans « Auteur et société » est beaucoup plus mesuré. Jamais plus d'ailleurs Derchain n'intitulera un article « L'auteur... ».

²⁸ Roland Barthes, « La mort de l'auteur » (1968), in *Œuvres complètes*. 3. 1968-1971, ed. Éric Marty, Paris, Seuil, 2002, p. 42.

²⁹ Philippe Derchain, « Kabbale et Mystique. À propos d'un livre récent », art. cit., p. 106.

³⁰ Philippe Derchain, compte rendu de Jürgen Osing, *Aspects de la culture pharaonique*, Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 12, Paris, de Boccard, 1992, in *Chronique d'Égypte*, 72.143, 1997, p. 45-46. Et voir déjà Philippe Derchain, « La religion égyptienne », in Henri-Charles Puech (ed.), *Histoire des religions*. 1. *Les religions antiques, la formation des religions universelles et les religions de salut en Inde et en Extrême-Orient*,

dès lors transcendantalisée³¹ ; elle se heurte de surcroît à notre incapacité à établir formellement les référents extratextuels (reflets ou témoins des réalités passées), autrement dit, d'un point de vue historien, à pouvoir contrôler leur véracité en termes de « faits historiques » selon un point de vue bien ancré dans le post-structuralisme et le post-modernisme³². Contre l'illusion référentielle d'une certaine pratique des sciences historiennes visant toujours à remplir le sens de l'Histoire³³, contre le réalisme du « c'est arrivé » corollaire d'une approche d'antiquaires, on peut donc à nouveau réduire la pensée de Derchain à la position de Barthes considérant que « le fait n'a jamais qu'une existence linguistique » et que, partant, le passé ne saurait exister autrement qu'en tant qu'« élaboration idéologique, ou pour être plus précis, *imaginaire* »³⁴.

3) Plutôt que son détournement en tant que document historique ou culturel, le texte peut être appréhendé en tant qu'« objet réel de

Encyclopédie de la Pléiade, 29, Paris, Gallimard, 1970, p. 75, sur « l'Égyptien, que nous créons historiquement, somme théorique de toutes ces pensées locales [...] ».

³¹ Dans la même ligne, pour Derchain, un texte ne doit pas être un simple prétexte pour reconstituer la bibliothèque de l'auteur « comme si l'œuvre achevée ne pouvait être que celle d'un “écolier”, simple transmetteur des Maîtres du passé », une position qui diverge de celle de Marguerite Yourcenar (« L'une des meilleures manières de recréer la pensée d'un homme : reconstituer sa bibliothèque ») à laquelle pourtant Richard Parkinson associe l'égyptologue (« Imaginary Histories », art. cit., p. 236).

³² Voir déjà Philippe Derchain, « Deux notules à propos du Papyrus Westcar », art. cit., p. 17-18 ; Philippe Derchain, « Éloquence et politique. L'opinion d'Akhtoy », *Revue d'égyptologie*, 40, 1989, p. 37 : « La critique à laquelle on le (*i.e.* le texte) soumet n'est plus alors celle de sa relation possible avec des faits extérieurs à jamais révolus et qu'on ne peut connaître, mais une tentative de comprendre ce que pensait celui qui l'a écrit. Les historiens sans doute se sentiraient frustrés. » ; Philippe Derchain, « L'Atelier des Orfèvres à Dendara et les origines de l'Alchimie », *Chronique d'Égypte*, 65.130, 1990, p. 230-231 : « Puisqu'on sait qu'il est impossible de restituer les référents externes, la réalité de la vie disparue [...] ; nous savons qu'il n'y a jamais eu d'objet réel, somme de tous les référents des signes isolés qui le [= l'Atelier des Orfèvres] constituent. Sa réalité référentielle est ce que s'est représenté son créateur, en imagination. » À propos du scepticisme de Derchain vis-à-vis d'une Histoire visant à reconstituer le passé et une certaine forme de frustration personnelle, voir mon article *infra* (p. 132-133 et n. 39 [avec d'autres références bibliographiques]).

³³ *E.g.* Roland Barthes, « Le discours de l'histoire » (1967), in *Œuvres complètes*. 2. 1962-1967, ed. Éric Marty, Paris, Seuil, 2002, p. 1250-1262 ; Roland Barthes, « L'Effet de Réel » (1968), in *Œuvres complètes*. 3, *op. cit.*, p. 25-32.

³⁴ Roland Barthes, « Le discours de l'histoire », art. cit., p. 1260-1261. Voir aussi, sur la même ligne, Marcel Detienne, « La leçon d'histoire », in *Dionysos mis à mort*, Tel, 293, Paris, Gallimard, 1977, chap. 2.

lecture »³⁵. En écrivant qu'il faut s'en tenir au texte car ce dernier est la « seule réalité objective de l'expérience de l'historien », Derchain préconise de fait une analyse immanente de celui-ci, héritage du structuralisme. Le texte est là, présent à nos yeux, sa réalité est immédiate, et celui-ci doit être lu pour lui-même, dans son autonomie linguistique et littéraire, questionnant sa cohérence interne, sa vérité propre, sans se soucier d'aucun ailleurs extérieur au texte comme l'a écrit Gérard Genette (« par la référence à l'auteur le texte acquiert une autonomie qui l'isole de son contenu informatif [...] le document face auquel la critique se doit d'être sur ses gardes, passe au rang d'œuvre qui se suffit à elle-même, portant en soi sa vérité »)³⁶. C'est ce que Derchain nomma par ailleurs *l'approche littéraire des textes égyptiens*³⁷, celle de l'« homme de lettres qui souhaite restituer aux écrits de l'antiquité leur valeur littéraire, leur personnalité »³⁸.

Que ce soit dans le domaine des Belles-Lettres ou pour d'autres textes à large diffusion et pour lesquels on connaît plusieurs versions, il ne s'agit plus de chercher à reconstituer à partir de l'ensemble regroupé par l'égyptologue le théorique *Urtext* de la philologie traditionnelle. L'approche immanente de Derchain tient compte du contenu et de la forme spécifique de tout texte, quel que soit son genre, au-delà donc des Belles-Lettres, comme par exemple les textes biographiques, historiques ou religieux choisis comme exemples dans « Auteur et société ». Cette approche constate les banalités du texte mais aussi et surtout, ses singularités voire ses originalités, cela comme autant de marqueurs de

³⁵ Voir notamment Philippe Derchain, « Des hirondelles et des étoiles », in Philippe Borgeaud, Yves Christe, Ivanka Urio (ed.), *L'animal, l'homme, le dieu dans le Proche-Orient ancien. Actes du colloque de Cartigny 1981, Centre d'étude du Proche-Orient ancien (CEPOA), Université de Genève, Cahiers du CEPOA, 2, Louvain, Peeters, 1984, p. 107* : « [...] le texte [...] présent à nos yeux, s'adresse encore à qui veut bien le lire ».

³⁶ Philippe Derchain, « Éloquence et politique. L'opinion d'Akhtoy », art. cit., p. 37 (extrait cité *supra* n. 32) ; Philippe Derchain, « Les débuts de l'Histoire », *Revue d'égyptologie*, 43, 1992, p. 36 (« [les égyptologues] ont été plus préoccupés d'exploiter la littérature pour ce qu'elle contient de références que de la lire pour elle-même ») ; Philippe Derchain, *Aphorismes, op. cit.*, p. 36 (« C'est le malheur des sciences historiques. Au lieu de voir les documents comme seule réalité perceptible, on veut les connaître comme témoins d'un passé qu'il faut créer en esprit »). La citation de Genette figure dans : « Peut-on parler d'une critique immanente ? », *Poétique*, 126, 2001, p. 136-137.

³⁷ E.g. Philippe Derchain in Ursula Verhoeven, Philippe Derchain, *Le voyage de la déesse libyque, op. cit.*, p. 8-10, 69-70 (étude issue de séminaires donnés à Cologne en 1974-1975 et 1980-1981) ; Philippe Derchain, « Éloquence et politique: l'opinion d'Akhtoy », art. cit.

³⁸ Philippe Derchain, « Femmes (II) », *Bulletin de la Société d'égyptologie de Genève*, 24, 2000-2001, p. 43. Voir aussi *Aphorismes, op. cit.*, p. 68.

celui qui en est à l'origine, son auteur (« L'“auteur”, dans cette perspective, au-delà d'une langue, d'une encyclopédie communes à tous, est responsable de la différence que l'Histoire si légèrement annule »). Dans cette optique, la différence, la particularité, l'inattendu, l'anomalie significative vis-à-vis des parallèles, la part d'invention et le neuf (que Derchain concède si difficile à évaluer) n'apparaissent plus comme des contradictions entre les textes mais comme autant de voix individuelles bigarrées qui se sont exprimées (« [Par la référence à l'auteur] se résolvent d'un seul coup toutes les apories suscitées par les contradictions des sources. Il s'ensuit une bigarrure contrastant magnifiquement avec la sécheresse de l'histoire des “modèles” [...] » ; « L'embarras dans lequel ces contradictions plongent encore certains s'évanouit si l'on reconnaît l'existence des “auteurs” »). Aussi, la fameuse « multiplicité des approches » dont on a fait une caractéristique de la pensée pharaonique devient-elle par là le reflet de la multiplicité de ceux qui sont exprimés, le reflet de la « création poétique qui autorise chacun, pourvu qu'il soit doué, à recourir aux moyens qu'il lui plaît d'exprimer les mêmes choses, à l'intérieur d'un contexte culturel donné », dans le droit fil du nouvel humanisme post-structuraliste déjà évoqué³⁹.

Dès lors que l'on considère avant tout l'originalité d'un texte, sa différence ou encore son anormalité par rapport à un ensemble déterminé (la fameuse documentation disponible de l'égyptologie) — et non forcément, j'insiste, original d'un point de vue égyptien (émique) —, le texte en question devient le produit d'actes d'écriture uniques dont on peut tenter d'évaluer la dimension à la fois contextuelle et subjective. Et cela même si l'originalité du texte se limite à une combinaison nouvelle de formules éculées dans un cadre stéréotypé, à un réinvestissement de l'une d'elle dans un genre textuel différent, ou à une réappropriation d'une autre changeant son sens originel : autant d'actes créateurs par variation⁴⁰. Que l'on nomme l'instance de production du texte, celui à l'origine des

³⁹ Philippe Derchain, compte rendu de Susanne Bickel, *La cosmogonie égyptienne avant le Nouvel Empire*, Orbis Biblicus et Orientalis, 134, Fribourg, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1994, in *Orientalia*, 65.2, 1996, p. 167 et 170. Le même point de vue est notamment exprimé dans l'un de ses aphorismes (*Aphorismes*, op. cit., p. 63-64 [à propos des épithètes divines]). Des années avant, suivant à sa manière les méthodes structuralistes, Derchain traitait la diversité au crible des multiples aspects du signe subsumés par les structures sociales : cf. *supra* et n. 8.

⁴⁰ Un point de vue apparenté sur la *variation* a été exprimé par Christopher Eyre : « The Practice of Literature: The Relationship between Content, Form, Audience, and Performance », in Roland Enmarch, Verena M. Lepper (ed.), *Ancient Egyptian Literature: Theory and Practice*, op. cit., p. 137-138.

stratégies de communication verbale et scripturale « scribe », « scripteur » ou « auteur », dans ce cadre épistémologique précis, n'a aucune importance, aucune valeur ajoutée heuristique. Qu'importe également qu'une forme de fonction-auteur ait existé ou pas en Égypte ancienne.

L'*auteur* de Derchain est ainsi avant tout un moyen heuristique, un dispositif opératoire⁴¹ pour penser l'acte d'écriture et de production textuel visant à mettre en exergue, dans la mesure du possible, ce qu'il peut y avoir d'individuel dans chaque écrit, à « accorder une personnalité » à chaque texte, à le penser comme une création originale (selon ses termes une « œuvre » voire une œuvre d'art⁴²) élaborée dans un cadre culturel et social spécifique et, partant, de réfléchir non plus à son seul sens mais aux moyens de production du sens et aux manières de l'exprimer. Comme l'a écrit Derchain dans ses *Impondérables de l'hellénisation*, ouvrage issu de séminaires donnés au Collège de France contemporains (ou à peu près) de la rédaction d'« Auteur et société » :

Les traits que l'analyse littéraire des documents fait apparaître sont la plupart impondérables. On ne peut ni les saisir toujours parfaitement, ni surtout les généraliser. Du moins, ce qui se laisse déduire des énoncés mêmes fait découvrir des personnalités complexes, intrigantes, attachantes, présentées pour elles-mêmes, par leurs œuvres, dans un souci plus de littérature que d'histoire.

En choisissant l'approche littéraire [...] on ne peut se donner l'illusion de ne chercher que la vérité intrinsèque du texte [...], et l'on pourrait se contenter d'y faire la connaissance de personnalités attachantes [...]⁴³.

La dernière expression — « personnalités attachantes » — n'est pas anodine. Son emploi à propos des auteurs égyptiens révèle l'un des moteurs de l'intérêt de Derchain pour leurs figures, à savoir la sympathie qu'il éprouve à leur égard⁴⁴. Le mot est employé une unique fois dans « Auteur et société », accompagné d'un autre terme non moins chargé de

⁴¹ D'où sa réflexion citée précédemment, « La nécessité de l'auteur [...] est expérimentale [...] », et peut-être aussi l'usage des guillemets pour *auteur* au début d'« Auteur et société » pour marquer la distance avec l'auteur empirique/biographique.

⁴² Philippe Derchain, « L'Atelier des Orfèvres à Dendara et les origines de l'Alchimie », art. cit., p. 231 ; Philippe Derchain, « Sur des pensers antiques », *Chronique d'Égypte*, 68.135-136, 1993, p. 65 ; Philippe Derchain, in Philippe Derchain, Daniel von Recklinghausen, *La création - Die Schöpfung. Poème pariétal - Ein Wandgedicht. La façade ptolémaïque du temple d'Esna. Pour une poésie ptolémaïque*, Rites égyptiens, 10, Turnhout, Brepols, 2004, p. 119.

⁴³ Philippe Derchain, *Les impondérables de l'hellénisation. Littérature d'hierogrammes*, Monographies Reine Élisabeth, 7, Brepols, Turnhout, 2000, p. 17 et 34.

⁴⁴ À ce sujet, voir aussi mon article *infra*.

sens, « curiosité » : « Sans rien changer à l'interprétation des œuvres anonymes, leur accorder la personnalité permet un autre regard. Une autre curiosité s'éveille, une sympathie peut-être même [...] ». De l'aveu même de Roland Barthes en 1980, c'est une *incuriosité* envers l'auteur qui avait rendu possible l'annonce de sa fameuse « mort » théorique, et le retour de sa curiosité entraîna chez lui le « retour de l'auteur »⁴⁵. Dans le même ordre d'idée, Derchain parle aussi du plaisir du lecteur-égyptologue se confrontant aux textes égyptiens où l'on reconnaît d'autres orientations barthésiennes (« la lecture [du document égyptologique] peut être une source de plaisir »)⁴⁶.

4) Il faut tirer une autre conséquence de l'optique de Derchain voulant que tout texte soit appréhendé comme « objet réel de lecture ». Ce faisant, dans le cadre de son approche littéraire et dans le droit fil de l'ouverture post-structuraliste aux problématiques liées à la réception et au dialogisme auteur-œuvre-lecteur (notamment les travaux de Tzvetan Todorov), Derchain installe le lecteur-égyptologue (et, en amont bien sûr, l'égyptologue-traducteur) comme instance de production de sens à part entière⁴⁷. C'est lui qui infère la présence de l'auteur dans l'épaisseur de l'énoncé, à travers toutes les données textuelles et la stratégie de communication (par exemple dans le choix des mots, des graphies, des figures de rhétorique, de la syntaxe, des marques d'énonciation ou l'intertextualité ; on aura à y revenir). Une telle approche nécessite de fait de tenter de se figurer aussi qui étaient les lecteurs originellement visés et, plus globalement, quel était le milieu culturel de réception et l'encyclopédie partagée entre eux et les auteurs. Ce qui revient notamment à poser le problème de l'implicite — non-dits et connotations —

⁴⁵ Roland Barthes, *La préparation du roman*, *op. cit.*, p. 276 (« Retour de l'auteur »). Voir aussi *ibid.* (« Retour à la biographie ») où Barthes situe cette bascule personnelle au moment du *Plaisir du texte* (1973) : « retour des textes aimés, “défoulement” ou “dé-refoulement” de l'auteur. [...] La curiosité biographique s'est alors librement développée en moi. »

⁴⁶ Derchain a aussi envisagé la création textuelle égyptienne au prisme du concept de « plaisir » : *e.g.* « Théologie et littérature », *art. cit.*, p. 359.

⁴⁷ Quelques années avant « Auteur et société », Derchain écrit : « La traduction est ainsi un acte d'actualisation du texte, non de reconstitution du passé, donc d'actualisation de son auteur, qui ne nous communique de ce qu'il a perçu que ce qu'il a jugé lui-même utile de nous communiquer. Aux yeux d'un lecteur “historien”, ceci peut être frustrant. Le lecteur “littéraire”, lui, y trouvera son compte et finalement, notre connaissance de l'Égypte en sera enrichie d'une approche nouvelle qui permet d'entrevoir un peu plus de *personnes*, même si celles-ci doivent rester anonymes » (Philippe Derchain, *in* Ursula Verhoeven, Philippe Derchain, *Le voyage de la déesse libyque*, *op. cit.*, p. 10). Au sujet de l'égyptologue-lecteur, voir les développements de Jérôme Gonzalez et Stéphane Pasquali *infra*.

qui échappent largement à l'entendement de l'égyptologue du fait de la distance culturelle et temporelle, et de sa connaissance limitée de la langue⁴⁸. Cela revient aussi à s'intéresser encore aux *modi dicendi* selon un point de vue « pragmatique » : le texte a été voulu ainsi par son auteur pour produire ses propres effets auprès des lecteurs visés (« nous savons du moins par quels moyens on voulait les séduire »). Derchain aborda ces problématiques dans les *Impondérables de l'hellénisation* en prenant pour exemple le cas des textes biographiques d'époque ptolémaïque :

Il n'est de texte en effet où le non-dit ne participe à la construction du sens autant que les mots entre lesquels il se dissimule. Il fait appel à la collaboration active du lecteur, soit en sollicitant le recours à une encyclopédie que l'auteur présuppose sans malice, parce que les références sont évidentes dans le milieu où il vit, soit en spéculant sur les connotations affectives que le choix des termes et leurs associations devraient évoquer par suite d'habitudes langagières et culturelles, enfin par les sous-entendus qui réservent l'entendement parfait à ceux qui possèdent la connaissance privilégiée de la situation de composition. Déchiffrer le non-dit n'est pas quelque tentative frauduleuse de lire entre les lignes, mais est une tâche essentielle quel que soit le texte, d'une difficulté naturellement croissante avec l'éloignement, sans laquelle il n'est pas de compréhension réelle.

Par rapport à ces conditions de la lecture idéale, la position de l'égyptologue face aux documents égyptiens est loin d'être favorable. Dans les meilleures circonstances, il pressentira les sous-entendus quand une anomalie inexplicable dans le déroulement du récit ou dans la description rebutera sa compréhension, pourvu qu'elle ne soit pas due à l'inadvertance du copiste, il devinera les connotations quand l'étude minutieuse du lexique et de l'emploi des mots permet d'en inférer la présence, il supputera les présupposés par l'information extratextuelle en identifiant dans le texte des faits de culture qu'il a appris d'autres sources ou en les déduisant logiquement de ce qui est dit.

Les « autobiographies » tardives sont une catégorie littéraire où l'analyse a le plus à gagner des remarques que je viens de faire, car, par-delà les difficultés d'une écriture volontiers alambiquée, la concision du style, l'usage de formules stéréotypées qui illustrent l'érudition de l'auteur, l'abus des hyperboles et le parti pris laudatif exagèrent la part de ce non-dit. Il est d'autant plus excitant d'y exercer son imagination et de chercher à reculer aussi loin qu'il est permis les bornes de l'histoire, à la

⁴⁸ Cf. Philippe Derchain, « Deux notules à propos du Papyrus Westcar », art. cit., p. 17-18.

découverte d'un peu de la personnalité de ceux qui les ont écrites à l'intention de ce très petit nombre capable encore de les lire⁴⁹.

Quelques commentaires s'imposent. S'agissant de « collaboration active du lecteur », Derchain cite en référence le *Lector in fabula* d'Umberto Eco dont il reprend fidèlement le principe de coopération textuelle⁵⁰. Se fondant sur le même ouvrage, l'égyptologue avait déjà insisté sur la situation délicate de l'égyptologue-lecteur en introduction du *Dernier obélisque* :

Nous savons maintenant qu'un texte n'est jamais que la moitié de la tessère dont l'auteur a remis l'autre entre les mains de son *lecteur-modèle*. La compréhension dépend ainsi du talent de chaque lecteur réel à trouver son identité avec ce dernier. Le lecteur-modèle d'aucun Égyptien n'est un égyptologue. Celui-ci, en revanche, ne peut savoir comment étaient les lecteurs-modèles des anciens, puisqu'il ne peut même pas connaître leurs lecteurs réels, la lecture, par nature, ne laissant pas de traces⁵¹.

Enfin, invoquant le recours assumé à son imagination, Derchain admet donc pleinement son implication personnelle et sensible de lecteur dans l'usage qu'il fait de la matière égyptologique. S'agissant des auteurs égyptiens et de leurs lecteurs dont il tente de se rapprocher, ceci suppose qu'une part de lui-même se retrouve de fait dans leurs figures inférées à partir de leurs textes par projection de sa propre subjectivité⁵². Comme

⁴⁹ Philippe Derchain, *Les impondérables de l'hellénisation*, *op. cit.*, p. 14.

⁵⁰ Umberto Eco, *Lector in Fabula*, Paris, Grasset, [1979] 1985, chapitre 3 (« Le lecteur modèle »). La citation suivante recouvre de très près le propos de Derchain : « Ainsi toute lecture est-elle une transaction complexe entre la compétence du lecteur (sa connaissance du monde) et le genre de compétence que postule un texte donné pour être lu de manière "économique", c'est-à-dire d'une manière qui augmente sa compréhension et le plaisir qu'il procure, avec le soutien du contexte. » (Umberto Eco, *Confessions d'un jeune romancier*, Paris, Grasset, 2013, p. 51 ; citation augmentée par rapport à Umberto Eco, *Les limites de l'interprétation*, Paris, Grasset, [1990] 1992, p. 134).

⁵¹ Philippe Derchain, *Le dernier obélisque*, *op. cit.*, p. 1. Le *lecteur modèle* est, pour Eco, le lecteur-type visé (avec ses compétences, son encyclopédie partagée avec l'auteur), mais aussi construit par le texte pour que ce dernier puisse fonctionner, c'est-à-dire être « pleinement actualisé dans son contenu potentiel » (*Lector in Fabula*, *op. cit.*, p. 80). Il est donc une construction de l'auteur empirique. La position sceptique de Derchain vis-à-vis du lecteur égyptien évolua ; j'en veux pour preuve la réflexion suivante publiée en 2005 : « [...] il faut tenter de rendre la vie à une œuvre morte, de risquer l'ambitieuse synthèse d'un poète et d'un lecteur-modèle disparus. » (Philippe Derchain, in Philippe Derchain, Daniel von Recklinghausen, *La création - Die Schöpfung*, *op. cit.*, p. 2).

⁵² Derchain continuera à développer cette problématique, notamment au prisme de la *poétique* inspirée par Paul Valéry : « La poétique [...] est fondée sur l'hypothèse générale que toute production verbale ou artistique se trouve à la rencontre d'une double

Derchain l'a écrit à la même époque qu'« Auteur et société » : « Je sais bien que la chair que je rêve de rendre à ces squelettes [= les textes] est ma propre chair et que le partenaire avec qui je converse n'est pas un "Égyptien idéal" »⁵³. À y regarder attentivement, il semble en effet que nombre des auteurs égyptiens rencontrés au fil de ses recherches (l'auteur du papyrus Jumilhac, le Grand prêtre de Ptah Psenptais, Petarbeschenis ou Ahmès, entre autres) partagent avec lui des traits de caractère, des préoccupations et des intérêts intellectuels. Exagèrai-je d'ailleurs à imaginer que ces érudits derchainiens auraient été de formidables interlocuteurs avec des Voltaire, Saint-Évremond ou La Bruyère, écrivains parmi les plus appréciés de Derchain ? Quant à sa belle (et sans doute très juste) proposition de définir la théologie égyptienne comme « la fascination de l'écriture »⁵⁴, il me plaît à y reconnaître encore une inclination personnelle de l'écrivain⁵⁵.

Partant des points précédents, l'auteur derchainien (en substance, on l'a vu, l'agent de production du texte⁵⁶) est donc avant tout une entité textuelle, un objet linguistique recherché et inféré par le lecteur-égyptologue dans le cadre de son analyse littéraire. Celui-ci n'est donc accessible qu'au moyen et à l'intérieur du texte, à partir de ses mots, et résolument pas en tant qu'individu extratextuel en chair et en os ou sujet réflexif dont on pourrait reconstituer le monde intérieur (l'auteur empirique ou biographique/historique). Or, par la relation dialogique envisagée par le médium du texte entre auteur/émetteur et

relation, l'une avec son auteur, l'autre avec le récepteur. La seconde est nécessairement subjective, la reconstitution de la première dépend en outre d'un effort considérable d'imagination, contrôlé par ce que l'on croit deviner du milieu d'origine. En toutes circonstances, l'entreprise est aléatoire » : Philippe Derchain, in Philippe Derchain, Daniel von Recklinghausen, *La création - Die Schöpfung*, op. cit., p. 154.

⁵³ Philippe Derchain, compte rendu de Hannes Buchberger, *Transformation und Transformationsstudien 1*, art. cit., col. 581. Un extrait de cette citation est placé en épigraphe de cette introduction.

⁵⁴ Philippe Derchain, « Encore le monothéisme », art. cit., p. 85.

⁵⁵ Sur la dimension empathique de l'approche de Derchain, voir mon article *infra*.

⁵⁶ Ce qui a bien été compris par Gerald Moers, « The Interplay of Reenactment and Memory in the Complaints of Khakheperreseneb », *Linguae Aegyptia*, 10, 2002, p. 301 n. 56, et John Baines « Research on Egyptian Literature: Background, Definitions, Prospects », in Zahi Hawass, Lyla Pinch Brock (ed.), *Egyptology at the Dawn of the Twenty-first Century. Proceedings of the Eighth International Congress of Egyptologists, Cairo, 2000*. 3. *Language, Conservation, Museology*, Le Caire, New York, The American University in Cairo, 2003, p. 18. *Idem* dans les articles de Boyo Ockinga et d'Andreas Stauder *infra*.

lecteur/récepteur⁵⁷, le texte est de fait assimilé à un discours (selon la formule de Paul Ricœur, « quelqu'un dit quelque chose à quelqu'un sur quelque chose »)⁵⁸. Dans cette optique, l'auteur est donc finalement à saisir comme un *sujet de discours* produit par son énonciation et inscrit dans ses énoncés. Il est une instance d'énonciation dont le lecteur peut questionner le caractère subjectif et individuel à partir des données et des stratégies textuelles telles que, pour citer les principaux marqueurs dont Derchain a tenu compte : lexicque, syntaxe, focalisation, marques d'énonciation, isotopies, figures de rhétorique, usage particulier d'un genre textuel, subtilités d'écriture, choix des allusions ou des citations, cohérence interne et dynamique du récit, structure narrative, touches réalistes ou historiques révélatrices d'une sensibilité. Autant de marqueurs de « style » (en retenant ici sa valeur énonciative).

Tout ceci s'avère correspondre très exactement à la notion d'*auteur modèle* théorisée par Umberto Eco (ou *autor in fabula*) qui, même si Derchain n'a jamais employé l'expression dans ses écrits, est clairement au centre de son positionnement épistémologique⁵⁹. Les quelques citations suivantes illustrent ce qu'Eco entend par auteur modèle (assimilé à

⁵⁷ Philippe Derchain, compte rendu de Hannes Buchberger, *Transformation und Transformations. Sargtextstudien 1*, art. cit., col. 581 : « Mais je sais aussi que chaque texte présuppose une personne qui s'exprime, fût-ce dans un théorème de géométrie, présente dans les mots mêmes et pourtant inaccessible, même si elle est notre contemporain, qui a écrit à l'intention d'inconnus dont elle attend implicitement qu'ils la cherchent. »

⁵⁸ Voir aussi Georges Molinié, *Éléments de stylistique française*, Paris, Presses universitaires de France, 1986, p. 35 : « [...] parce que l'objet de la stylistique est le texte littéraire [...], toute production est analysable comme discours. Vu sous cet angle, le système de l'actualisation fondamentale se présente comme une structure actantielle élémentaire, dans laquelle les actants [...] sont l'émetteur et le récepteur, c'est-à-dire le producteur du texte (narrateur, racontant, scripteur), et le public. »

⁵⁹ Sauf toutefois la référence suivante en épigraphe d'un article : « Sans LECTOR IN FABULA, point de littérature. Mais souvent chercher l'AUTOR IN FABULA à travers les mots mène au texte lui-même » (Philippe Derchain, « Questions de mots. Le mot et l'objet – l'objet et le signe », *Lingua Aegyptia*, 16, 2008, p. 303). Derchain cite par deux fois *Lector in fabula* à propos de la collaboration active du lecteur : Philippe Derchain, *Les impondérables de l'hellénisation*, op. cit., p. 14 (cf. *supra*) ; Philippe Derchain, *Le dernier obélisque*, op. cit., p. 63 n. a (cf. *supra*). Sur l'influence d'Umberto Eco sur Derchain, voir aussi les articles de Françoise Labrique et Stéphane Pasquali *infra*. Parkinson fait implicitement le lien entre « Auteur et société » et la notion d'*implied author* de Wayne C. Booth (apparentée à celle d'auteur modèle) : *Poetry and Culture in Middle Kingdom Egypt: a Dark Side to Perfection*, Studies in Egyptology and the Ancient Near East, Londres, Oakville, Equinox, [2002] 2010, p. 25 et 77. À ma connaissance, il est le seul à avoir fait ce rapprochement.

l'intention du texte [*intentio operis*], ou stratégie textuelle explicite), et la conformité avec l'ensemble des principes qui viennent d'être exposés⁶⁰ :

Durant ces interactions complexes entre ma connaissance et la connaissance que j'attribue à l'auteur inconnu, je ne spécule pas sur les intentions de l'auteur mais sur l'intention du texte, ou sur l'intention de cet Auteur modèle que je suis en mesure de reconnaître en termes de stratégie textuelle⁶¹.

[...] on a un Auteur Modèle comme hypothèse interprétative quand on se représente le sujet d'une stratégie textuelle telle qu'elle apparaît à partir du texte examiné, et non pas quand on émet l'hypothèse, derrière la stratégie textuelle, d'un sujet empirique qui éventuellement voulait ou pensait ou voulait penser des choses différentes de ce que le texte, comparé au code auquel il se réfère, dit à son Lecteur Modèle⁶².

Puisque l'intention du texte est fondamentalement de produire un Lecteur Modèle capable de bâtir des conjectures à son propos, la tâche du Lecteur Modèle consiste à imaginer un Auteur Modèle qui ne soit pas l'Auteur Empirique et qui, en dernière analyse, corresponde à l'intention du texte. Reconnaître l'intention d'un texte, c'est reconnaître une stratégie sémiotique⁶³.

[...] le lecteur empirique, en tant que sujet concret des actes de coopération, doit [...] se dessiner une hypothèse d'Auteur en la déduisant justement des données de stratégie textuelle. L'hypothèse formulée par le lecteur empirique à propos de son Auteur Modèle semble plus fondée que celle que l'auteur empirique émet à propos de son Lecteur Modèle. En effet, le second doit postuler quelque chose qui n'existe pas encore actuellement et le réaliser comme série d'opérations textuelles ; le premier, au contraire, déduit une image type de quelque chose qui s'est précédemment vérifié comme acte d'énonciation et qui est présent textuellement comme énoncé⁶⁴.

[...], à la fin, l'auteur modèle sera également reconnaissable en tant que style [...]⁶⁵.

⁶⁰ On pourra aussi se référer à la définition de l'« auteur impliqué » par Vincent Jouve qui correspond aussi exactement : « Qui parle dans le récit ? », *Cahiers de Narratologie*, 10.2, 2001 (en ligne : <http://journals.openedition.org/narratologie/10182>).

⁶¹ Umberto Eco, *Les limites de l'interprétation*, op. cit., p. 135.

⁶² Umberto Eco, *Lector in Fabula*, op. cit., p. 83.

⁶³ Umberto Eco, *Confessions d'un jeune romancier*, op. cit., p. 50.

⁶⁴ Umberto Eco, *Lector in Fabula*, op. cit., p. 80-81.

⁶⁵ Umberto Eco, *Six promenades dans les bois du roman et d'ailleurs*, Paris, Grasset, [1994] 1996, p. 24. Cette pensée rejoint celle de Michael Riffaterre : « Le texte fonctionne comme le

Comme l'a écrit Parkison, si un texte peut avoir été composé par plusieurs individus, celui-ci n'a, de fait, qu'un seul *implied author* (ou auteur modèle), ce qui place l'approche de Derchain à la marge du débat sur l'auctorialité empirique (auteur unique ou auctorialité multiple/partagée ?)⁶⁶.

Jouant avec les mots de Pic de la Mirandole, Derchain plaça en tête d'un article l'épigraphe suivante : « Des mots, des mots, toujours des mots... Rien que des mots ? »⁶⁷ ; et peu de temps après, dans un autre article : « Des mots, des mots, toujours des mots, rien que des mots... .. Mais des mots ! Plus que des mots ! »⁶⁸. Ce supplément de sens, au niveau sémantique et graphique, c'est cet auteur modèle présent ou, selon un autre point de vue, dissimulé dans ses mots, ce nœud vers lequel le lecteur fait converger tous les actes d'écriture et de communication présents à la surface du texte pour en inférer cette figure linguistique anthropomorphisée.

Il reste à insister sur un point à l'origine du deuxième élément du titre de l'article de Derchain : « société ». Le fait que celui-ci soit coordonné à « auteur » par la conjonction « et » indique que l'égyptologue ne penche ni du côté de l'individualisme ni du côté de l'holisme, mais se situe sur un plan médian considérant que l'individu se construit dans et par la société et la culture dans un rapport de réciprocité, autrement dit sur un plan plutôt constructiviste ou relationniste. Alors même qu'il s'intéresse aux caractéristiques singulières d'une œuvre comme marqueurs de son auteur, Derchain a évidemment bien conscience que ce dernier l'a créée dans un milieu social, culturel et psychologique particulier lui imposant un certain nombre de contraintes et de dépendances qui ont aussi influées sur la

programme d'un ordinateur pour nous faire faire l'expérience de l'unique. Unique auquel on donne le nom de style, et qu'on a longtemps confondu avec l'individu hypothétique appelé auteur : en fait, *le style, c'est le texte même* » (*La Production du texte*, Paris, Seuil, 1979, p. 8).

⁶⁶ Richard B. Parkinson, *Poetry and Culture in Middle Kingdom Egypt*, *op. cit.*, p. 24-25. Une telle approche des textes anciens, à l'aune des notions d'auteur modèle/impliqué/implicite/inféré est encore d'actualité. Voir ainsi, pour les textes bibliques, la majorité des contributions publiées dans Clarissa Breu (ed.), *Biblical Exegesis without Authorial Intention? Interdisciplinary Approaches to Authorship and Meaning*, Biblical Interpretation Series, 172, Leyde, Boston, Brill, 2019. Voir aussi les commentaires de John Barton, « Intentio operis: Reading Anonymous Texts », in Roland Enmarch, Verena M. Lepper (ed.), *Ancient Egyptian Literature: Theory and Practice*, *op. cit.*, p. 11-23, et l'article de Ludwig D. Morenz cité *supra* (n. 18).

⁶⁷ Philippe Derchain, « Jeu de langue. L'œsophage, métaphore de Maât », *Chronique d'Égypte*, 85.169-170, 2010, p. 9. Et voir déjà Philippe Derchain, « Flâneries dans le temple d'Edfou », art. cit., p. 27 (« Rien que des mots ») et p. 31 (« Entre les mots, le sens »).

⁶⁸ Philippe Derchain, « Horus et Sothis et les débuts de l'érotisme littéraire », *Göttinger Miszellen*, 232, 2012, p. 53.

forme et le contenu de sa production. Pour le cas des scènes d'offrandes recouvrant les parois des temples ptolémaïques où Derchain put déceler la patte de quelques auteurs anonymes (sauf Ahmès de la porte d'Évergète I^{er} à Karnak)⁶⁹, il évoque les « normes précises » et les « canons de proportions pour la disposition des figures », les « catalogues de formules et de tournures » maîtrisés par l'auteur et qui, dans ce cadre contraignant, inventa une œuvre originale (voire une variation originale comme on l'a vu précédemment)⁷⁰. Une manière de souligner implicitement la nécessité pour l'égyptologue de tenir compte, dans la mesure du possible, du fonds culturel, linguistique et mental sur lequel l'auteur a élaboré un texte singulier (« Quel que soit le poids évident de la tradition, il subsiste dans toute œuvre une part de nouveauté »)⁷¹.

À propos des allusions et autres citations dont usent les auteurs égyptiens, Derchain fait aussi quelques remarques importantes. Partant du principe qu'elles font « partie du paysage culturel de l'époque qui les connaît encore et les respecte », il en tire la conséquence suivante : « La citation [...] signifie par sa réception, par l'instant de sa dernière énonciation et par les connotations que lui donne le citateur. En Égypte, semblablement, en renonçant à une conception spengliérienne de l'histoire, on considérerait alors que la réinterprétation dans le Livre des Morts de textes connus déjà par les sarcophages du Moyen Empire ne dénature pas une "vérité" préférable en soi, mais révèle la vitalité d'une réflexion, d'une civilisation dont chaque génération recréait sa culture par les choix inégaux qu'elle faisait des écrits du passé, selon les tendances actuelles »⁷². La conséquence semble triviale mais il n'est sans doute pas vain d'y insister en citant d'autres mots de Derchain : « l'âge d'une inscription est celui de sa composition, et non celui des éléments linguistiques de provenances multiples dont l'auteur se sert »⁷³ ; ou encore : « le texte est en lui-même cohérent, exclusivement du temps où son auteur l'a conçu en usant de tout ce qu'il a pris çà et là dans le milieu où il vivait, dans les livres, les conversations, l'observation de son

⁶⁹ Philippe Derchain, *Le souvenir imaginaire*, op. cit., p. 95.

⁷⁰ Ces réflexions sont développées dans l'article « Théologie et littérature », art. cit., p. 357-360.

⁷¹ Philippe Derchain, in Philippe Derchain, Daniel von Recklinghausen, *La création - Die Schöpfung*, op. cit., p. 120.

⁷² La référence au philosophe Oswald Spengler est commentée par Jérôme Gonzalez (cf. *infra*, p. 100-102).

⁷³ Philippe Derchain, « Quand l'arpenteur pataugeait ou de la fondation d'une ville », *Chronique d'Égypte*, 81.161-162, 2006, p. 75.

entourage, que sais-je encore, pour exprimer ses propres réflexions qui s'élaboraient d'elles-mêmes »⁷⁴. En d'autres termes, en citant une autre expression d'« Auteur et société » empruntée à Barthes (« La mort de l'auteur »), un texte ne fût-il qu'un « tissu de citations », leur sélection et leur combinaison relève avant tout du savoir, de l'inventivité et de l'intention bien particulière d'un auteur.

Je relève un dernier commentaire de Derchain à propos des citations et allusions. Si celles-ci étaient surtout intentionnelles de la part des auteurs, elles pouvaient aussi parfois être inconscientes « chez des érudits comme étaient les “scribes” pour qui il n'était pas difficile d'avoir lu tous les livres, encore peu nombreux, et d'en avoir retenu toutes les phrases ». Cette réflexion qui vient nuancer quelque peu la portée de l'intertextualité en matière d'auctorialité va dans le sens des conclusions de Fredrik Hagen à propos de citations de l'*Enseignement de Ptahhotep* dans les inscriptions de la porte d'Évergète I^{er} et du temple de Philae. Il s'agirait là, d'après lui, de traces révélant une tradition littéraire de l'époque dissociée du texte original⁷⁵.

*

À l'origine de l'intérêt de Derchain pour la créativité et l'esthétique personnelles des auteurs antiques et, de là, à l'origine de sa posture fondamentale tenant à reconnaître un unique écrivain à l'origine d'un texte, Parkinson pointe un possible déterminisme familial (Derchain étant le petit-fils d'un artiste peintre verviétois relativement célèbre, Philippe Derchain, 1873-1947)⁷⁶. Je me risque pour ma part à lier aussi ce penchant tout humaniste pour l'auteur à l'influence de son premier maître, le latiniste Jean Hubeaux (nouveau déterminisme sans doute, personnel cette fois, celui de l'enseignant-chercheur qui écrit ces lignes). Dans un hommage que lui a consacré l'élève Derchain en 1958, celui-ci écrit à propos de son enseignement :

⁷⁴ Philippe Derchain, « Un érudit thébain du VII^e-VI^e siècle. Contribution à l'histoire du Dieu caché ? », art. cit., p. 137. Voir aussi Philippe Derchain, « Encore le ptolémaïque », *Göttinger Miszellen*, 231, 2011, p. 13-15.

⁷⁵ Fredrik Hagen, « Echoes of “Ptahhotep” in the Greco-roman period », *Zeitschrift für Ägyptische Sprache und Altertumskunde*, 139, 2009, p. 130-135. Parkinson (qui ne cite pas à ce sujet « Auteur et société ») fait pourtant référence à Hagen pour mettre en avant la position quelque peu dépassée de Derchain en matière d'auctorialité (« Imaginary Histories », art. cit., p. 235-236).

⁷⁶ Richard B. Parkinson, « Imaginary Histories », art. cit., p. 236.

Combien de fois s'est-on séparé [...] sur un salutaire *ignoramus ignorabimus*, qui fixait une bonne fois ce qu'on peut attendre de l'érudition, de l'intelligence et de l'imagination ?

L'auditeur était alors contraint de se replier sur lui-même, et de chercher en lui ce qu'il savait sûrement ne pas pouvoir trouver en dehors. Et pourtant, les moyens mis en œuvre ont été immenses, sans discrimination, qui permettent d'enrichir l'image de l'homme à laquelle nous mesurons les témoignages du passé. Sur les tables du séminaire, on étalait parfois toute une bibliothèque d'éditions savantes, de commentaires, de Pauly-Wissowa... Mais on examinait aussi des photos, des coupures de journaux. Rome et la Grèce n'ayant pu fournir la réponse souhaitée, on se tournait vers l'Orient, vers l'Égypte, vers l'histoire des religions, on cherchait des situations vaguement analogues dans l'actualité... Tout cela faisait apparaître avec une netteté à chaque fois plus aiguë l'unité de l'homme, animal historique, et aidait à prendre conscience de ce qu'est la connaissance, dont on finissait par acquérir la conviction qu'elle n'existe guère qu'en fonction de l'esprit connaissant.

Cette modestie et cette honnêteté, cette apparente réduction de l'univers aux proportions de l'homme exigent un contrôle de soi-même que l'orgueil dont on est rempli à vingt ans n'accepte pas facilement, jusqu'au jour où l'on comprend que réduire l'univers aux proportions de l'homme, c'est en fait grandir celui-ci jusqu'à l'infini de celui-là.

Au-delà de cette leçon de modestie, il faut aussi tirer la leçon de méthode dans la tradition de l'humanisme le plus authentique, car au-delà de Tite-Live, de Properce, d'Ovide et de Virgile, il y avait toujours les hommes, les anciens, devenus plus familiers, plus quotidiens, plus contemporains, devenus autre chose que de pénibles statues en toge⁷⁷.

Tout semble déjà-là — alors *contre* ou *avec* Sainte-Beuve, je ne peux dire⁷⁸ —, des graines avaient été semées et commençaient à germer. Mais on ne saura jamais... de cette inclination personnelle, seuls nous restent les écrits qui en ont émané, ces textes sont là et nous permettent de nous figurer un auteur modèle, à peine l'auteur empirique qui lui, reste sur le seuil de notre entendement.

⁷⁷ Philippe Derchain, « Hommage à Jean Hubeaux », *Bulletin de l'Association des classiques de l'Université de Liège*, 6.1, 1958, p. 68-69.

⁷⁸ Voir la réflexion de Charles-Augustin Sainte-Beuve à propos des auteurs anciens « dont nous n'avons la statue qu'à demi brisée » et pour lesquels on est réduit « à rêver l'auteur et le poète à travers » leurs œuvres, à refaire « des figures de poètes ou de philosophes, des bustes de Platon, de Sophocle ou de Virgile, avec un sentiment d'idéal élevé » (*Nouveaux lundis*, 3, Paris, Levy Frères, 1865, p. 15-16) qui est citée par Marcel Proust dans son *Contre Sainte-Beuve* (Idées, Paris, Gallimard, 1954, p. 134-135).

Jusqu'à la fin de sa vie, Derchain poursuit ses recherches expérimentales sur l'auteur en gardant semble-t-il une curiosité jamais entamée envers sa figure, l'estimant toujours comme un docte partenaire avec qui converser — *in fabula* — par-delà les abîmes temporel et culturel. C'est dans l'un de ses derniers articles intitulé « Rêveries auprès de Pétoisiris » (achevé en juillet 2010) que se trouve, à mon sens, la plus belle expression de son positionnement⁷⁹. Ses prémisses et objectifs y sont explicités avec limpidité, fidèles à ses travaux antérieurs comme au cheminement de sa pensée. Prenant acte du fait que les inscriptions biographiques du très célèbre tombeau de Touna el-Gebel ont été abondamment exploitées et commentées, l'égyptologue propose d'y trouver, au-delà des informations historiques qui les marquent intrinsèquement, « la matière d'un portrait de l'homme tel qu'il a voulu se dépeindre ou qu'il a été vu par son entourage », cela sous la forme d'un essai sensible aux nuances d'expression tenant essentiellement de la littérature. Autrement dit, Derchain s'y « soucie du dit et de sa façon plutôt que du contenu », à travers la focalisation et la destination des textes⁸⁰. Il conclut en envisageant avec justesse cette dernière problématique :

Entre l'auteur, qui fait connaître un personnage présenté à la première personne, comme s'il était lui-même en scène, ou à qui s'adressent directement d'autres personnages, comme s'ils étaient en face de lui, et le lecteur réel se situe un lecteur imaginaire, destinataire du texte produit. Ce dernier toutefois varie. Pour le visiteur de la tombe, c'était tout naturellement Pétoisiris, dont il a entendu parler. Pour nous, c'est devenu un type qui n'existe qu'en représentation, en qui comme historiens nous voudrions voir un type qui s'intégrerait à nos schémas. À moins de vouloir l'individualiser, comme serait un personnage de fiction⁸¹.

Ce point de vue justifie le sous-titre de la première partie de l'article, variation du fameux vers initial du « Tombeau d'Edgar Poe » par Stéphane Mallarmé, « Pétoisiris, tel qu'en lui-même enfin... » augmenté de quelques mots sans ambages assumant le caractère littéraire sinon poétique revendiqué pour l'essai : « ... me plais à le conter ».

⁷⁹ Philippe Derchain, « Rêveries auprès de Pétoisiris », *Göttinger Miszellen*, 228, 2011, p. 9-19. Eu égard au goût prononcé de Derchain pour les auteurs du xvii^e siècle, le terme « rêverie » est ici à entendre tel qu'il fut employé à cette époque (une profonde méditation intime et sensible, et un acte essentiellement littéraire).

⁸⁰ *Loc. cit.*, p. 9.

⁸¹ *Loc. cit.*, p. 16.

L'ensemble de la première strophe du sonnet reflète le point de vue mallarméen qui, en son temps déjà, en appelait à la « la disparition élocutoire du poète, qui cède l'initiative aux mots »⁸² :

Tel qu'en Lui-même enfin l'éternité le change,
Le Poète suscite avec un glaive nu
Son siècle épouvanté de n'avoir pas connu
Que la mort triomphait dans cette voix étrange⁸³ !

Céder l'initiative aux mots, c'est installer de fait le lecteur en tant qu'instance essentielle du sens, c'est remettre le champ des possibles de l'œuvre « ouverte » à l'infini des lectures ; c'est aussi se libérer de l'homme de chair qu'est l'auteur empirique pour s'en remettre entièrement au texte, l'œuvre qui elle seule révèle l'homme mieux que tout⁸⁴, l'écrivain ou plus précisément ici le Poète majuscule⁸⁵. Et Derchain de finir avec ces

⁸² Stéphane Mallarmé, *Œuvres complètes*, ed. Henri Mondor, G. Jean-Aubry, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1945, p. 366. Roland Barthes considère Mallarmé comme le point de référence du mouvement dont son article « La mort de l'auteur » est un symptôme (*La préparation du roman*, *op. cit.*, p. 276 ; « La mort de l'auteur », *art. cit.*, p. 41). J'en profite pour rappeler la belle réflexion d'Odette Renaud : « Mallarmé, on le sait, pesait ses mots dans une balance plus précise encore que celle de Thot » (*Le Dialogue du Désespéré avec son âme. Une interprétation littéraire*, Cahier de la Société d'égyptologie de Genève, 1, Genève, Société d'égyptologie, 1991, p. 69).

⁸³ Stéphane Mallarmé, *Œuvres complètes*, *op. cit.*, p. 70. Le parallèle avec le passage suivant est intéressant : « Tel, dans son intégrité restituée enfin, durable, tout à l'effigie d'un homme énigmatique dont la présence en ce temps est un fait, l'Œuvre qu'évoquera le nom de Villiers de l'Isle-Adam. » (*loc. cit.*, p. 507 [*Quelques Médailles et portraits en pied - Villiers de l'Isle-Adam*]).

⁸⁴ D'après Stéphane Mallarmé, *Correspondance. 2. 1871-1885*, ed. Henri Mondor, Lloyd J. Austin, Paris, Gallimard, 1965, p. 278-279 (lettre à Émile Hennequin, datée de février 1885, à propos d'une étude que celui-ci venait de consacrer à Edgar Poe) : « Vraiment, oui, avec cette décision lucide dans le choix des faits typiques, tous pris dans l'œuvre (*qui nous révèle l'homme mieux que tout*), on n'a que faire de s'embarrasser des moyens ordinaires de la critique historique, milieux précédents etc., etc. [...]. Poe est là authentiquement, dans un cercueil de strict ébène, aux poignées précieuses. » (je souligne). Le point de vue est le même chez Proust, contre la méthode biographique de Sainte-Beuve : « le moi de l'écrivain ne se montre que dans ses livres » (*Contre Sainte-Beuve*, *op. cit.*, p. 165).

⁸⁵ Sur cette même idée, j'ose un autre rapprochement avec Mallarmé. En épigraphe d'un article publié en 2011 (mais dont le texte est certainement très antérieur, le colloque auquel il fait suite ayant eu lieu en 2004), Derchain écrit à propos de l'auteur égyptien dont il va être question : « Faut-il que je sois proche de vous pour pénétrer ainsi votre intertextualité » (« Un érudit thébain du VII^e-VI^e siècle. Contribution à l'histoire du Dieu caché ? », *art. cit.*, p. 133). J'y retrouve l'esprit des mots suivants : « [...] puisque vous vouliez bien vous charger d'écrire mon portrait, il ne fallait pas vous renseigner ni

mots : le dilemme entre les différentes figures du lecteur envisagées n'est pas insoluble, « la réalité littéraire de l'œuvre est là tant que J'y suis pour la lire »⁸⁶. « Tant que J'y suis pour la lire », avec *Je* souligné par une majuscule. La place primordiale de l'égyptologue en tant que lecteur de textes égyptiens, et donc instance sémiotique, est revendiquée avec force conviction. La formule m'est apparue si heureuse qu'elle s'est imposée à moi pour le titre du présent ouvrage.

À la fin, en termes de *rêveries*, je me plais moi-même à imaginer qu'un prochain article de Philippe Derchain aurait été introduit par un autre vers de Mallarmé énonçant encore, de mon point de vue, la tension productrice de sens entre un texte et son lecteur⁸⁷, entre une matière et un savant : « M'introduire dans ton histoire... »⁸⁸, ce que l'ouvrage fait à sa manière, un peu, à son propre sujet.

*

Les pages qui suivent sont organisées en deux parties. La première est directement consacrée aux recherches de Derchain sur la notion d'auteur. Jérôme Gonzalez présente l'opération auctoriale de l'égyptologue, intermédiaire entre l'auteur égyptien et le lecteur moderne, du point de vue de la religion égyptienne. Françoise Labrique, qui a bien connu Derchain, propose un témoignage permettant, chose rare, de s'approcher un peu de l'auteur « empirique ». Enfin, Stéphane Pasquali se penche sur deux livres atypiques de Derchain — *Le Dernier obélisque* (1987) et *Le Souvenir imaginaire* (1996) — dont l'écriture s'inscrit dans un processus de

recommencer une des fréquentes biographies d'ici. *Faites-moi comme je puis vous apparaître de loin et littérairement*, voilà l'intérêt. » (je souligne). Cf. Stéphane Mallarmé, *Correspondance*. 3. 1886-1889, ed. Henri Mondor, Lloyd J. Austin, Paris, Gallimard, 1969, p. 277 (lettre à Albert Mockel, datée du 7 décembre 1888, à propos d'une demande par le destinataire de détails sur sa vie afin de rédiger une notice biographique). Si je doute ici avoir effectivement touché l'intertextualité de Derchain, à l'évidence je cède au libre plaisir littéraire du jeu délicat de la reconnaissance d'une proximité de pensée.

⁸⁶ Je n'ai relevé qu'une autre référence à Mallarmé dans les écrits de Derchain, à propos du temple égyptien appréhendé comme *œuvre absolue* réalisant la vision totale de l'imaginaire. Mallarmé qui, comme Borges, rêvait d'une telle œuvre, la voyait *ouverte* « parce que le lecteur y contribue et parce qu'elles ne peuvent jamais être achevées », ce que ne pouvait être le temple, conçu *fermé* car destiné à aucun lecteur humain, ne se parlant qu'à lui-même : « Théologie et littérature », art cit., p. 359.

⁸⁷ Pour le dire autrement, avec des mots de Roland Barthes, la lecture en tant qu'espace de jeu des possibles d'une « dialectique du désir, d'une imprévision de la jouissance » (*Le plaisir du texte*, Tel quel, Paris, Seuil, 1973, p. 11).

⁸⁸ Stéphane Mallarmé, *Œuvres complètes*, op. cit., p. 75.

recherche total sur l'auctorialité et la relation triangulaire texte-auteur-lecteur. Étant le prétexte (et pré-texte) du présent ouvrage, le point de référence des réflexions collectives ici exposées, l'article « Auteur et société » a été reproduit en ouverture de cette première partie. Celui-ci est suivi d'un appendice où ont été réunis, par ordre chronologique, des morceaux choisis d'autres articles et ouvrages dans lesquels Derchain a précisé, augmenté, développé ou a fait évoluer son positionnement épistémologique sur l'auteur et la dialectique Égyptien-égyptologue ; y ont aussi été incluses des pensées sur l'écriture de l'histoire et la relation de l'égyptologue à ses sources/documents (« Autour du triangle poétique avec Philippe Derchain : auteur, lecteur, texte... littérature, histoire, égyptologie. *Analecta* »). Le lecteur n'y retrouvera peut-être pas certains mots qu'il avait lui-même relevés, cette sélection étant due à une représentation forcément subjective de l'épistémè de Derchain. Chacun pourra amender ces *analecta* selon son propre point de vue, sa sensibilité, et son bon plaisir.

Dans la deuxième partie, cinq égyptologues proposent une ouverture sur le thème de l'auctorialité : John Coleman Darnell à travers le cas des inscriptions rupestres et des graffitis relevant d'une « auctorialité collective » ; Bernard Mathieu à propos de cas de revendication d'auctorialité et leurs implications quant au concept égyptien de créativité ; Dimitri Meeks par une approche grammatologique considérant la création originale de signes hiéroglyphiques ; Boyo G. Ockinga par la problématique de l'implication personnelle du propriétaire du tombeau dans l'agencement et la composition de ses inscriptions ; et Andréas Stauder sur les ressorts de création littéraire individuelle et leurs traces perceptibles dans le texte par l'exemple de Sinouhé.

Stéphane Pasquali

Bibliographie

BAINES (John), « Research on Egyptian Literature: Background, Definitions, Prospects », in Zahi Hawass, Lyla Pinch Brock (ed.), *Egyptology at the Dawn of the Twenty-first Century. Proceedings of the Eighth International Congress of Egyptologists, Cairo, 2000*. 3. *Language, Conservation, Museology*, Le Caire, New York, The American University in Cairo, 2003, p. 1-26.

- BARTHES (Roland), « Le discours de l'histoire » (1967), in *Œuvres complètes*. 2. 1962-1967, ed. Éric Marty, Paris, Seuil, 2002, p. 1250-1262.
- BARTHES (Roland), « La mort de l'auteur » (1968), in *Œuvres complètes*. 3. 1968-1971, ed. Éric Marty, Paris, Seuil, 2002, p. 40-45.
- BARTHES (Roland), « L'Effet de Réel » (1968), in *Œuvres complètes*. 3. 1968-1971, ed. Éric Marty, Paris, Seuil, 2002, p. 25-32.
- BARTHES (Roland), *Le plaisir du texte*, Tel quel, Paris, Seuil, 1973.
- BARTHES (Roland), *La préparation du roman I et II. Cours et séminaires au Collège de France (1978-1979 et 1979-1980)*, ed. Nathalie Léger, Traces écrites, Paris, Seuil, 2003.
- BARTON (John), « Intentio operis: Reading Anonymous Texts », in Roland Enmarch, Verena M. Lepper (ed.), *Ancient Egyptian Literature: Theory and Practice*, Proceedings of the British Academy, 188, Oxford, OUP/British Academy, 2012, p. 11-23.
- BERENSMEYER (Ingo), BUELENS (Gert), DEMOOR (Marysa) (ed.), *The Cambridge Handbook of Literary Authorship*, Cambridge, New York, Port Melbourne, New Delhi, Singapore, Cambridge University, 2019.
- BREU (Clarissa) (ed.), *Biblical Exegesis without Authorial Intention? Interdisciplinary Approaches to Authorship and Meaning*, Biblical Interpretation Series, 172, Leyde, Boston, Brill, 2019.
- CERQUIGLINI (Bernard), *Éloge de la variante. Histoire critique de la philologie*, Des travaux, Paris, Seuil, 1989.
- COMPAGNON (Antoine), *Le démon de la théorie. Littérature et sens commun*, La couleur des idées, Paris, Seuil, 1998.
- DERCHAIN (Philippe), « Hommage à Jean Hubeaux », *Bulletin de l'Association des classiques de l'Université de Liège*, 6.1, 1958, p. 68-69.
- DERCHAIN (Philippe), « Le papyrus Salt 825 (B. M. 10.051) et la cosmologie égyptienne », *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, 58, 1959, p. 73-80.
- DERCHAIN (Philippe), « Snéfrou et les rameuses », *Revue d'égyptologie*, 21, 1969, p. 19-25.
- DERCHAIN (Philippe), compte rendu de J. Gwyn Griffiths, *The Origins of Osiris*, Münchner Ägyptologische Studien, 9, Berlin, Hessling, in *Revue d'égyptologie*, 21, 1969, p. 166-170.

- DERCHAIN (Philippe), « La religion égyptienne », in Henri-Charles Puech (ed.), *Histoire des religions. 1. Les religions antiques, la formation des religions universelles et les religions de salut en Inde et en Extrême-Orient*, Encyclopédie de la Pléiade, 29, Paris, Gallimard, 1970, p. 63-140.
- DERCHAIN (Philippe), *Hathor Quadrifrons. Recherches sur la syntaxe d'un mythe égyptien*, Publications de l'Institut historique et archéologique néerlandais de Stamboul, 28, Istanbul, Nederlands Historisch-Archaeologisch Instituut, 1972.
- DERCHAIN (Philippe), « Miettes – §3. Sur la composition du Mythe d'Horus », *Revue d'égyptologie*, 26, 1974, p. 13-15.
- DERCHAIN (Philippe), « Le lotus, la mandragore et le perséa », *Chronique d'Égypte*, 50.99-100, 1975, p. 65-86.
- DERCHAIN (Philippe), « La perruque et le cristal », *Studien zur Altägyptischen Kultur*, 2, 1975, p. 55-74.
- DERCHAIN (Philippe), « Symbols and Metaphors in Literature and Representations of Private Life », *RAIN*, 15, 1976, p. 7-10.
- DERCHAIN (Philippe), « La recette du Kyphi », *Revue d'égyptologie*, 28, 1976, p. 61-65.
- DERCHAIN (Philippe), « Comment les Égyptiens écrivaient un traité de la royauté », *Bulletin de la Société française d'égyptologie* 87-88, 1980, p. 14-17.
- DERCHAIN (Philippe), « La chemise de Cléopâtre et les gradients », *Göttinger Miszellen*, 59, 1982, p. 11-12.
- DERCHAIN (Philippe), « Libera nos, Domine, de morte aeterna », *Göttinger Miszellen*, 54, 1982, p. 49.
- DERCHAIN (Philippe), in Yves Bonnefoy (ed.), *Dictionnaire des mythologies et des religions des sociétés traditionnelles et du monde antique*, 2 vol., Paris, Flammarion, 1981, s.v. « Anthropologie » (p. 46-50), « Cosmogonie » (p. 224-228), « Divinité » (p. 324-325), « Mort » (p. 124-127), « Rituels égyptiens » (p. 942-947).
- DERCHAIN (Philippe), « Des hirondelles et des étoiles », in Philippe Borgeaud, Yves Christe, Ivanka Urió (ed.), *L'animal, l'homme, le dieu dans le Proche-Orient ancien. Actes du colloque de Cartigny 1981, Centre d'étude du Proche-Orient ancien (CEPOA), Université de Genève, Cahiers du CEPOA*, 2, Louvain, Peeters, 1984, p. 105-110.

- DERCHAIN (Philippe), compte rendu de André Barucq, François Daumas, *Hymnes et prières de l'Égypte ancienne*, Littératures anciennes du Proche-Orient, 10, Paris, Cerf, 1980, in *Orientalistische Literaturzeitung*, 80.1, 1985, col. 14-16.
- DERCHAIN (Philippe), in Ursula Verhoeven, Philippe Derchain, *Le voyage de la déesse libyque. Ein Text aus dem « Mutritual » des Pap. Berlin 3053*, Rites égyptiens, 5, Bruxelles, Fondation égyptologique Reine Élisabeth, 1985.
- DERCHAIN (Philippe), « Deux notules à propos du Papyrus Westcar », *Göttinger Miszellen*, 89, 1986, p. 15-21.
- DERCHAIN (Philippe), *Le dernier obélisque*, Bruxelles, Fondation Égyptologique Reine Élisabeth, 1987.
- DERCHAIN (Philippe), « Encore le monothéisme », *Chronique d'Égypte*, 63.125, 1988, p. 77-85.
- DERCHAIN (Philippe), « Éloquence et politique. L'opinion d'Akhtoy », *Revue d'égyptologie*, 40, 1989, p. 37-47.
- DERCHAIN (Philippe), « Harkhébis, le Psylle-Astrologue », *Chronique d'Égypte*, 64.128-128, 1989, p. 74-89.
- DERCHAIN (Philippe), « L'Atelier des Orfèvres à Dendara et les origines de l'Alchimie », *Chronique d'Égypte*, 65.130, 1990, p. 219-242.
- DERCHAIN (Philippe), « L'auteur du papyrus Jumilhac », *Revue d'égyptologie*, 41, 1990, p. 9-30.
- DERCHAIN (Philippe), « Les débuts de l'Histoire », *Revue d'égyptologie*, 43, 1992, p. 35-47.
- DERCHAIN (Philippe), « Tartuffe ou les plumes du paon », *Göttinger Miszellen*, 136, 1993, p. 27-28.
- DERCHAIN (Philippe), « Sur des pensers antiques », *Chronique d'Égypte*, 68.135-136, 1993, p. 65-69.
- DERCHAIN (Philippe), « Allusion, citation, intertextualité », in Martina Minas, Jürgen Zeidler (ed.), *Aspekte spätägyptischer Kultur: Festschrift für Erich Winter zum 65. Geburtstag*, Aegyptiaca Treverensia, 7, Mayence, Von Zabern, 1994, p. 69-76.
- DERCHAIN (Philippe), Compte rendu de Hannes Buchberger, *Transformation und Transformat. Sargtextstudien 1*, Ägyptologische Abhandlungen, 52,

- Wiesbaden, Harrassowitz, 1993, in *Bibliotheca Orientalis*, 52.5-6, 1995, col. 578-581.
- DERCHAIN (Philippe), « Auteur et société », in Antonio Loprieno (ed.), *Ancient Egyptian Literature. History and Forms*, Probleme der Ägyptologie, 10, Leyde, New York, Cologne, Brill, 1996, p. 83-94.
- DERCHAIN (Philippe), « Théologie et littérature », in Antonio Loprieno (ed.), *Ancient Egyptian Literature. History and Forms*, Probleme der Ägyptologie, 10, Leyde, New York, Cologne, Brill, 1996, p. 359-360.
- DERCHAIN (Philippe), *Le souvenir imaginaire*, Verviers, La Dérive, 1996.
- DERCHAIN (Philippe), Compte rendu de Susanne Bickel, *La cosmogonie égyptienne avant le Nouvel Empire*, Orbis Biblicus et Orientalis, 134, Fribourg, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1994, in *Orientalia*, 65.2, 1996, p. 166-171.
- DERCHAIN (Philippe), Compte rendu de Jürgen Osing, *Aspects de la culture pharaonique*, Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 12, Paris, de Boccard, 1992, in *Chronique d'Égypte*, 72.143, 1997, p. 44-47.
- DERCHAIN (Philippe), « Le stoïcien de Kom Ombo », *Bulletin de la Société d'égyptologie de Genève*, 22, 1998, p. 17-20.
- DERCHAIN (Philippe), « Tragédie sur un étang », *Göttinger Miszellen*, 176, 2000, p. 47-52.
- DERCHAIN (Philippe), *Les impondérables de l'hellénisation. Littérature d'hiérogammates*, Monographies Reine Élisabeth, 7, Brepols, Turnhout, 2000.
- DERCHAIN (Philippe), « Femmes (II) », *Bulletin de la Société d'égyptologie de Genève*, 24, 2000-2001, p. 43-52.
- DERCHAIN (Philippe), « Flâneries dans le temple d'Edfou », *Bulletin de la Société d'égyptologie de Genève*, 25, 2002-2003, p. 23-34.
- DERCHAIN (Philippe), « Kabbale et Mystique. À propos d'un livre récent », *Studien zur Altägyptischen Kultur*, 31, 2003, p. 101-106.
- DERCHAIN (Philippe), in Philippe Derchain, Daniel von Recklinghausen, *La création - Die Schöpfung. Poème pariétal - Ein Wandgedicht. La façade ptolémaïque du temple d'Esna. Pour une poétique ptolémaïque*, Rites égyptiens, 10, Turnhout, Brepols, 2004.

- DERCHAIN (Philippe), « Méditations littéraires », *Lingua Aegyptia*, 13, 2005, p. 31-37.
- DERCHAIN (Philippe), *Aphorismes*, s.l., chez l'auteur, 2006.
- DERCHAIN (Philippe), « Quand l'arpenteur pataugeait ou de la fondation d'une ville », *Chronique d'Égypte*, 81.161-162, 2006, p. 71-76.
- DERCHAIN (Philippe), « Questions de mots. Le mot et l'objet – l'objet et le signe », *Lingua Aegyptia*, 16, 2008, p. 303-305.
- DERCHAIN (Philippe), « Deux essais », *Göttinger Miszellen*, 224, 2010, p. 35-46.
- DERCHAIN (Philippe), « Jeu de langue. L'œsophage, métaphore de Maât », *Chronique d'Égypte*, 85.169-170, 2010, p. 9-13.
- DERCHAIN (Philippe), « Un érudit thébain du VII^e-VI^e siècle. Contribution à l'histoire du Dieu caché ? », in Didier Devauchelle (ed.), *La XXVI^e dynastie, continuités et ruptures. Actes du Colloque international organisé les 26 et 27 novembre 2004 à l'Université Charles-de-Gaulle – Lille 3. Promenade saïte avec Jean Yoyotte*, Paris, Cybele, 2011, p. 133-137.
- DERCHAIN (Philippe), Compte rendu de Dimitri Meeks, *Mythes et légendes du Delta d'après le papyrus Brooklyn 47.218.84*, Mémoires publiés par les membres de l'Institut français d'archéologie orientale, 125, 2006, Le Caire, Institut français d'archéologie orientale, in *Chronique d'Égypte*, 86.171-172, 2011, p. 126-128.
- DERCHAIN (Philippe), « Encore le ptolémaïque », *Göttinger Miszellen*, 231, 2011, p. 13-15.
- DERCHAIN (Philippe), « Rêveries auprès de Pétosiris », *Göttinger Miszellen*, 228, 2011, p. 9-20.
- DERCHAIN (Philippe), « Horus et Sothis et les débuts de l'érotisme littéraire », *Göttinger Miszellen*, 232, 2012, p. 53-61.
- DETIENNE (Marcel), *Dionysos mis à mort*, Tel, 293, Paris, Gallimard, 1977.
- DOSSE (François), *Histoire du structuralisme. 2. Le chant du cygne. 1967 à nos jours*, Poche - Sciences humaines et sociales, 375, Paris, La Découverte, 2012.
- ECO (Umberto), *Lector in Fabula*, Paris, Grasset, [1979] 1985.
- ECO (Umberto), *Les limites de l'interprétation*, Paris, Grasset, [1990] 1992.
- ECO (Umberto), *Six promenades dans les bois du roman et d'ailleurs*, Paris, Grasset, [1994] 1996.

- ECO (Umberto), *Confessions d'un jeune romancier*, Paris, Grasset, 2013.
- EYRE (Chrisopher), « The Practice of Literature: The Relationship between Content, Form, Audience, and Performance », in Roland Enmarch, Verena M. Lepper (ed.), *Ancient Egyptian Literature: Theory and Practice*, Proceedings of the British Academy, 188, Oxford, OUP/British Academy, 2012, p. 101-142.
- GENETTE (Gérard), « Peut-on parler d'une critique immanente ? », *Poétique*, 126, 2001, p. 131-150.
- HAGEN (Fredrik), « Echoes of "Ptahhotep" in the Greco-roman period », *Zeitschrift für Ägyptische Sprache und Altertumskunde*, 139, 2009, p. 130-135.
- JOUVE (Vincent), « Qui parle dans le récit ? », *Cahiers de Narratologie*, 10.2, 2001 (en ligne : <http://journals.openedition.org/narratologie/10182>).
- LEITZ (Christian), *Die Aussenwand des Sanktuars in Dendara. Untersuchungen zur Dekorationssystematik*, Münchner ägyptologische Studien, 50, Mayence, Von Zabern, 2001.
- LOPRIENO (Antonio), « Authorship in Ancient Egypt », in Ingo Berensmeyer, Gert Buelens, Marysa Demoor (ed.), *The Cambridge Handbook of Literary Authorship*, Cambridge, New York, Port Melbourne, New Delhi, Singapore, Cambridge University, 2019, p. 27-46.
- MALLARMÉ (Stéphane), *Œuvres complètes*, ed. Henri Mondor, G. Jean-Aubry, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1945.
- MALLARMÉ (Stéphane), *Correspondance. 2. 1871-1885*, ed. Henri Mondor, Lloyd J. Austin, Paris, Gallimard, 1965.
- MALLARMÉ (Stéphane), *Correspondance. 3. 1886-1889*, ed. Henri Mondor, Lloyd J. Austin, Paris, Gallimard, 1969.
- MOERS (Gerald), « Travel as narratives in Egyptian literature », in Gerald Moers (ed.), *Definitely: Egyptian literature*, *Lingua Aegyptia. Studia Monographica*, 2, Göttingen, Seminar für Ägyptologie und Koptologie, 1999, p. 43-61.
- MOERS (Gerald), *Fingierte Welten in der ägyptischen Literatur des 2. Jahrtausends v. Chr. Grenzüberschreitung, Reisemotiv und Fiktionalität*, Probleme der Ägyptologie, 19, Leyde, Boston, Cologne, Brill, 2001.
- MOERS (Gerald), compte rendu de Antonio Loprieno (ed.), *Ancient Egyptian Literature. History and Forms*, Probleme der Ägyptologie, 10, Leyde, New

- York, Cologne, Brill, 1996, in *Orientalistische Literaturzeitung*, 97.1, 2002, col. 43-55.
- MOERS (Gerald), « The Interplay of Reenactment and Memory in the Complaints of Khakheperreseneb », *Linguae Aegyptia*, 10, 2002, p. 293-308.
- MOLINIÉ (Georges), *Éléments de stylistique française*, Paris, Presses universitaires de France, 1986.
- MORENZ (Ludwig D.), « Egyptian Life, by and with Literary Texts », in Roland Enmarch, Verena M. Lepper (ed.), *Ancient Egyptian Literature: Theory and Practice*, Proceedings of the British Academy, 188, Oxford, OUP/British Academy, 2012, p. 227-250.
- PARKINSON (Richard B.), *Poetry and Culture in Middle Kingdom Egypt: a Dark Side to Perfection*, Studies in Egyptology and the Ancient Near East, Londres, Oakville, Equinox, [2002] 2010.
- PARKINSON (Richard B.), « Imaginary Histories: Ancient Egypt in the writings of Marguerite Yourcenar and Philippe Derchain », *Studien zur Altägyptischen Kultur*, 48, 2019, p. 207-240.
- POLIS (Stéphane), « The scribal repertoire of Amennakhte son of Ipy. Describing variation across Late Egyptian registers », in Jennifer Cromwell, Eitan Grossman, (ed.), *Scribal Repertoires in Egypt from the New Kingdom to the Early Islamic Period*, Oxford Studies in Ancient Documents, Oxford, Oxford University, 2017, p. 89-126.
- PROUST (Marcel), *Contre Sainte-Beuve*, Idées, Paris, Gallimard, 1954.
- QUIRKE (Stephen), *Egyptian Literature 1800 BC. Questions and Readings*, Golden House Publications Egyptology, 2, Londres, Golden House, 2004.
- RAGAZZOLI (Chloé), *Scribes. Les artisans du texte de l'Égypte ancienne (1550-1000)*, Paris, Les Belles Lettres, 2019.
- RENAUD (Odette), *Le Dialogue du Désespéré avec son âme. Une interprétation littéraire*, Cahier de la Société d'égyptologie de Genève, 1, Genève, Société d'égyptologie, 1991.
- RIFFATERRE (Michael), *La Production du texte*, Paris, Seuil, 1979.
- SAINTE-BEUVE (Charles-Augustin), *Nouveaux lundis*. 3, Paris, Levy Frères, 1865.
- SCHWERMANN (Christian), STEINECK (Raji C.), « Introduction: The Author, a Theoretical Vexation », in Christian Schwermann, Raji C. Steineck,

Stéphane PASQUALI

(ed.), *That Wonderful Composite Called Author. Authorship in East Asian Literatures from the Beginnings to the Seventeenth Century*, East Asian Comparative Literature and Culture, 4, Leyde, Boston, Brill, 2014, p. 1-23.

PHILIPPE DERCHAIN ET L'AUCTORIALITÉ

Auteur et société*

Philippe DERCHAIN

Scriptori ignoto

Le titre de cet article peut surprendre. L'« auteur », en effet, n'a pas jusqu'ici vraiment trouvé sa place en égyptologie¹.

Depuis longtemps, la critique littéraire sait que « le monsieur qui dit je et qui raconte l'histoire » et « l'auteur » ne coïncident pas. La définition moderne de la nature et de la fonction de ce dernier n'est pas compatible avec la sereine naïveté de ceux qui se sont contentés — et souvent se contentent encore, malgré les mécomptes — de croire que les récits égyptiens étaient tantôt l'œuvre de celui qui s'y nomme au début du discours, tantôt la transcription artisanale d'une tradition orale qu'on ne peut démontrer², tantôt le produit d'anonymes, que l'on s'imagine volontiers travailler en collaboration, et qui, comme personnes, comptent fort peu. Notre culture classique incitait d'autre part à attribuer toute œuvre littéraire à un nom, ce qui entraîna à citer longtemps comme « poème de Pentaour » la version rythmée de « la bataille de Qadech », jusqu'au jour où la critique décida que quiconque en Égypte « signait » un

* *Editio princeps*: Philippe Derchain, « Auteur et société », in Antonio Loprieno (ed.), *Ancient Egyptian Literature. History and Forms*, Probleme der Ägyptologie, 10, Leyde, New York, Cologne, Brill, 1996, p. 83-94. L'article est ici reproduit avec l'aimable autorisation des éditions Brill. Pour l'occasion, la bibliographie a été revue et augmentée par l'éditeur du présent ouvrage. Les nouvelles références sont indiquées entre crochets en notes de bas de page, et sont marquées d'un astérisque dans la bibliographie générale.

¹ Il ne sera pas fait de renvoi bibliographique quand les œuvres littéraires, les monuments ou les personnes de cet article peuvent être identifiés dans le *Lexikon der Ägyptologie*.

² Quoique l'on commence à en douter sérieusement, concernant la littérature démotique du moins, selon l'excellente position de John W. Tait, « Demotic literature and Egyptian Society », in Janet Johnson (ed.), *Life in a Multi-Cultural Society: Egypt from Cambyse to Constantine and Beyond*, Studies in Ancient Oriental Civilization, 51, Chicago, The Oriental Institute, 1992, p. 306.

manuscrit ne pouvait qu'en être le copiste ou le dernier propriétaire, comme il est d'ailleurs souvent vrai.

Le comble de la confusion vint enfin des Égyptiens eux-mêmes, quand on découvrit au verso du p*Chester Beatty* 4, v^o 3, 5-7 une liste de noms glorieusement passés à la postérité pour des écrits dont la paternité réelle reste souvent encore l'objet de discussions³.

Parmi eux, la réalité de Khety semble être la plus assurée, car il est donné par le même papyrus (6,12-14) comme l'auteur de l'« Enseignement d'Amenemhat I^{er} », attribution externe de plus de poids que celle de la « Satire des Métiers » dont le texte se présente comme une œuvre littéraire qui le met en scène pour tenir un discours, auquel sa célébrité sert de garant⁴, comme, en d'autres circonstances, celle d'Imhetep ou de Ptahhetep, retenus avec lui parmi les sages illustres. Cette hypercritique du reste ne serait pas plus sage que celle de Gardiner⁵ qui veut réduire son rôle à celui de compilateur de l'« Enseignement d'Amenemhat I^{er} », comme si le roi du titre avait plus de chance d'avoir composé lui-même ses instructions, ou l'hypothèse qui eut cours quelque temps de lui attribuer de surcroît l'« Hymne au Nil », tant était inespérée l'aubaine de tenir enfin un nom d'écrivain⁶.

Si les noms de la littérature égyptienne sont pour nous presque toujours ceux du « monsieur qui dit je », la mention de Khety parmi les autres atteste que l'« écrivain » fait partie du monde culturel égyptien⁷, malgré l'anonymat de la plupart des écrits et la rareté des allusions à l'œuvre, comme celle d'Ahmès, fils de Smendès, qui rappelle sur sa statue érigée à Karnak (Caire, JE 37075) qu'il a conçu le décor de la porte d'Évergète devant le temple de Khonsou.

³ Gerhard Fecht, « Ptahhotep und die Disputierer: Lehre des Ptahhotep nach Pap.Prisse, Max. 2-4, Dév. 60-83 », *Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts, Abteilung Kairo*, 37, 1981, p. 143, n. 3 à propos de Ptahhetep.

⁴ D'après la brillante démonstration de H.-W. Fischer-Elfert dans sa thèse encore inédite.

⁵ Alan H. Gardiner, *Hieratic Papyri in the British Museum*. 3, Londres, British Museum, 1935, text 43.

⁶ Contesté par Dirk van der Plas, *L'hymne à la crue du Nil*. 1. *Traduction et commentaire*, Egyptologische Uitgaven, 4.1, Leiden, Nederlands Instituut voor het Nabije Oosten, 1986, p. 187-90.

⁷ Voir aussi les réflexions de Jan Assmann, « Schrift, Tod und Identität: das Grab als Vorschule der Literatur im alten Ägypten », in Aleida Assmann, Jan Assmann, Christof Hardmeier (ed.), *Schrift und Gedächtnis: Beiträge zur Archäologie der literarischen Kommunikation*, Archäologie der literarischen Kommunikation, 1, Munich, Fink, 1983, p. 70-71.

Et pourtant, il faut qu'à l'origine de tout texte il y ait quelqu'un pour le créer, avec tout son savoir, pour lui donner la forme qu'il a, au-delà des modèles qu'inventent pour expliquer et classer les œuvres les théoriciens de la littérature. L'« auteur », dans la perspective scientifique, est une nécessité épistémologique pour qu'une biographie, une prière, un récit historique, une scène rituelle soient autre chose qu'une carrière d'où l'on extrait titres administratifs ou sacerdotaux, toponymes, formules, épithètes, débris d'un « texte-standard » qui n'appartient à personne et qui n'a jamais été écrit nulle part, et puissent être enfin ce que ceux qui les ont composés et fait graver souhaitaient : des objets réels de lecture. L'« auteur », dans cette perspective, au-delà d'une langue, d'une encyclopédie communes à tous, est responsable de la différence que l'Histoire si légèrement annule.



L'étude de la différence peut ainsi compenser la frustration habituelle de la recherche des réalités antiques. Il suffira, je l'espère, de quelques exemples pris à divers moments de l'histoire égyptienne pour rendre sensible le gain que notre connaissance peut y trouver d'un passé concret et authentiquement proche, à l'abri des systèmes trop souvent remis en question.

Envoyés tour à tour célébrer les « Mystères d'Osiris » à Abydos, trois dignitaires du Moyen Empire ont fait ériger sur les lieux mêmes de leur mission des stèles commémoratives qui devaient en même temps assurer leur survie selon la tradition locale en les rappelant après leur mort aux prières des passants. Leur rang garantit que tous les trois savaient lire et écrire, et avaient accès aux bibliothèques et aux archives où ils ont pu puiser à leur convenance, sans se douter que les égyptologues dépèceraient leurs œuvres sans vergogne. Pour ceux-ci, le mérite de Sehetepibre (Caire CG 20538) est d'avoir fait suivre le récit de sa mission de quelques lignes qui viennent enrichir la tradition d'un « enseignement loyaliste » qu'il aide à reconstituer, non sans encourir le reproche de citer négligemment⁸. Son collègue Iikhernefret (Berlin ÄMP 1204) acquit la célébrité pour la description des cérémonies auxquelles il participa et ses

⁸ Georges Posener, *L'enseignement loyaliste. Sagesse égyptienne du Moyen Empire*, Centre de Recherches d'Histoire et de Philologie de la IV^e section de l'École pratique des Hautes Études, Hautes Études orientales, 5, Genève, Droz, 1976, p. 3. [Ronald J. Leprohon, « The Stela of Sehetepibre (CG 20538). Borrowings and innovation », in David P. Silverman, William Kelly Simpson, Josef Wegner (eds.), *Archaism and Innovation: Studies in the Culture of Middle Kingdom Egypt*, New Haven, Philadelphia, Yale University, University of Pennsylvania Museum of Archaeology and Anthropology, 2009, p. 277-292 ; Andréas Stauder, *infra*, p. 274-277].

travaux de restauration à la barque sacrée – on l'eût souhaité plus disert ! – tandis que Mentouhetep n'eut que le bonheur de fournir une version des mêmes faits aidant plus ou moins la lecture de celle-là, que l'on cite en appendice des publications⁹, à côté d'ailleurs des lignes correspondantes arrachées au monument de Sehetepibre. En fait, les allusions au rituel, aux fonctions d'inspection, la citation de l'écrit de propagande royale sont des arguments choisis par les trois hommes, associés à d'autres, différents dans les trois inscriptions, pour se décrire eux-mêmes. La lecture complète des stèles, telle qu'ils l'avaient souhaitée, les révèle très différents. Iikhernefret, en faisant graver naïvement l'ordre de mission et en insistant sur son exactitude à l'exécuter se montre fonctionnaire modèle. Mentouhetep, très grand seigneur, saisit l'occasion de rappeler quelques temps forts de sa carrière auprès du souverain, parmi lesquels la mission actuelle n'est que le prétexte à l'érection de la stèle, et consacre à son propre éloge plus de formules ornées que les deux autres, sans doute parce qu'il était le plus savant et le plus cultivé, comme le laisse deviner sa qualité de membre de la « Maison de la Vie », qui insiste, parmi ses autres talents, sur son habileté à tenir le calame (Caire CG 20539, I,6). Sehetepibre, lui, n'évoque pas l'ordre de mission, rappelle simplement les actes accomplis et justifie son rôle par la citation loyaliste qui confère à sa présence à Abydos une signification politique et éthique. L'analyse des éloges que tous les trois se décernent, d'autre part, accentuerait encore les portraits par les différences dans le choix et le nombre des formules, malgré leur banalité.

À cette époque reculée, l'art d'écrire appartenait généralement aux fonctionnaires de sorte qu'il est vraisemblable que ceux dont nous venons de parler ont eux-mêmes composé leurs inscriptions. Dans les derniers siècles, quand l'écriture de l'administration est le démotique, il n'y a plus que très peu de savants du haut clergé pour écrire les hiéroglyphes. Aussi trouvera-t-on parfois ce savoir mentionné dans des biographies, dont le « je » est alors certainement l'auteur, ce que l'on ne saurait affirmer par ailleurs quand les fonctions du dédicant ne précisent pas sa compétence littéraire. Parmi ces érudits, on pourrait citer par exemple Senou de Coptos, au temps de Philadelphie (statue British Museum inv. EA 1668, A 3),

⁹ Heinrich Schäfer, *Die Mysterien des Osiris in Abydos unter König Sesostri III*, Untersuchungen zur Geschichte und Altertumskunde Ägyptens, 4.2, Leipzig, Hinrichs, 1904, p. 4, et Moharram Kamal, « The stela of  in the Egyptian Museum (verso) », *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte*, 38, 1938, p. 265-283 ; Moharram Kamal, « The stela of  in the Egyptian Museum (verso) », *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte*, 40.1, 1940, p. 209-229.

Ahmès fils de Smendès, déjà nommé, Téos de Memphis¹⁰, qui se flatte d'avoir géré une bibliothèque et de savoir reconstituer le texte des livres sacrés qu'il trouvait en mauvais état, ou ce Petarbeschenis d'Akhmim, contemporain d'Hadrien, qui laissa un monument dans lequel les accents personnels sont soulignés encore par la disposition du texte.

On n'aura eu, je pense, nulle peine jusqu'ici à accepter le rôle d'un auteur dans la production des textes examinés, dont l'existence dépend de la volonté d'une personne. Il importe maintenant d'étendre le principe à d'autres œuvres, dont l'interprétation historique ou culturelle pourrait être singulièrement modifiée par l'adoption d'une conception pragmatique. Le conte d'Horus et de Seth, conservé par un somptueux papyrus qui faisait partie de la bibliothèque d'une famille certainement très cultivée de Thèbes-Ouest sous la 20^e dynastie¹¹, fut généralement considéré, depuis le jugement sévère de Gardiner (*pChester Beatty* 1, 10-11), comme une œuvre « populaire »¹², transcrite sans doute d'un récit oral. En fait, l'art de la composition et l'érudition des allusions y sont trop subtils pour un « conte » populaire. De plus, certains jeux graphiques créent des connivences avec le lecteur par-dessus la tête des héros, que les mots du texte n'expriment pas, donnant fortement l'impression de « la présence de l'écrivain »¹³ de qui l'on perçoit alors les intentions très peu naïves et l'implication dans les conflits de légitimité de l'époque de Ramsès IV¹⁴.

¹⁰ Eve A.E. Reymond, *From the records of a priestly family from Memphis*. 1, Ägyptologische Abhandlungen, 38, Wiesbaden, Harrassowitz, 1981, p. 88-89 (n° 7).

¹¹ Pieter W. Pestman, « Who were the owners, in the "Community of Workmen", of the Chester Beatty Papyri? », in Robert J. Demarée, Jac. J. Janssen (ed.), *Gleanings from Deir el-Medîna*, Egyptologische Uitgaven, 1, Leiden, Nederlands Inst. voor het Nabije Oosten, 1982, p. 155-172.

¹² Mise au point de la question : Michèle Broze, *Mythe et roman en Égypte ancienne. Les aventures d'Horus et Seth dans le papyrus Chester Beatty I*, Orientalia Lovaniensia Analecta, 76, Louvain, Peeters, 1996.

¹³ *Ibid.*, introduction.

¹⁴ Ursula Verhoeven, « Ein "Sitz im Leben" für die Erzählung von Horus und Seth », in Christopher Eyre (ed.), *Seventh International Congress of Egyptologists, Cambridge 3-9 September 1995. Abstracts of Papers*, Oxford, International Association of Egyptologists, Oxbow, 1995, p. 193-194, vient de démontrer que ce texte particulièrement élaboré a dû être commandé, en même temps qu'un éloge du roi, pour la célébration d'une cérémonie fixée dans le calendrier, comme l'adaptation à des circonstances précises d'une liturgie traditionnelle. On songe à Pindare, Charpentier ou Mozart... [Ursula Verhoeven, « Ein historischer "Sitz im Leben" für die Erzählung von Horus und Seth des Papyrus Chester Beatty I », in Mechthild Schade-Busch (ed.), *Wege öffnen: Festschrift für Rolf Gundlach zum 65. Geburtstag*, Ägypten und Altes Testament, 35, Wiesbaden, Harrassowitz, 1996, p. 347-363].

Parmi les documents connexes, à travers lesquels les historiens tentent de deviner les événements de ce règne, le conte d'Horus et Seth porte la marque d'une originalité dont un auteur seul peut être responsable, adaptant à une fin nouvelle l'étoffe mythique familière aux destinataires, porteuse d'une vérité littéraire nouvelle qui lui revient entièrement. Par la référence à l'auteur, le texte acquiert une autonomie qui l'isole de son contenu informatif. Ainsi se résolvent d'un seul coup toutes les apories suscitées par les contradictions des sources. Il s'ensuit une bigarrure contrastant magnifiquement avec la sécheresse de l'histoire des « modèles », du simple fait que le document face auquel la critique se doit d'être sur ses gardes, passe au rang d'œuvre qui se suffit à elle-même, portant en soi sa vérité, dont la lecture peut être une source de plaisir.

Les « Annales de Thoutmosis III », gravées sur les murs du temple de Karnak ont été exploitées à satiété pour les extraits du journal de campagne dont l'historiographe s'est servi, intégrés dans un ouvrage racontant les campagnes du roi. À côté de fastidieux décomptes de butin ramassé, d'ennuyeuses énumérations des lieux par où passe l'armée, un morceau de bravoure, le conseil de guerre avant d'attaquer Megiddo, dans le style habituel de la « Königsnovelle ». Le roi, ses officiers s'affrontent au discours direct, comme il ne se trouvait sûrement pas dans les carnets de l'armée. L'auteur eût-il assisté à la palabre, la scène est beaucoup trop courte pour en restituer la vérité, tandis qu'entre les fleurs de rhétorique, elle en rend à merveille l'atmosphère embarrassée. À la mesure du xv^e siècle a.C. ce récit fait songer à Saint-Simon interrompant parfois le récit purement informatif des événements de la cour, parfois recopiés du journal d'un collègue, pour « reproduire » avec une richesse admirable, au discours direct, des conversations qu'il ne peut avoir entendues, qui ne contreviennent pas à ses prétentions d'exactitude absolue. Le traitement particulier de cet épisode des campagnes de Thoutmosis III est le moyen stylistique de mettre en relief le moment le plus glorieux du règne, par le recours à un genre littéraire différent : c'est la marque d'un auteur.

On comparera aux « Annales » la stèle du Gebel Barkal consacrée au bilan du règne, dont le texte se fonde évidemment sur les mêmes archives. La bataille de Megiddo ne pouvait naturellement y manquer (*Urk.* IV, 1234-1236). On n'y trouve cependant pas l'épisode du conseil de guerre. Le récit est à la première personne, glorieux, hyperbolique, les profits de la guerre y occupent le plus de place. Le roi est l'orateur, le destinataire, la foule. L'intention est politique, il faut frapper l'imagination. Les effets de style y contribuent puissamment, différents pour un autre public de ceux que nous avons précédemment reconnus. Les « Annales » sont l'œuvre d'un

historiographe, la stèle, d'un rhéteur. Parmi les écrivains-courtisans de Thoutmosis III, il y avait aussi un poète. La stèle érigée à l'origine dans le temple jubilaire de Karnak (Caire CG 34010, *Urk.* IV, 611-619) ne contient sous la double scène cultuelle du cintre qu'un discours d'Amon disant avec beaucoup d'emphase tout ce qu'il a fait de bien au roi, qui tout à coup s'exalte et déclame dix stances fortement martelées pour rappeler les victoires, puis retrouve le ton du début pour réaffirmer sa faveur. Cette fois encore, le style, cette marque de l'homme-même, distingue la stèle de toutes les autres et des autres « documents » du règne et incite à s'interroger sur les intentions du texte et ses lecteurs à qui il fallait faire éprouver toute la pompe et la solennité d'une célébration triomphale qui atteint un moment un sommet de grandeur. Trois œuvres, trois publics pour nous insaisissables, dont nous savons du moins par quels moyens on voulait les séduire.

Pour commémorer une autre victoire, un autre écrivain, sous Merneptah, préféra décrire avec beaucoup de vivacité la déroute des ennemis et la fuite honteuse de leur chef, accueilli fraîchement dans son douar libyen où il arrive ayant jeté ses plumes, tandis qu'en Égypte, au village libéré de l'angoisse des incursions, on retrouve la douceur de vivre sans craindre d'être brutalement interpellé par l'occupant dans une langue barbare. Topos ou mimésis, qu'importe, car il ne se peut que l'auteur ait assisté au retour du Libyen comme il peut avoir vécu l'idylle villageoise, tandis qu'il est sûr qu'il a choisi ce moyen littéraire pour convaincre du succès de la guerre avec plus de vigueur que ne le font les éloges triomphaux qui ne manquent d'ailleurs pas dans le texte (stèle d'Israël = Caire CG 34025)¹⁵.

En revanche, quelques siècles plus tard, l'auteur de la stèle de Pi(ankhy) s'ingéniera à provoquer un public pédant par l'abondance des citations rées des classiques et par les jeux de l'intertextualité, sans se douter que cette richesse serait pour un égyptologue avant tout le prétexte à reconstituer le contenu de sa bibliothèque, comme si l'œuvre achevée ne pouvait être que celle d'un « écolier », simple transmetteur des Maîtres du passé. A l'inverse, notre connaissance par des sources extérieures de la littérature de laquelle joue l'auteur, peut être le moyen

¹⁵ Voir Gerhard Fecht, « Die Israelstele, Gestalt und Aussage », in Manfred Görg (ed), *Fontes atque pontes: eine Festgabe für Hellmut Brunner*, Ägypten und Altes Testament, 5, Wiesbaden, Harrassowitz, 1983, p. 106-138, et Erik Hornung, « Die Israelstele des Merneptah », *ibid.*, p. 224-233.

de mieux comprendre l'œuvre même¹⁶. La multiplicité exceptionnelle des recours aux écrits anciens dans l'inscription de Pi(ankhy) aide à deviner les destinataires : à cette époque, il n'y avait plus que les collègues de l'auteur qui savaient l'égyptien classique, qui partagent le goût découvert chez lui. Citation et intertextualité¹⁷ ne sont pas rares dans la littérature égyptienne, pas plus que dans les nôtres, destinées à un milieu lettré qui en tire plaisir et vanité. En Égypte, quand une inscription est composée de cette façon, on peut s'imaginer qu'elle avait circulé parmi les savants avant d'être passée du bureau de l'écrivain à l'atelier du lapicide. Se serait-il jamais trouvé quelqu'un, dans la lointaine Napata, d'assez patient pour s'arrêter en plein soleil devant la stèle, le temps d'en déchiffrer toutes les subtilités ?

À partir de cette époque (VIII^e siècle), la connaissance des hiéroglyphes se raréfie progressivement, pour n'appartenir plus qu'à quelques prêtres savants à l'époque romaine. L'hiéroglyphique lui-même n'était resté qu'une obligation de la classe sacerdotale, tandis que la vie littéraire du pays s'exprimait de plus en plus en démotique, constituant pour nous un domaine nouveau où se posent naturellement les mêmes problèmes, sous des aspects que l'on ne peut aborder ici. Les conditions de réception de l'« égyptien de tradition », comme il convient de désigner l'égyptien classique en survivance, décrites à propos de la stèle de Pi(ankhy) s'aggravent, la réception se restreint, tandis que la production se spécialise dans deux genres, les autobiographies gravées sur les statues, qui portent de plus en plus de marques individuelles, et la littérature religieuse.

Par les inscriptions, les statues consacrées dans les temples acquièrent une personnalité plus active que ne la confèrent les traits du visage sur des corps stéréotypés. Ces textes difficiles, où les formules traditionnelles

¹⁶ Nicolas-Christophe Grimal, « Bibliothèques et propagande royale à l'époque éthiopienne », in Jean Vercoutter (ed.), *Livre du centenaire : 1880-1980*, Mémoires publiés par les membres de l'Institut français d'archéologie orientale, 104, Le Caire, Institut français d'archéologie orientale, 1980, p. 37.

¹⁷ Hellmut Brunner, « Eine neue Entlehnung aus der Lehre des Djedefhor », *Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts, Abteilung Kairo*, 14, 1956, p. 17-19 et Hellmut Brunner, « Ein weiteres Djedefhor-Zitat », *Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts, Abteilung Kairo* 19, 1963, p. 53 ; Louis V. Žabkar, « Adaptation of Ancient Egyptian Texts to the Temple Ritual at Philae », *Journal of Egyptian Archaeology*, 66, 1980, p. 127-136 ; Philippe Derchain, « Allusion, citation, intertextualité », in Martina Minas, Jürgen Zeidler (ed.), *Aspekte spätägyptischer Kultur: Festschrift für Erich Winter zum 65. Geburtstag*, Aegyptiaca Treverensia: Trierer Studien zum Griechisch-Römischen Ägypten, 7, Mayence, Von Zabern, 1994, p. 69-76.

entrent comme éléments du langage dans des phrases où le dédicant, souvent sans doute son propre auteur, se raconte, s'adressent explicitement dans l'« appel aux vivants » aux seuls lecteurs potentiels réels de la classe sacerdotale. Le souci de briller par l'ingéniosité et l'élégance du style est la cause de bien des déboires du déchiffreur, pour qui la teneur du récit serait primordiale, mais ne devrait être méthodiquement isolée de la forme, expression tout aussi pertinente de celui qui écrit. Par les inventions graphiques, la création d'images (ou la reprise de clichés rares), chacun marque sa place dans un milieu précis qui se distingue en cultivant la langue du passé, tout en étant impliqué par ses fonctions dans la vie active du pays, l'astrologue Harkhebis, l'administrateur Senou, le grand prêtre Pétosiris, Ahmès fils de Smendès, le gouverneur Panas de Dendara, Pikhâs de Tanis, et tant d'autres, tous capables apparemment d'avoir eux-mêmes conçu leur monument.

Les textes religieux n'offrent naturellement pas autant de chance d'atteindre les auteurs, que pourtant parfois on décèle. La recherche des marques d'énonciation serait sans doute féconde. L'exclamation « que c'était beau à voir », interrompant la minutieuse description d'une liturgie, dans sa banalité, suffit à démontrer que le texte n'est pas une copie machinale. Les subtilités d'écriture, enrichissant souvent le sens de connotations inattendues, relèvent de l'auteur au même titre que les citations qu'il a choisies ou les allusions. La difficulté essentielle provient ici des limites que l'on peut assigner à l'œuvre d'un homme. Le dernier éditeur de la stèle de Pi(ankhy)¹⁸ hésite à l'attribuer à un seul « rédacteur », alors que le récit n'a rien d'un collage, les variations du mode d'expression s'adaptant comme il faut aux aspects de la narration. La longueur du texte, du même ordre que celle de « Sinouhé » ou du « conte d'Horus et Seth », ne saurait être un argument contre l'unité de la conception. Il en coûta évidemment moins de peine à l'écrire qu'à l'égyptologue à le commenter ! Dans les temples ptolémaïques, alors que l'examen minutieux des parois permet de distinguer beaucoup d'exécutants, l'ampleur de la tâche n'est pas forcément telle qu'il faille éparpiller la conception, même si l'on tient à croire que les Égyptiens avaient l'habitude de travailler en commun¹⁹. Les différences que l'on a pu relever récemment dans le complexe osirien de Dendara prouvent seulement que la mise au net et la gravure ont été

¹⁸ Nicolas-Christophe Grimal, *La stèle triomphale de Pi(ankhy) au Musée du Caire : JE 48862 et 47086-47089*, Mémoires publiés par les membres de l'Institut français d'archéologie orientale, 105, Le Caire, Institut français d'Archéologie Orientale, 1981, p. 186.

¹⁹ Laure Pantalacci, « Remarques sur les méthodes de travail des décorateurs tentyrites », *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, 86, 1986, p. 272.

confiées à plusieurs personnes, sans toutefois autoriser à conclure que celles-ci avaient plus de part à la conception que les dessinateurs d'un architecte ou les élèves d'un peintre d'autrefois. En revanche, les subtiles connivences que l'on trouve entre les parties d'ensemble décoratifs parfois considérables²⁰ invitent à postuler plutôt l'unité de la création, allégée par l'application de normes précises et de canons de proportions pour la disposition des figures et les catalogues de formules et de tournures, dont il va de soi que le concepteur avait la maîtrise. Parmi tous ceux qui ont œuvré, celui-là seul mérite le nom d'auteur.

De l'anonymat général, une figure émerge, celle d'Ahmès fils de Smendès, déjà annoncé. L'œuvre dont il parle dans sa biographie est heureusement conservée intacte. Malgré l'obscurité de phrases alambiquées dont on a profité pour lui contester la paternité de toute la porte d'Évergète devant le temple de Khonsou à Karnak²¹, comment penser qu'un personnage à la carrière si riche et la culture si étendue, aurait compté parmi ses actions mémorables la rédaction au temps de son sacerdoce thébain de trente-huit lignes d'une litanie gravée sur le soubassement, qui n'a pas dû l'occuper bien longtemps ? L'étude des inscriptions de ce monument, un des plus anciens de l'époque macédonienne de cette grandeur, fortifie l'impression de la cohérence de l'ensemble et de l'originalité de la conception. Comparables à d'autres portes monumentales, comme celle du temple de Monthou à Karnak, ou celle d'Edfou (d'autres, comme la porte de Medamoud ou celle de Dendara n'ont pas été publiées), toutes postérieures, elle se distingue par la richesse littéraire et la liberté de l'adaptation des nécessités liturgiques aux spécificités locales et à sa signification dans le temple, où elle est à la fois la barrière qui contient les forces maléfiques à l'extérieur, le lieu de passage assurant par lui-même la consécration de celui qui pénètre dans

²⁰ Françoise Labrique, *Stylistique et théologie à Edfou. Le rituel de l'offrande de la campagne : étude de la composition*, Orientalia Lovaniensia Analecta, 51, Louvain, Peeters, 1992.

²¹ Par exemple Claude Traunecker, *Coptos. Hommes et dieux sur le parvis de Geb*, Orientalia Lovaniensia Analecta, 43, Leuven, Peeters, 1992, § 334-35 au contraire de Jan Quaegebeur, « The Egyptian Clergy and the Cult of the Ptolemaic Dynasty », *Ancient Society*, 20, 1989, p. 111, qui est prêt à lui attribuer toute la décoration [sur Ahmès : Philippe Derchain, « Allusion, citation, intertextualité », art. cit. ; Philippe Derchain, « La justice à la porte d'Évergète », in Dieter Kurth (ed.), *3. Ägyptologische Tempeltagung. Hamburg, 15. Juni 1994. Systeme und Programme der ägyptischen Tempeldekoration*, Ägypten und Altes Testament, 33.1, Wiesbaden, Harrassowitz, 1995, p. 1-12 ; Philippe Derchain, *Le souvenir imaginaire*, Verviers, La Dérive, 1996, p. 79-98 ; Philippe Derchain, « Méditations littéraires », *Lingua Aegyptia*, 13, 2005, p. 33-34].

l'espace sacré et le siège d'une juridiction divine²². La juxtaposition de ces exigences a donné lieu à des textes d'une étonnante souplesse, dans lesquels la synthèse des données s'exprime avec une concision requérant du lecteur une extrême attention, et qui tout au contraire sont parfois enrichis de trouvailles poétiques rares dans les inscriptions de l'espèce, qui viennent agréablement relâcher la tension. À titre d'exemple, il suffit d'analyser les quatre scènes décorant le registre inférieur des montants²³. Trois d'entre elles consistent en une onction d'huile pour le taureau incarnant le dieu ou les oiseaux témoins de la confirmation du pouvoir de l'officiant, la dernière en un jeu de sistre et de menat devant les emblèmes de Thot. À la différence des autres exemplaires du même rituel, celui-ci contient une foule d'allusions souvent très réalistes, aux fonctions judiciaires du dieu, en l'occurrence sous l'épiclese spécifique de Khonsou-Thot, au rôle du fondateur de la royauté, sous sa manifestation de Khonsou-Chou, à l'efficacité régénératrice de la lune, autre épiphanie du même, dont l'amalgame est réparti sur l'ensemble, parsemé de descriptions poétiques qui doivent plus au plaisir d'un regard personnel qu'à quelque prescription rituelle. L'une des mieux venues est sans doute l'image du taureau qui s'abreuve à l'aiguade, écartant de son mufler les lotus qui la couvrent. L'originalité saute aux yeux en face de la « version » d'Edfou, où la plupart des thèmes obligés se retrouvent, formulés sans grande fantaisie, dans laquelle on a accentué l'aspect fonctionnel de l'onction en insistant sur les ingrédients du chrême et les droits du dieu dans leurs pays d'origine. À la porte d'Évergète, le goût des descriptions réalistes, la richesse des citations et l'intertextualité de certains passages, la profondeur de la culture théologique, l'intégration harmonieuse de la cosmologie thébaine au lieu, l'interprétation habile de l'espace qui exploite les contraintes de la symétrie pour en tirer de remarquables effets, révèlent un talent que l'on ne peut de bonne foi imaginer diffus dans plusieurs « rédacteurs ». Pourquoi ne serait-ce pas celui d'Ahmès, fils de Smendès, d'un grand savoir littéraire et religieux, ayant rempli de hautes fonctions judiciaires à Memphis et à Hermopolis, et titulaire de

²² Voir à ce sujet la conférence de Philippe Derchain, « Textes ptolémaïques relatifs à la “confirmation du pouvoir royal” », *Annuaire de l'École Pratique des Hautes Études. Sciences religieuses*, 103, 1994-1995, p. 145-150. [La porte de Dendara est depuis publiée : Sylvie Cauville, *Dendara. La porte d'Hathor*, Le Caire, Institut français d'archéologie orientale du Caire, 2021 ; Sylvie Cauville, *Dendara. La porte d'Hathor. Commentaire - Traduction*, Le Caire, Institut français d'archéologie orientale du Caire, 2021].

²³ Pierre Clère, *La Porte d'Évergète à Karnak, 2^e partie : Planches*, Mémoires publiés par les membres de l'Institut français d'archéologie orientale, 84, Le Caire, Institut français d'archéologie orientale du Caire, 1961, pl. 40, 41, 59, 60.

plusieurs sacerdoxes importants à Thèbes, toutes qualités qui se reflètent dans l'œuvre dont on l'a chargé. La construction et la décoration du portail de Khonsou est une œuvre considérable, qui a sûrement signifié beaucoup dans la vie du temple et peut-être même dans la politique des rapports du clergé et du roi, digne d'être rappelée dans l'inscription d'une statue, où l'on ne commémore d'habitude que des entreprises grandes par leur portée ou par leurs dimensions, comme l'ont fait Oudjahorresné de Saïs, Pétoisiris d'Hermopolis, et d'autres déjà mentionnés.

Il n'est pas rare, à toutes les époques, que Pharaon charge un fonctionnaire ou un prêtre de missions diverses, de surveiller des constructions, comme Imhotep, Senmout ou Amenhotep, de fabriquer des statues²⁴, etc., et que la personne désignée tienne à le rappeler. On reconnaissait donc à certains un savoir-faire à l'exclusion de tout autre, lui conférant ainsi, dans la société, un véritable statut d'auteur. Dans la suite, il n'est souvent plus question d'ordre royal. Pétoisiris use de sa propre autorité pour restaurer les temples qu'il gouverne, Senou de même, malgré sa dépendance étroite de la maison royale²⁵. Plus tard, Panas et son fils Ptolémée sont maîtres d'œuvre à Dendara, sans référence au souverain. Ahmès en revendiquant expressément un ouvrage d'écriture, au même titre et de la même façon que les autres l'architecture, atteste que la conscience de l'« écrivain-auteur » existait aussi en Égypte, comme le *pChester Beatty* nous en avait donné le premier indice en nommant Khety. Je ne crois pas que l'on puisse beaucoup préciser la portée historique de cette observation. Elle suffit en tout cas à asseoir dans la réalité égyptienne la « nécessité épistémologique » de l'individu-origine du texte, celui-ci ne fût-il qu'un tissu de citations, surtout quand la citation peut être inconsciente chez des érudits comme étaient les « scribes » pour qui il n'était pas difficile d'avoir lu tous les livres, encore peu nombreux, et d'en avoir retenu toutes les phrases. Il faut donc accorder aux Égyptiens le droit à la différence, celui d'inventer et conséquemment restreindre celui de l'historien à extrapoler. Quel que soit le poids évident de la tradition, il subsiste dans toute œuvre une part de nouveauté dont l'évaluation est des plus difficiles. Un bon exemple serait

²⁴ Par ex. stèle Leiden, Rijksmuseum van Oudheden, inv. AP 12 : Jean-Marie Kruchten, « Un sculpteur des images divines ramessides », in Michèle Broze, Philippe Talon (ed.), *L'atelier de l'orfèvre. Mélanges offerts à Ph. Derchain*, Louvain, Peeters, 1992, p. 107-108.

²⁵ Il avait été intendant du harem d'Arsinoë Philadelphie, puis prêtre de nombreux sacerdoxes à Coptos. Voir Claude Traunecker, *Coptos, op. cit.*, § 254-58 [Philippe Derchain, *Les impondérables de l'hellénisation. Littérature d'hiérogammates*, Monographies Reine Elisabeth, 7, Brepols, Turnhout, 2000, p. 22-31 et 44-53].

ici le *pJumilhac*. Encyclopédie religieuse du 18^e nome de Haute Égypte, il rassemble un grand nombre d'informations liturgiques, de récits mythiques, d'étymologies se rapportant aux dieux et aux lieux de la région, dont beaucoup ne nous sont connus par aucune autre source. Mais on ne peut savoir si, comme on le dit volontiers, il existait dans les bibliothèques des temples autant de rouleaux semblables qu'il y avait de nomes. En le comparant au Livre du Fayoum, qui présente sous une tout autre forme une matière analogue, on pourrait se demander si les deux ouvrages ne représentent pas deux tentatives originales de savants moins désireux de transmettre un savoir acquis que de transformer celui-ci en une vision neuve, personnelle des cultes et traditions de la province qui intéressait leurs auteurs ? L'information brute sur laquelle ils se fondent provient certainement de répertoires et de listes pareilles à celles dont il subsiste quelques fragments et qui furent utilisées sans doute pour la composition, entre autres des « processions géographiques » d'Edfou et d'ailleurs, mais rien n'empêche de penser que les étymologies, par exemple, si fréquentes dans le *pJumilhac*, et dont certaines sont fondées sur des jeux de mots de la langue parlée récente, seraient justement du savant qui a composé le texte et ne représentent que son opinion. L'explication à coup de mythes du régime des eaux du Fayoum²⁶ n'aurait-elle pas plus de chance dans sa subtilité et sa complexité d'être celle d'un penseur original que d'émaner d'une indéfinissable collectivité ? Peut-on refuser à ceux qui ont écrit ces livres la personnalité et le don d'invention que nous avons dû reconnaître à Ahmès ?

Sans rien changer à l'interprétation des œuvres anonymes, leur accorder la personnalité permet un autre regard. Une autre curiosité s'éveille, une sympathie peut-être même que n'appelle pas une inscription ira à celui qui s'est efforcé, comme dans le kiosque de Dendara, de construire un pauvre poème sur quelques formules éculées en les forçant dans un schéma rythmique élémentaire²⁷ dont d'autres avaient su mieux se servir²⁸, à celui qui a consacré à la mort d'un enfant les quelques lignes gravées sur un montant de porte du tombeau de Petosiris dont le style fait

²⁶ Jean Yoyotte, « Hérodote et le "Livre du Fayoum" : la crue du Nil recyclée », *Revue de la Société Ernest Renan N.S.*, 37, 1987-1988, p. 53-66.

²⁷ Philippe Derchain, « Sur des pensers antiques », *Chronique d'Égypte*, 68.135-136, 1993, p. 65-69.

²⁸ Philippe Derchain, « L'Atelier des Orfèvres à Dendara et les origines de l'Alchimie », *Chronique d'Égypte*, 65.130, 1990, p. 219-242.

songer aux épigrammes grecques pour des morts trop jeunes²⁹, malgré les tournures de la plus pure tradition. On aimerait sans doute aussi connaître mieux cet homme savant et pieux qui décida, pour son plaisir, de donner à son hymne si pénétré de théologie une forme sophistiquée préfigurant le κύκλος de la rhétorique grecque ou le « pantoum » des poètes romantiques, où chaque strophe se termine par le mot qui la commence, lui-même en assonance avec le nom du nombre qui en marque la place dans le poème (pLeyde I 350), qui séduisit aussi l'auteur des stances amoureuses du pChester Beatty.

La focalisation sur l'auteur préconisée comme méthode d'approche des textes égyptiens entraîne diverses conséquences. Les citations, les emprunts cessent d'être les vestiges d'un passé que les égyptologues souhaitent d'habitude le plus lointain, pour faire partie du paysage culturel de l'époque qui les connaît encore et les respecte, comme nous nous réjouissons des citations latines de Montaigne, qui nous le font découvrir à travers Sénèque, Tacite ou Quinte Curce. La citation en effet signifie par sa réception, par l'instant de sa dernière énonciation et par les connotations que lui donne le citeur. En Égypte, semblablement, en renonçant à une conception spengliérienne de l'histoire, on considérerait alors que la réinterprétation dans le Livre des Morts de textes connus déjà par les sarcophages du Moyen Empire ne dénature pas une « vérité » préférable en soi, mais révèle la vitalité d'une réflexion, d'une civilisation dont chaque génération recréait sa culture par les choix inégaux qu'elle faisait des écrits du passé, selon les tendances actuelles³⁰. Cela permettrait aussi d'accepter l'exception, la nouveauté, à laquelle les Égyptiens n'étaient pas insensibles, comme en témoigne le souci si fréquemment exprimé d'avoir réalisé ce qu'on n'avait jamais vu. Des rois le font graver sur leurs monuments, Khakheperreseneb y consacre la meilleure partie de ce qui nous reste de son œuvre. De tout temps, en revanche, d'autres exhortent à recourir sans cesse aux livres des anciens. L'embarras dans lequel ces contradictions plongent encore certains s'évanouit si l'on reconnaît l'existence des « auteurs ».

²⁹ Gustave Lefebvre, *Le tombeau de Petosiris. 2. Les textes*, Service des Antiquités de l'Égypte, Le Caire, Institut d'archéologie orientale, 1923, inscr. 56 [Philippe Derchain, *Les impondérables de l'hellénisation*, op. cit., p. 32-33 et 54-57].

³⁰ Dans le même esprit, Friedrich Junge, « Zur Fehldatierung des sog. Denkmals memphitischer Theologie oder Der Beitrag der ägyptischen Theologie zur Geistesgeschichte der Spätzeit », *Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts, Abteilung Kairo*, 29, 1973, p. 202.

Tous ceux-ci ne sont pas des génies, mais tous ont marqué de leur personne le texte qu'ils ont écrit, ne fût-ce que par le choix des citations ou des formules. S'il existe plusieurs centaines d'hymnes au soleil dans les tombes thébaines, on ne peut postuler à l'origine de tous quelques « textes-standard » dont tous les autres seraient inspirés, car il faudrait supposer aux auteurs de ceux-là une prémonition quasi divine pourvoyant à des générations. En revanche en récoltant patiemment toutes les versions qui subsistent, le savant moderne crée après coup une somme imaginaire utile à ses recherches, aussi proche de la réalité qu'une phraséologie l'est de la littérature, en oubliant trop souvent que chaque « atome » qu'il isole a d'abord été inventé par quelqu'un. Sans la précaution épistémologique de l'« auteur » — de ce scribe inconnu — à l'origine de chaque texte, dans une poursuite illimitée des Maîtres toujours insaisissables, de sources et de sources de sources que l'on n'aurait jamais que recopiés, il ne resterait bientôt qu'à croire avec les Égyptiens que toute littérature, depuis toujours, était œuvre de Thot.

Abréviations

Urk. IV

SETHE (Kurt), *Urkunden der 18. Dynastie*, *Urkunden des Ägyptischen Altertums*, 4, fasc. 5-8, Leipzig, Hinrichs, 1906.



HELCK (Wolfgang), *Urkunden der 18. Dynastie*, *Urkunden des Ägyptischen Altertums*, 4, fasc. 17, Berlin, Akademie, 1955.

Bibliographie

ASSMANN (Jan), « Schrift, Tod und Identität: das Grab als Vorschule der Literatur im alten Ägypten », in Aleida Assmann, Jan Assmann, Christof Hardmeier (ed.), *Schrift und Gedächtnis: Beiträge zur Archäologie der literarischen Kommunikation*, *Archäologie der literarischen Kommunikation*, 1, Munich, Fink, 1983, p. 64-93.

Philippe DERCHAIN

- BROZE (Michèle), *Mythe et roman en Égypte ancienne. Les aventures d'Horus et Seth dans le papyrus Chester Beatty I*, *Orientalia Lovaniensia Analecta*, 76, Louvain, Peeters, 1996.
- BRUNNER (Hellmut), « Eine neue Entlehnung aus der Lehre des Djedefhor », *Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts, Abteilung Kairo*, 14, 1956, p. 17-19.
- BRUNNER (Hellmut), « Ein weiteres Djedefhor-Zitat », *Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts, Abteilung Kairo*, 19, 1963, p. 53.
- *CAUVILLE (Sylvie), *Dendara. La porte d'Hathor*, Le Caire, Institut français d'archéologie orientale du Caire, 2021.
- *CAUVILLE (Sylvie), *Dendara. La porte d'Hathor. Commentaire - Traduction*, Le Caire, Institut français d'archéologie orientale du Caire, 2021
- CLÈRE (Pierre), *La Porte d'Évergète à Karnak, 2^e partie : Planches*, Mémoires publiés par les membres de l'Institut français d'archéologie orientale, 84, Le Caire, Institut français d'archéologie orientale du Caire, 1961
- DERCHAIN (Philippe), « L'Atelier des Orfèvres à Dendara et les origines de l'Alchimie », *Chronique d'Égypte*, 65.130, 1990, p. 219-242.
- DERCHAIN (Philippe), « Sur des pensers antiques », *Chronique d'Égypte*, 68.135-136, 1993, p. 65-69.
- DERCHAIN (Philippe), « Allusion, citation, intertextualité », in Martina Minas, Jürgen Zeidler (ed.), *Aspekte spätägyptischer Kultur: Festschrift für Erich Winter zum 65. Geburtstag*, *Aegyptiaca Treverensia: Trierer Studien zum Griechisch-Römischen Ägypten*, 7, Mayence, Von Zabern, 1994, p. 69-76.
- DERCHAIN (Philippe), « Textes ptolémaïques relatifs à la "confirmation du pouvoir royal" », *Annuaire de l'École Pratique des Hautes Études. Sciences religieuses*, 103, 1994-1995, p. 145-150.
- *DERCHAIN (Philippe), « La justice à la porte d'Évergète », in Dieter Kurth (ed.), *3. Ägyptologische Tempeltagung. Hamburg, 1.5. Juni 1994. Systeme und Programme der ägyptischen Tempeldekoration*, *Ägypten und Altes Testament*, 33.1, Wiesbaden, Harrassowitz, 1995, p. 1-12.
- *DERCHAIN (Philippe), *Le souvenir imaginaire*, Verviers, La Dérive, 1996.
- *DERCHAIN (Philippe), *Les impondérables de l'hellénisation. Littérature d'hiérogammates*, Monographies Reine Élisabeth, 7, Brepols, Turnhout, 2000.

- *DERCHAIN (Philippe), « Méditations littéraires », *Lingua Aegyptia*, 13, 2005, p. 31-37.
- FECHT (Gerhard), « Ptahhotep und die Disputierer: Lehre des Ptahhotep nach Pap.Prise, Max. 2-4, Dév. 60-83 », *Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts, Abteilung Kairo*, 37, 1981, p. 143-150.
- FECHT (Gerhard), « Die Israelstele, Gestalt und Aussage », in Manfred Görg (ed.), *Fontes atque pontes: eine Festgabe für Hellmut Brunner*, Ägypten und Altes Testament, 5, Wiesbaden, Harrassowitz, 1983, p. 106-138.
- GARDINER (Alan H.), *Hieratic Papyri in the British Museum*. 3, Londres, British Museum, 1935.
- GRIMAL (Nicolas-Christophe), « Bibliothèques et propagande royale à l'époque éthiopienne », in Jean Vercoutter (ed.), *Livre du centenaire: 1880-1980*, Mémoires publiés par les membres de l'Institut français d'archéologie orientale, 104, Le Caire, Institut français d'archéologie orientale, 1980, p. 37-48.
- GRIMAL (Nicolas-Christophe), *La stèle triomphale de Pi(ankh)y au Musée du Caire: JE 48862 et 47086-47089*, Mémoires publiés par les membres de l'Institut français d'archéologie orientale, 105, Le Caire, Institut français d'Archéologie Orientale, 1981.
- HORNUNG (Erik), « Die Israelstele des Merenptah », in Manfred Görg (ed.), *Fontes atque pontes: eine Festgabe für Hellmut Brunner*, Ägypten und Altes Testament, 5, Wiesbaden, Harrassowitz, 1983, p. 224-233.
- JUNGE (Friedrich), « Zur Fehldatierung des sog. Denkmals memphitischer Theologie oder Der Beitrag der ägyptischen Theologie zur Geistesgeschichte der Spätzeit », *Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts, Abteilung Kairo*, 29, 1973, p. 195-204.
- KAMAL (Moharram), « The stela of  in the Egyptian Museum (verso) », *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte*, 38, 1938, p. 265-283
- KAMAL (Moharram), « The stela of  in the Egyptian Museum (verso) », *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte*, 40.1, 1940, p. 209-229.
- KRUCHTEN (Jean-Marie), « Un sculpteur des images divines ramessides », in Michèle Broze, Philippe Talon (ed.), *L'atelier de l'orfèvre. Mélanges offerts à Ph. Derchain*, Louvain, Peeters, 1992, p. 107-118.
- LABRIQUE (Françoise), *Stylistique et théologie à Edfou. Le rituel de l'offrande de la campagne: étude de la composition*, *Orientalia Lovaniensia Analecta*, 51, Louvain, Peeters, 1992.

- LEFEBVRE (Gustave), *Le tombeau de Petosiris. 2. Les textes*, Service des Antiquités de l'Égypte, Le Caire, Institut d'archéologie orientale, 1923.
- *LEPROHON (Ronald J.), « The Stela of Sehetepibre (CG 20538). Borrowings and innovation », in David P. Silverman, William Kelly Simpson, Josef Wegner (ed.), *Archaism and Innovation: Studies in the Culture of Middle Kingdom Egypt*, New Haven, Philadelphia, Yale University, University of Pennsylvania Museum of Archaeology and Anthropology, 2009, p. 277-292.
- PANTALACCI (Laure), « Remarques sur les méthodes de travail des décorateurs tentyrites », *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, 86, 1986, p. 267-275.
- PESTMAN (Pieter W.), « Who were the owners, in the "Community of Workmen", of the Chester Beatty Papyri? », in Robert J. Demarée, Jac. J. Janssen (ed.), *Gleanings from Deir el-Medîna*, Egyptologische Uitgaven, 1, Leiden, Nederlands Inst. voor het Nabije Oosten, 1982, p. 155-172.
- PLAS (Dirk van der), *L'hymne à la crue du Nil. 1. Traduction et commentaire*, Egyptologische Uitgaven 4.1, Leiden, Nederlands Instituut voor het Nabije Oosten, 1986.
- POSENER (Georges), *L'enseignement loyaliste. Sagesse égyptienne du Moyen Empire*, Centre de Recherches d'Histoire et de Philologie de la IV^e section de l'École pratique des Hautes Études, Hautes Études orientales, 5, Genève, Droz, 1976.
- QUAEGEBEUR (Jan), « The Egyptian Clergy and the Cult of the Ptolemaic Dynasty », *Ancient Society*, 20, 1989, p. 93-116.
- REYMOND (Eve A.E.), *From the records of a priestly family from Memphis. 1*, Ägyptologische Abhandlungen, 38, Wiesbaden, Harrassowitz, 1981.
- SCHÄFER (Heinrich), *Die Mysterien des Osiris in Abydos unter König Sesostri III*, Untersuchungen zur Geschichte und Altertumskunde Ägyptens, 4.2, Leipzig, Hinrichs, 1904.
- TAIT (John W.), « Demotic literature and Egyptian Society », in Janet Johnson (ed.), *Life in a Multi-Cultural Society: Egypt from Cambyses to Constantine and Beyond*, Studies in Ancient Oriental Civilization, 51, Chicago, The Oriental Institute, 1992, p. 303-310.
- TRAUNECKER (Claude), *Coptos. Hommes et dieux sur le parvis de Geb*, Orientalia Lovaniensia Analecta, 43, Leuven, Peeters, 1992.

- VERHOEVEN (Ursula), « Ein "Sitz im Leben" für die Erzählung von Horus und Seth », in Christopher Eyre (ed.), *Seventh International Congress of Egyptologists, Cambridge 3-9 September 1995. Abstracts of Papers*, Oxford, International Association of Egyptologists, Oxbow, 1995, p. 193-194.
- *VERHOEVEN (Ursula), « Ein historischer "Sitz im Leben" für die Erzählung von Horus und Seth des Papyrus Chester Beatty I », in Mechthild Schade-Busch (ed.), *Wege öffnen: Festschrift für Rolf Gundlach zum 65. Geburtstag, Ägypten und Altes Testament*, 35, Wiesbaden, Harrassowitz, 1996, p. 347-363.
- YOYOTTE (Jean), « Hérodote et le "Livre du Fayoum": la crue du Nil recyclée », *Revue de la Société Ernest Renan N.S.*, 37, 1987-1988, p. 53-66.
- ŽABKAR (Louis V.), « Adaptation of Ancient Egyptian Texts to the Temple Ritual at Philae », *Journal of Egyptian Archaeology*, 66, 1980, p. 127-136.

Autour du triangle poétique avec Philippe Derchain :
auteur, lecteur, texte... littérature, histoire, égyptologie

Analecta *

De preuves, de raisons, qu'est-il encor besoin ?

§1a. La forme est tout ce qui nous reste du mythe après qu'il a cessé de servir. C'est donc la réalité même de notre recherche. [...]

Son œuvre [celle d'un auteur y ayant décrit une région du delta du Nil ; N.d.É.] a certes eu la force du mythe, car on ne devait guère songer à écrire sans une raison sérieuse en ce temps-là. De cela naturellement il ne reste rien. À qui pourrait-elle encore servir ? Pourtant c'est à cette question que les historiens se sont toujours efforcés de répondre sans se douter qu'elle ne nous concerne plus, tandis que le texte, lui, présent à nos yeux, s'adresse encore à qui veut bien le lire¹.

§1b. Le lecteur serait [...] dans le désarroi si l'auteur ne lui venait en aide : il a marqué son texte.

Le problème de la marque est certes difficile quand il s'agit d'une langue aussi mal connue que l'égyptien et d'une littérature aussi mal comprise. Selon la définition, la marque est ce qui distingue le marqué du non-marqué. En l'occurrence, elle ne peut être que le détail aberrant, comme on le rencontre souvent en Égypte, pour signaler que le texte ou l'image peinte couvrent un second niveau de lecture, différent de celui qui est le plus clair. Il est évident que reconnaître la marque suppose une connaissance du premier niveau de lecture que nous sommes loin d'atteindre toujours, faute de savoir de quoi les auteurs parlent. Certains

* Les extraits suivants ont été sélectionnés et compilés par l'éditeur du présent ouvrage.

¹ Philippe Derchain, « Des hirondelles et des étoiles », in Philippe Borgeaud, Yves Christe, Ivanka Urió (ed.), *L'animal, l'homme, le dieu dans le Proche-Orient ancien. Actes du colloque de Cartigny 1981, Centre d'étude du Proche-Orient ancien (CEPOA), Université de Genève, Cahiers du CEPOA, 2, Louvain, Peeters, 1984, p. 105.*

cas exceptionnels pourtant nous permettent de déceler qu'un texte est marqué, ce qui n'implique pas nécessairement que nous atteignons le second niveau de lecture. Nous en déterminons l'existence. C'est tout².

*

§2. Als letzte Bemerkung [à la recension de l'anthologie des hymnes et prières de l'Égypte ancienne par Barucq et Daumas ; N.d.É.] sei auf ein prinzipielles Problem hingewiesen: Ist es einem Wissenschaftler möglich, persönliche Wertvorstellungen auszuschalten, wenn ein Forschungsvorhaben darauf hinausläuft, die Einstellung eines anderen zu Religion oder zu ästhetischen Fragen analysieren zu müssen?

Bleibt eine Untersuchung innerhalb des Rahmens der formalen Strukturen, ist die Gefahr, persönliche Vorstellungen in ein Untersuchungsergebnis hinein zu interpretieren, relativ gering [en note de bas de page: In der strukturanalytischen Methode zum Beispiel ; N.d.É.]. Will man aber darüber hinaus die Innenwelt — den Bereich des Emotionalen -- des Verfassers eines fremden Literaturwerkes und die Innenwelt seines Lesers ergründen, sieht man sich meiner Ansicht nach unüberwindbaren Schwierigkeiten gegenüber. Über die Beziehung des Autors zu seinem Text lassen sich nichts anderes als Vermutungen anstellen — aussagen läßt sich im Grunde nur, daß er den Text verfaßt hat. Keineswegs muß seine Persönlichkeit hinter der Welt der von ihm formulierten Gedanken stehen, insbesondere nicht, wenn es sich um einen professionellen Schreiber handelt. Die Leser wiederum bilden letztlich nichts anderes als eine Masse von Individuen, von denen jedes einzelne sein persönliches Verhältnis zu gehörtem oder gelesenen Text hat. Somit läßt keiner der Hymnen Aussagen über das Verhältnis des Ägypters zur Religion zu. Deshalb steht zu befürchten, daß ein Wissenschaftler bei der Beurteilung dieser Texte quasi zwangsläufig seine persönliche geistige Position als Maßstab in seine Aussagen einbringt. Sind dabei die Bearbeiter solcher Texte so feinfühlig religiös wie Barucq und Daumas, dann mag das den Ägyptern zum Vorteil gereichen. Keineswegs sollte man jedoch vergessen, daß die über sie gemachten Aussagen, ihnen nur zuge- „dacht“ sind³.

*

² *Ibid.*, p. 107.

³ Philippe Derchain, compte rendu de André Barucq, François Daumas, *Hymnes et prières de l'Égypte ancienne*, Littératures anciennes du Proche-Orient, 10, Paris, Cerf, 1980, in *Orientalistische Literaturzeitung*, 80.1, 1985, col. 15-16.

§3a. À la différence des langues vivantes, pour lesquelles il est toujours possible, en principe, de recourir à des locuteurs compétents et de s'informer directement des signifiés des textes à transposer, le traducteur de l'égyptien ne dispose que d'énoncés dont les lois propres doivent être d'abord découvertes si l'on veut disposer d'une base assurée, car ils sont la seule réalité actuelle dans l'objet que nous avons sous les yeux. Ce que l'auteur a voulu dire, le signifié ou le *dictum*, en revanche, a cessé d'être accessible, puisque le sens des mots lui-même, dans bien des cas, doit être déduit du contexte, que la syntaxe est le plus souvent implicite et que les situations décrites — le référent — ne nous sont que très incomplètement connues⁴.

§3b. La traduction est ainsi un acte d'actualisation du texte, non de reconstitution du passé, donc d'actualisation de son auteur, qui ne nous communique de ce qu'il a perçu que ce qu'il a jugé lui-même utile de nous communiquer. Aux yeux d'un lecteur « historien », ceci peut être frustrant. Le lecteur « littéraire », lui, y trouvera son compte et finalement, notre connaissance de l'Égypte en sera enrichie d'une approche nouvelle qui permet d'entrevoir un peu plus de *personnes*, même si celles-ci doivent rester anonymes⁵.

*

§4a. Commenter les textes littéraires égyptiens se heurte à des difficultés diverses, les unes, intrinsèques, parce que nous ignorons trop encore du vocabulaire, de la syntaxe, des registres de langue de l'égyptien, de la signification des métaphores et de leur originalité, des situations décrites et de l'emploi des mythes comme références dans la vie profane, les autres, extrinsèques, que les lecteurs modernes y introduisent eux-mêmes en prenant pour des documents conçus en vue de leur propre écriture de l'histoire ce qui fut composé dans des intentions que nous ne pouvons connaître.

On oublie trop volontiers que les descriptions prennent leur sens du récit, non des objets décrits, *que les lecteurs contemporains connaissent*. Il existe nécessairement entre celles-là et le réel une distance où se

⁴ Philippe Derchain, in Ursula Verhoeven, Philippe Derchain, *Le voyage de la déesse libyque. Ein Text aus dem « Mutritual » des Pap. Berlin 3053*, Rites égyptiens, 5, Bruxelles, Fondation égyptologique Reine Élisabeth, 1985, p. 8.

⁵ *Ibid.*, p. 10.

manifeste l'auteur, que l'absence d'informations extra-textuelles ne permet généralement pas d'évaluer. Faute d'avoir pris conscience de cette distance, l'égyptologie s'est souvent fourvoyée [...]»⁶.

§4b. Quand le texte nous dit [...] que les enfants sont ceux de Rê [pWestcar IX, 11 ; N.d.É.], nous devons le croire, car c'est ce que l'auteur veut nous communiquer. [...]

Il faudrait se demander plutôt pourquoi l'auteur l'a écrit. Pourquoi ne serait-ce pas justement pour attester l'origine divine des rois dont il raconte si minutieusement la venue au monde, dans un but et des intentions que nous ne pouvons connaître, car nous ne savons rien des circonstances dans lesquelles il l'a composé.

En revanche, nous pouvons savoir comment il l'a fait⁷.

*

§5a. Nous savons maintenant qu'un texte n'est jamais que la moitié de la tessère dont l'auteur a remis l'autre entre les mains de son *lecteur-modèle* [référence à Umberto Eco, *Lector in fabula* ; N.d.É.]. La compréhension dépend ainsi du talent de chaque lecteur réel à trouver son identité avec ce dernier. Le lecteur-modèle d'aucun Égyptien n'est un égyptologue. Celui-ci, en revanche, ne peut savoir comment étaient les lecteurs-modèles des anciens, puisqu'il ne peut même pas connaître leurs lecteurs réels, la lecture, par nature, ne laissant pas de traces.

Pour se tirer d'affaire, les savants ont coutume de se fabriquer des simulacres de lecteur-modèle, sorte de portraits-robots, de machines à lire qu'ils compliquent et raffinent toute leur vie, mais qui ne fonctionnent jamais – comme toutes les machines – que selon les paramètres qu'ils y introduisent, les programmes qu'ils leur confectionnent. Le texte leur reflète donc leur image, comme un miroir embué de leur propre souffle, au lieu d'être cette glace pure où pénètre le regard d'un authentique lecteur. On aboutit ainsi au paradoxe que le détenteur de la fausse moitié de la tessère corrige la vraie pour l'adapter à celle qu'il a forgée, par le sublime jeu de la critique textuelle.

Peut-on garder toujours l'illusion ?

⁶ Philippe Derchain, « Deux notules à propos du Papyrus Westcar », *Göttinger Miszellen*, 89, 1986, p. 17-18.

⁷ *Ibid.*, p. 19-20.

Apprenons plutôt qu'un texte, existant par la seule volonté de celui qui l'écrit — fût-ce un exploit d'huissier — ne nous instruit que sur lui-même et qu'il est aussi un *objet* et peut, à ce titre, devenir l'éblouissant partenaire d'un jeu intellectuel illimité, parce qu'une de ses fonctions est d'être *générateur de texte*⁸.

§5b. L'Histoire, ainsi, ferait-elle l'historien, sans qui, en revanche, elle n'existerait pas ? La suprême objectivité de la science ne serait-elle pas, en fin de compte, de faire la part du savant ?⁹

*

§6a. La minceur de l'information historique que nous possédons sur l'Égypte ancienne, qui s'amenuise d'ailleurs à mesure que nos méthodes d'appréciation des sources se raffinent et en démontrent mieux le caractère littéraire, rend infiniment aléatoire toute tentative de reconstitution. La réflexion à propos d'idées, au contraire, peut s'appuyer sur un seul texte, pourvu qu'on ne le considère pas comme une source ou un témoignage, mais comme une réalité immédiate. La critique à laquelle on le soumet n'est plus alors celle de sa relation possible avec des faits extérieurs à jamais révolus et qu'on ne peut connaître, mais une tentative de comprendre ce que pensait celui qui l'a écrit. Les historiens sans doute se sentiront frustrés¹⁰.

§6b. Malgré cela [la multitude de traductions et commentaires de *l'Enseignement pour Mérikarê* déjà publiés ; N.d.É.] je me suis risqué à relire *l'Enseignement* avec des étudiants, non pour y puiser de l'information sur l'Égypte d'alors, qu'il n'a jamais eu l'intention de nous donner, mais pour y chercher l'écrivain. Ce qui apparaît de « données historiques » dans *l'Enseignement* n'a pas de fonction narrative. L'objet de l'écrit est son narrateur, identique peut-être à celui qui le fait parler, qui fait part à un destinataire nommé dans le texte de ses réactions aux difficultés de son temps.

⁸ Philippe Derchain, *Le dernier obélisque*, Bruxelles, Fondation Égyptologique Reine Élisabeth, 1987, p. 1-2.

⁹ *Ibid.*, p. 56.

¹⁰ Philippe Derchain, « Éloquence et politique. L'opinion d'Akhtoy », *Revue d'égyptologie*, 40, 1989, p. 37.

Parce qu'on n'a guère d'autres sources, on a donné aux allusions d'Akhtoy une portée historique au sens où l'on entendait l'histoire naguère. Elles n'ont pourtant de signification que par rapport à lui-même et au destinataire. Il pourrait ne s'agir que de quelque guerre microcholienne, et nous n'en saurions rien. Certains détails me paraissent démontrer le caractère très personnel de l'œuvre. [...]

Mais qu'on ne s'y laisse pas prendre. On a voulu croire à l'authenticité de l'œuvre, faute d'avoir observé qu'Akhtoy et Mérikaré, quelle que soit leur historicité, sont avant tout deux personnages du texte, deux créatures de celui qui l'écrit. La communication passe d'un *je* qui parle et qui dit *tu* à un destinataire présent dans le texte, en face d'un lecteur qui, lui, par sa nature même, se trouve en dehors. Le référent de ce dernier est donc le texte tel quel, non les référents d'Akhtoy qui nous échappent et d'ailleurs ne nous concernent pas. Accepter ainsi *l'Enseignement* est sûrement se rapprocher de l'attitude des lecteurs égyptiens qui, sans cela, ne l'auraient pas recopié tant de siècles après la rédaction, que celle-ci soit contemporaine des héros ou non. C'est d'ailleurs habileté d'écrivain d'avoir choisi le ton didactique pour faire à travers l'anecdote le portrait si peu royal d'un roi, dans lequel je verrais volontiers la signification de l'œuvre¹¹.

*

§7. Après l'essai d'interprétation « historique », ou « réaliste » si l'on préfère, de l'« Atelier des Orfèvres », dans lequel Daumas en éclairant tant de problèmes atteint les limites assignées par cette approche du passé, j'ai tenté une autre méthode. Puisqu'on sait qu'il est impossible de restituer les référents externes, la réalité de la vie disparue, ne pourrait-on chercher au moins à comprendre ce qui subsiste des signes d'autrefois dans ce qui nous en reste, ces signifiants gravés et sculptés entre lesquels doivent exister des rapports voulus par ceux qui les ont combinés ? Heureusement, ces signifiants sont encore souvent liés à des signifiés que l'on retrouve par les procédés que la philologie, la linguistique, l'archéologie et d'autres disciplines ont peu à peu élaborés. Considérer *l'Atelier des Orfèvres* comme un système de signes qui ne renvoie qu'à lui-même peut être un moyen d'y révéler une signification. Le déchiffrant comme un signe complexe, comme une œuvre de l'esprit, nous prenons l'avantage sur l'historien : nous savons qu'il n'y a jamais eu d'objet réel, somme de tous les référents des signes isolés qui le constituent. Sa réalité

¹¹ *Ibid.*, p. 38.

référentielle est ce que s'est représenté son créateur, en imagination. Cette réalité de l'auteur, nous avons quelque chance de la saisir, car les structures combinatoires d'un savant égyptien d'il y a deux mille ans sont sans doute plus proches des nôtres que n'est de nous son environnement. *Atelier des Orfèvres* n'est plus alors un entresol obscur dans le temple de Dendara où l'on ignorera toujours ce qui s'est passé, mais le titre proposé par un savant moderne pour une œuvre d'art dont cet entresol est le support.

Fondée sur ces principes, l'analyse littéraire, élargie aux divers moyens d'expression mis en œuvre, découvre dans *l'Atelier des Orfèvres* une méditation religieuse qui s'exprime dans le choix des textes et tableaux et dans leurs agencements¹².

*

§8a. [À propos du papyrus Jumilhac ; N.d.É.] On se contente d'habitude d'y voir une mine d'informations sur les lieux et les cultes qu'on trouve cités, sans se demander si ce contenu n'était pas là, au contraire, pour l'œuvre qui en parle et n'avait de sens, pour son auteur et ses lecteurs antiques, que par rapport à elle¹³.

§8b. Les quatre extraits [...] [choisis par Derchain pour son analyse du papyrus Jumilhac ; N.d.É.] me paraissent être de ceux où l'on peut le mieux démêler à travers les cheminements de la pensée, parfois tortueux à nos yeux, les méthodes de travail, les procédés stylistiques et les préoccupations essentielles de l'auteur, dont la personnalité devrait émerger peu à peu des textes mêmes, grâce à mes commentaires, si je sais y faire¹⁴.

§8c. Arrivé à la fin de cette étude, je me demande si j'ai vraiment su, à travers l'œuvre, retrouver le contact avec celui qui l'a écrite. Du moins avons-nous deviné ses préoccupations, ses distractions, ses lectures, ses intérêts, ses angoisses même, qu'il révèle par l'usage qu'il fait de tout ce qu'il rassemble pour composer son livre. [...] Au-delà des traits qui caractérisent son milieu d'origine [...], l'étude de ce qu'il fait de ses sources

¹² Philippe Derchain, « *L'Atelier des Orfèvres* à Dendara et les origines de l'Alchimie », *Chronique d'Égypte*, 65.130, 1990, p. 230-231.

¹³ Philippe Derchain, « L'auteur du papyrus Jumilhac », *Revue d'égyptologie*, 41, 1990, p. 9.

¹⁴ *Ibid.*, p. 12.

a permis pourtant de jeter une certaine lumière sur sa poétique personnelle. [...] Il reste encore là une immensité à peine explorée où l'on n'ose s'aventurer qu'avec circonspection en sachant tout ce qu'il faut de chance pour entrevoir dans un texte ce que l'auteur y a mis de lui-même¹⁵.

*

§9. Rares sans doute étaient les spécialistes occupés à ces tâches [la composition des inscriptions des temples à l'époque ptolémaïque puis romaine ; N.d.É.], mais ils n'étaient pas seuls. Pour réaliser l'immense masse de textes qui couvre les parois des grands temples, il fallait que plusieurs hiérogammates travaillent longtemps l'un près de l'autre, ensemble, pour assurer l'extraordinaire coordination que l'on découvre entre des tableaux parfois très éloignés, les allusions et renvois de l'un à l'autre, les complémentarités, qui impliquent un plan d'ensemble. Ne peut-on alors penser que ces brouillons, ces pures, au contraire des inscriptions, avaient des lecteurs, les collègues qui constituaient ainsi un authentique public, pour lequel il s'agit de briller ? Le temple ne devenait-il pas de cette façon une sorte d'académie, dont chacun des membres cherchait le succès par l'habileté des combinaisons, la profondeur des rapprochements, la subtilité des dérivations ? On s'expliquerait le mieux par là le caractère indéniablement ludique de certaines expériences¹⁶.

*

§10. Je voudrais cette fois attirer l'attention sur un autre genre littéraire [il vient d'évoquer le récit de fiction ; N.d.É.] pratiqué pour la première fois en Égypte, au Nouvel Empire, l'Histoire, acte d'écriture bien différent de consigner des faits et des souvenirs, dont le caractère fondamental de fiction est fâcheusement obnubilé dans notre culture qui nous persuade que ce doit être une « science ».

L'histoire diffère du roman par les contraintes qu'elle s'impose, de ne se faire qu'à l'aide de textes préexistants et d'impliquer les acteurs nécessaires des actes qui l'intéressent dans une représentation dynamique abstraite où les individus n'ont que faire. C'est ce qui faisait dire à Valéry que l'histoire est meurtrière, car si d'une part le passé n'est fait que de

¹⁵ *Ibid.*, p. 28.

¹⁶ Philippe Derchain, « Les hiéroglyphes à l'époque ptolémaïque », in Claude Baurain, Corinne Bonnet, Véronique Krings (ed.), *Phoinikeia Grammata. Lire et écrire en Méditerranée. Actes du colloque de Liège, 15-18 novembre 1989*, Studia Phoenicia, Collection d'études classiques, 6, Namur, Société des études classiques, 1991, p. 255.

morts, la reconstitution des historiens ne les ressuscite pas pour eux-mêmes, mais pour leur action. De plus l'histoire n'est jamais innocente, elle choisit parmi ses « sources » ce qui peut servir les desseins de l'historien fatalement tourné vers l'avenir, à qui il veut fournir des modèles. En germe, cela se trouve déjà dans les conseils d'Akhtoy à Mérikaré (35-36) : le roi habile à la parole est promis au succès, car *le bon gouvernement (Maât) vient à lui tout brassé, il lui est proposé dans les dits des ancêtres. Imite tes pères et tes ancêtres...* Leurs discours sont en effet fixés dans les livres. *Ouvre-les pour y lire et te conformer au Savoir...* Mais ce n'est pas encore de l'histoire, seulement des archives, et il ne s'agit pour Akhtoy que d'exploiter la tradition à des fins pratiques. L'Histoire, c'est écrire non pour agir, mais pour faire agir. C'est raconter des événements du passé pour des lecteurs présents¹⁷.

*

§11a. S'il est fréquent que les historiens de l'art égyptien s'extasient sur la liberté de l'artiste qu'ils aiment à souligner dans les peintures et reliefs des mastabas et des tombeaux, les philologues ont été jusqu'ici beaucoup plus indifférents à la part de création qui revient aux auteurs d'inscriptions. Le plus souvent on l'ignore, préoccupé surtout d'établir un « texte standard », dès que l'on se trouve en présence de plusieurs exemplaires plus ou moins semblables.

Pourquoi cette discrimination ? L'auteur qui puise à un fonds commun de formules ou de classiques diffère-t-il essentiellement du dessinateur qui choisit dans un cahier de modèles les motifs dont il va orner les parois qu'on lui a commandées ? Pourquoi ne pas reconnaître au premier cette liberté qui fait chez l'autre le charme de l'art égyptien ? Si en étudiant celui-ci, alors que la comparaison permet d'imaginer les collections d'esquisses, on trouve naturel de faire voir les différences entre les traitements du même thème, il me paraît tout aussi légitime, en étudiant les versions d'un texte religieux, d'en souligner ce qui les distingue, l'œuvre de l'auteur même, et de parler, comme les autres font d'art, de littérature¹⁸.

¹⁷ Philippe Derchain, « Les débuts de l'Histoire », *Revue d'égyptologie*, 43, 1992, p. 35.

¹⁸ Philippe Derchain, « Sur des pensers antiques », *Chronique d'Égypte*, 68.135-136, 1993, p. 65.

§11b. Compte tenu du peu de substance de l'énoncé, la valeur de l'œuvre [un hymne à Hathor inscrit sur la porte de Mout à Karnak ; N.d.É.], enfermée dans les contraintes de la liturgie et de l'espace, ne peut tenir que dans la forme, différente chaque fois que le texte emprunté à quelque recueil antérieur est repris dans une nouvelle intention. Cette forme sophistiquée dans sa simplicité, n'est-ce pas ce qui reste de liberté à l'artiste quand l'énoncé lui est prescrit ? N'est-ce pas son refuge, comme ce fut celui des grands rhétoriciens ? N'est-ce pas en tous temps aussi la source du plus aristocratique des plaisirs¹⁹ ?

§11c. Chacun des auteurs a su donner à la matière une forme qui n'est que de lui, selon les règles d'un graphisme ou d'une poétique dont il use avec plus ou moins de fantaisie, à travers lesquelles, quand elles seront mieux reconnues, on pourra sans doute entrevoir plus souvent la personnalité et l'esprit de ceux qui élaboraient entre eux, dans l'ombre des bibliothèques, le décor des grands monuments et retrouver sous les tableaux figés un peu de la vie des temples dans lesquels l'acte toujours renouvelé d'écrire et de graver était lui-même un culte²⁰.

*

§12a. Pour trop d'égyptologues les textes égyptiens ne sont que les pourvoyeurs d'exemples de grammaire ou de fragments d'une encyclopédie dépersonnalisée, sinon transcendentalisée. Ils en oublient que ces textes ont été écrits par quelqu'un, dont l'existence est plus nécessaire que les structures ou les archétypes à la recherche desquels nous sommes trop souvent, projections d'une philosophie idéaliste largement répandue, qui n'est pourtant pas forcément la seule possible. Il ne suffit pas de proclamer un système universel pour qu'il le soit objectivement.

La nécessité de l'auteur, au contraire, est expérimentale, sa réalité indissociable de l'origine du texte, ce dernier même étant la seule réalité objective de l'expérience de l'historien. S'en tenir au texte, c'est revenir à

¹⁹ *Ibid.*, p. 69.

²⁰ *Ibid.*

la philologie et réduire l'appareil d'hypothèses herméneutiques à la seule présupposition de l'existence d'un auteur, d'une personne [...]»²¹.

§12b. Dans la masse de ceux qui tenaient en activité l'énorme machine à rituels et parmi ceux-là mêmes dont la fonction exigeait qu'ils sussent lire l'hiéroglyphique, rares étaient évidemment les hiéroglyphistes de qui l'on pouvait attendre des œuvres nouvelles. Le talent littéraire n'a jamais été commun.

La richesse, si grande fût-elle, d'une bibliothèque de temple, restait sûrement à la mesure des lecteurs, comme était le savoir scholastique, la littérature classique au temps des humanistes ou celle de l'égyptologie au début de ce siècle. Ces limites rendent compte de la faveur des procédés de composition que nous allons reconnaître.

L'allusion, la citation et l'intertextualité sont des modes d'appropriation de l'écriture d'autrui, dont le statut littéraire et artistique varie selon l'esprit et l'époque, mais sont en toutes circonstances des indices de recherche et d'intellectualité qu'accompagnent tantôt une connotation favorable, car on en apprécie les aspects ludiques, et tantôt une réprobation, car on les taxe de pédanterie. N'étant pas ce lecteur égyptien imaginaire auquel étaient destinées les inscriptions des temples, nous ne saurons jamais quelle attitude modèle adopter à leur égard. Les avis oscilleront sans doute toujours entre les deux extrêmes. Quant à moi, j'inclinerais à reconnaître un souci de bien faire chez l'auteur inconnu qui organise les matériaux suivant son unique volonté et à lui prêter l'intention d'une connivence discrète avec le destinataire, qui ne peut être qu'un de ses collègues nourri des mêmes sources et prenant plaisir à les identifier²².

*

§13. [...] on risque peu de se tromper en imaginant que l'on confiait à un seul la décoration d'un ensemble monumental cohérent [...]. Le modèle réduit sur lequel on vient d'expérimenter [des textes et tableaux relatifs au rituel de confirmation du pouvoir royal à Karnak, Edfou et Philae ; N.d.É.] devrait en tout cas inciter à rechercher dans les inscriptions des

²¹ Philippe Derchain, « Allusion, citation, intertextualité », in Martina Minas, Jürgen Zeidler (ed.), *Aspekte spätägyptischer Kultur: Festschrift für Erich Winter zum 65. Geburtstag*, Aegyptiaca Treverensia, 7, Mayence, Von Zabern, 1994, p. 69.

²² *Loc. cit.*

manières et des styles permettant d'identifier des « maîtres » responsables de projets qui n'ont pas plus de raison d'être le produit collectif d'ateliers que les œuvres de la littérature classique, même s'il faut beaucoup de monde pour passer des cartons à la pierre²³.

*

§14a. Le dilettante [c'est ainsi que Philippe Derchain se désigne dans cette recension ; N.d.É.] se rend compte peu à peu que la sémantique si sévèrement pratiquée n'est pas l'art de découvrir le sens des mots, car celui-ci doit être connu pour la pratiquer, mais un jeu compliqué consistant à remplacer les mots par des fantômes auxquels seuls confère l'existence des symboles que le linguiste a inventés pour les représenter. Les significations obtenues empiriquement comme elles l'ont été jusqu'ici s'appliquent réellement à des textes réels, tandis que les « sémantèmes » [concept utilisé par Buchberger, l'auteur du livre recensé ; N.d.É.] acquis par le linguiste aboutissent à réduire ces derniers à des squelettes bien étrangers sûrement à ce qu'ont voulu exprimer les auteurs du passé. Je sais bien que la chair que je rêve de rendre à ces squelettes est ma propre chair et que le partenaire avec qui je converse n'est pas un « Égyptien idéal » [...]. Mais je sais aussi que chaque texte présuppose une personne qui s'exprime, fût-ce dans un théorème de géométrie, présente dans les mots mêmes et pourtant inaccessible, même si elle est notre contemporain, qui a écrit à l'intention d'inconnus dont elle attend implicitement qu'ils la cherchent²⁴.

§14b. L'égyptologie, comme toutes les sciences historiques et humaines, hésite entre deux options fondamentales : pour Buchberger, la relation de la recherche s'établit entre le savant et des hypothèses sur « l'objet égyptien ». On peut aussi penser qu'elle s'établit plutôt entre le chercheur et les objets égyptiens qu'il perçoit parce qu'ils existent encore, par le moyen des hypothèses qu'il fabrique... Le choix entre les deux appartient à chacun. Il est affaire de tempérament, de subjectivité, presque un acte de foi. L'inclure explicitement aux paramètres obligés de

²³ Philippe Derchain, « Textes ptolémaïques relatifs à la "confirmation du pouvoir royal" », *Annuaire de l'École Pratique des Hautes Études. Sciences religieuses*, 103, 1994-1995, p. 150.

²⁴ Philippe Derchain, compte rendu de Hannes Buchberger, *Transformation und Transformat. Sargtextstudien 1*, Ägyptologische Abhandlungen, 52, Wiesbaden, Harrassowitz, 1993, in *Bibliotheca Orientalis*, 52.5-6, 1995, col. 581.

la recherche, ne serait-ce pas la suprême objectivité, le moyen de conjurer le « subjectivisme » qui, agrémenté de tolérance, cesserait d'être un péril ? Tout choix comporte un risque : à la longue, l'un débouche sur la scholastique qui guette toute « science » trop attachée aux hypothèses qu'elle formule [...]; l'autre sur la littérature. Faut-il le déplorer, pourvu que chacun trouve dans ce qu'il écrit la réponse à ce qu'il cherche ? *Nomina nuda tenemus*²⁵.

*

§15. Indépendamment de quelques jeux de mots faciles et pour nous sans conséquence [...], procédé littéraire courant, l'auteur a recouru à des subtilités graphiques qui, sous la banalité de l'information « de surface », que l'on atteint par la transcription et la traduction, ajoutent une richesse considérable de connotations, réparties sur des niveaux divers, grâce à des moyens souvent d'une extrême concision : un toponyme se charge de l'évocation d'un rituel, un signe aberrant dans une phrase banale suffit à signifier un mythe. On en dégage l'impression d'une stratigraphie de l'intertextualité qui renvoie tantôt au rite, tantôt au mythe, tantôt à la théologie locale. Le procédé dépend de la spéculation sur l'écriture qui devient ainsi l'instrument de la profondeur dans ce qui ne serait sans cela qu'une plate accumulation de lieux communs. Dans une sorte d'euphorie ludique, les hiéroglyphes ptolémaïques ont pu se dire qu'ils n'« usaient pas de simples mots », car chacun de leurs signes créait la réalité sensible de leur imaginaire, sur lequel ils agissaient à loisir, « tout remplis d'efficace » [*Corpus Hermeticum*, XVI, 1-2, trad. Festiguère ; N.d.É.]. Ils ont pu croire que leurs mots renfermaient la nature, confondant, comme tant d'autres, celle-ci avec leur propre culture, qui d'ailleurs est effectivement tout entière enfermée dans les signes d'une manière qu'aucune traduction ne peut rendre [...]. Vraiment, Hermès avait presque raison !²⁶

*

§16. Le temps de l'histoire n'a pas de profondeur : c'est le présent de la mémoire²⁷.

*

²⁵ *Ibid.*

²⁶ Philippe Derchain, « Hermès avait presque raison ou la stratigraphie des connotations », in Mechthild Schade-Busch (ed.), *Wege öffnen: Festschrift für Rolf Gundlach zum 65. Geburtstag*, Ägypten und Altes Testament, 35, Wiesbaden, Harrassowitz, 1996, p. 33.

²⁷ Philippe Derchain, *Le souvenir imaginaire*, Verviers, La Dérive, 1996, p. 80.

§17. La « diversité des approches » qui résume encore si souvent notre psychologie des anciens Égyptiens et sert à justifier la coexistence de métaphores apparemment incompatibles, me paraît très simplement recouvrir le fait de la création poétique qui autorise chacun, pourvu qu'il soit doué, à recourir aux moyens qu'il lui plaît d'exprimer les mêmes choses, à l'intérieur d'un contexte culturel donné. [...]

Pourtant, même si elle démontre que la plupart de nos témoignages sont issus d'un seul centre intellectuel, dans d'autres passages de son livre S. Bickel [que Derchain recense ; N.d.É.] n'est plus très loin de penser très justement que cette multiplicité [des approches ; N.d.É.] n'était que le reflet de la multiplicité de ceux qui s'étaient exprimés. Il faut suivre cette voie et regarder la masturbation d'Atoum ou son crachat non comme des « approches » diverses, mais comme les métaphores de divers penseurs — ou poètes, comme les « Livres » de Chou ou de Ptah sont les œuvres d'auteurs différents. Et si dans la suite, on voit tenter des synthèses comme celle de la théologie thébaine, ou si l'on accompagne un texte difficile, comme le chapitre 17 du Livre des Morts, de gloses parfois contradictoires, ce n'est pas qu'on ne comprenait plus, mais que l'on commençait à collectionner les interprétations des Maîtres anonymes [...], comme feront plus tard les rabbins du Talmud, ou à concilier les traditions comme les exégètes modernes. Ainsi, peu à peu, les penseurs égyptiens acquièrent le droit à la différence, et la diversité des systèmes et des opinions que S. Bickel a relevés révèle que, dès le Moyen Empire, l'unicité de la pensée égyptienne est un préjugé d'historien [...]»²⁸.

§18a. Au contraire du philologue ou de l'historien de l'art, qui sait que l'objet de son étude est unique, l'historien que préoccupe une « culture » veut désindividualiser les vestiges du passé et, sans souci des personnes, fait de chacun un témoin collectif. Dans la misère documentaire de l'égyptologie, il extrapole à l'infini et crée pour le public un Égyptien imaginaire, obéissant à ses normes. Ce piège est celui dans lequel est tombé, je le crains, M. Osing, en nous faisant part de ses embarras devant les *Chants du Harpiste*. Il en est d'« hérétiques », comme il les appelle, après Assmann, quoiqu'il n'y ait pas de « dogmes », qui expriment à l'égard des usages funéraires un scepticisme contraire, paraît-il, à la mentalité égyptienne. On entend parfois cette opinion. Mais dirait-on de Saint-

²⁸ Philippe Derchain, compte rendu de Susanne Bickel, *La cosmogonie égyptienne avant le Nouvel Empire*, Orbis Biblicus et Orientalis, 134, Fribourg, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1994, in *Orientalia*, 65.2, 1996, p. 167 et 170.

Évremond qu'il n'est pas français parce qu'il y a Bossuet ? Pourquoi dans un tombeau un chant désabusé ne voisinerait-il pas avec un chant pieux, comme un cantique parmi les *carmina burana*²⁹ ?

§18b. [...] entre le Nefersekherou [du tombeau de Zawyet Sultan ; N.d.É.] que nous propose M. Osing, cet Égyptien d'égyptologue dont on ne peut nier les incartades, et le courtisan habile qui dissimule tout en souhaitant qu'un visiteur complice sache qu'il n'était pas dupe, on choisira subjectivement³⁰.

§18c. Tant d'interprétations différentes, que l'on pourrait d'ailleurs multiplier à l'infini, ne font que démontrer l'intérêt des sujets exposés au cours de ces quatre conférences [publiées par Jürgen Osing dans l'ouvrage recensé ; N.d.É.] à la poursuite d'aspects de la culture égyptienne, si dépendants des prémisses herméneutiques de chacun, selon que nous cherchons la diversité dans les sources ou que nous rêvons d'un Égyptien normalisé. M. Osing, semble-t-il, opte pour le second, plus « scientifique »³¹.

*

§19. Rien n'est plus difficile à découvrir dans une langue que l'on connaît mal que les recherches délibérées de forme, d'originalité ou d'obscurité. Cette dernière peut souvent n'être que l'effet de notre ignorance, et pure clarté pour un contemporain, l'originalité peut nous échapper pour la même raison, faute de savoir la norme violée. Selon les époques, on appellera ses manifestations de l'art gongorisme, marinisme, préciosité, baroque ou maniérisme, ce dernier étant le plus général et le moins lié à un moment de l'histoire. On le connaît chez les auteurs les plus divers, de Gorgias et Properce à Paul Valéry, de Sénèque à Racine et Pascal, comme un procédé tantôt systématique et tantôt occasionnel. [...] L'espoir de découvrir cette attitude chez les écrivains égyptiens est sans doute bien vain. La chercher d'autre part ne risque pas de projeter sur une culture étrangère un phénomène propre à la nôtre, car le maniérisme procède de

²⁹ Philippe Derchain, compte rendu de Jürgen Osing, *Aspects de la culture pharaonique*, Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 12, Paris, de Boccard, 1992, in *Chronique d'Égypte*, 72.143, 1997, p. 45.

³⁰ *Ibid.*, p. 46.

³¹ *Ibid.*

la vanité, d'un sentiment d'exclusivité, que les Égyptiens possédaient autant que tout autre³².

*

§20. Le style a-t-on dit, est l'homme même [allusion à Buffon ; N.d.É.]. Le choix des détails révèle la personnalité. Il est plaisant de comparer parfois deux versions des mêmes faits. Des caractères s'y trahissent³³.

*

§21. À côté de ses contemporains, auteurs des œuvres analogues d'Esna, le stoïcien de Kom Ombo a sa place dans la littérature égyptienne car, suivant une dialectique littéraire plutôt qu'historique, il est la plus simple fonction herméneutique qui rende compte des particularités du texte analysé. Anonyme, il a plus de réalité historique que tant de ceux dont on ne sait que le nom, parce qu'il est celui sans qui l'œuvre que nous connaissons n'aurait pu être écrite³⁴.

*

§22a. Littéraire est un texte souvent lu toujours neuf à qui le relit³⁵.

§22b. L'œuvre [la très originale inscription du sarcophage d'Onnophris, Caire CG 29310 ; N.d.É.] démontre la vérité de la croyance comme le talent de son auteur. Elle séduit par sa qualité littéraire et compense largement par là la frustration qu'elle laissera à ceux qui supputent la moindre parcelle d'histoire³⁶.

*

³² Philippe Derchain, « Maniérisme », *Bulletin de la Société d'égyptologie de Genève*, 21, 1997, p. 11.

³³ Philippe Derchain, « Miettes (IV) – §19. De la spontanéité dans les autobiographies », *Revue d'égyptologie*, 48, 1997, p. 76.

³⁴ Philippe Derchain, « Le stoïcien de Kom Ombo », *Bulletin de la Société d'égyptologie de Genève*, 22, 1998, p. 20.

³⁵ Philippe Derchain, « De l'éloquence judiciaire. La plaidoirie d'Onnophris ou Le concussionnaire innocent », *Chronique d'Égypte*, 74.147, 1999, p. 31 [épigraphe]. Reproduit dans Philippe Derchain, *Aphorismes*, s.l., chez l'auteur, 2006, p. 38.

³⁶ *Ibid.*, p. 34-35.

§23. Pénétrer l'âme des anciens, deviner les hiérarchies sociales, tenter de découvrir l'originalité d'un écrivain à travers le non-dit sans pouvoir le connaître... autant d'impondérables, latentes tentations de l'imagination, qu'attise parfois le mot d'un auteur. Y céder est le prix de la découverte, une découverte qui n'a peut-être de sens que pour celui qui l'a faite³⁷.

*

§24a. La seule certitude de l'historien est que le sens qu'il croit déduire d'un texte ne saurait être celui que pensait lui donner son auteur³⁸.

§24b. Mais ils [les égyptologues ; N.d.É.] n'ont pas encore de moyen sûr pour déterminer la « véracité » d'un texte ou d'une image, la relation effective de l'expression et de l'intention de l'auteur qu'il faut pourtant connaître si l'on prétend à être historien. On se contente trop souvent, soit de tenir pour « vrai », c'est-à-dire pour témoignage direct, tout énoncé narratif, soit de le récuser après avoir sommairement disqualifié son auteur qui ne l'avait pas conformé à l'attente du lecteur moderne, sans disposer d'aucun critère de véracité, fût-il aussi primitif que ceux du géographe dans l'histoire du « Petit Prince ».

Or, en tenant compte d'une focalisation des récits, nous ne serions pas aussi démunis. La focalisation interne sur le « je » narrateur, qui a fait donner aux documents que nous allons étudier le nom d'« autobiographie », alors que certains ont été rédigés par un auteur qui se nomme et qui n'est pas le « je », est une des plus faciles à reconnaître et des plus commodes à utiliser comme critère de véracité. Un récit de la sorte, quel qu'il soit, est d'une véracité absolue vis-à-vis de son « je », et il ne nous appartient pas de dire que celui-ci ment ou se vante, selon un jugement porté en dehors du texte. Il faut au contraire définir les références aux encyclopédies implicites du narrateur et n'envisager les événements mentionnés que par rapport à lui, en inférant la part du non-dit³⁹.

³⁷ Philippe Derchain, « Tragédie sur un étang », *Göttinger Miszellen*, 176, 2000, p. 52.

³⁸ Philippe Derchain, *Les impondérables de l'hellénisation. Littérature d'hiéroglyphes*, Monographies Reine Élisabeth, 7, Brepols, Turnhout, 2000, p. 13 [épigraphe]. Reproduit dans Philippe Derchain, *Aphorismes*, op. cit., p. 23.

³⁹ *Ibid.*, p. 13-14.

§24c. Il n'est de texte en effet où le non-dit ne participe à la construction du sens autant que les mots entre lesquels il se dissimule. Il fait appel à la collaboration active du lecteur [référence en note de bas de page à Umberto Eco, *Lector in fabula* ; N.d.É.], soit en sollicitant le recours à une encyclopédie que l'auteur présuppose sans malice, parce que les références sont évidentes dans le milieu où il vit, soit en spéculant sur les connotations affectives que le choix des termes et leurs associations devraient évoquer par suite d'habitudes langagières et culturelles, enfin par les sous-entendus qui réservent l'entendement parfait à ceux qui possèdent la connaissance privilégiée de la situation de composition. Déchiffrer le non-dit n'est pas quelque tentative frauduleuse de lire entre les lignes, mais est une tâche essentielle quel que soit le texte, d'une difficulté naturellement croissante avec l'éloignement, sans laquelle il n'est pas de compréhension réelle.

Par rapport à ces conditions de la lecture idéale, la position de l'égyptologue face aux documents égyptiens est loin d'être favorable. Dans les meilleures circonstances, il pressentira les sous-entendus quand une anomalie inexplicable dans le déroulement du récit ou dans la description rebuera sa compréhension, pourvu qu'elle ne soit pas due à l'inadvertance du copiste, il devinera les connotations quand l'étude minutieuse du lexique et de l'emploi des mots permet d'en inférer la présence, il supputera les présupposés par l'information extratextuelle en identifiant dans le texte des faits de culture qu'il a appris d'autres sources ou en les déduisant logiquement de ce qui est dit.

Les « autobiographies » tardives sont une catégorie littéraire où l'analyse a le plus à gagner des remarques que je viens de faire, car, par-delà les difficultés d'une écriture volontiers alambiquée, la concision du style, l'usage de formules stéréotypées qui illustrent l'érudition de l'auteur, l'abus des hyperboles et le parti pris laudatif exagèrent la part de ce non-dit. Il est d'autant plus excitant d'y exercer son imagination et de chercher à reculer aussi loin qu'il est permis les bornes de l'histoire, à la découverte d'un peu de la personnalité de ceux qui les ont écrites à l'intention de ce très petit nombre capable encore de les lire⁴⁰.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 14.

§24d. [...] j'ai tenté sinon de saisir, du moins de circonscrire les impondérables du non-dit et d'approcher la vérité historique des énonciateurs [...] ⁴¹.

§24e. Les traits que l'analyse littéraire des documents fait apparaître sont la plupart impondérables. On ne peut ni les saisir toujours parfaitement, ni surtout les généraliser. Du moins, ce qui se laisse déduire des énoncés mêmes fait découvrir des personnalités complexes, intrigantes, attachantes, présentées pour elles-mêmes, par leurs œuvres, dans un souci plus de littérature que d'histoire ⁴².

§24f. En choisissant l'approche littéraire de la littérature des hiérogammates, des textes que l'on appelle d'habitude « autobiographiques », [...] on ne peut se donner l'illusion de ne chercher que la vérité intrinsèque du texte [...], et l'on pourrait se contenter d'y faire la connaissance de personnalités attachantes [...] ⁴³.

§24g. Écrire l'histoire est une gageure perdue. Et pourtant nous voulons savoir. Chacun saura donc à sa manière ⁴⁴.

*

§25a. Comprendre les inscriptions hiéroglyphiques de l'époque ptolémaïque n'est pas seulement l'affaire de notre ignorance de la grammaire d'une langue morte déjà pour ceux qui l'écrivaient et ne pouvaient la « parler » qu'en transposant naïvement sur les signes qu'ils dessinaient la prononciation du texte qu'ils avaient pensé dans les mots de leur temps. Ils ne pouvaient non plus connaître les subtilités de la syntaxe que leurs modèles classiques ne marquaient pas, ni même savoir que les mots dont ils reconnaissaient les images n'avaient pas eu dans le temps le sens qu'ils leur donnaient. Ajoutons-y qu'il leur fallait exprimer la culture de leur temps, un mode de vie différent, que les textes de référence n'avaient pu prévoir.

⁴¹ *Ibid.*, p. 15.

⁴² *Ibid.*, p. 17.

⁴³ *Ibid.*, p. 34.

⁴⁴ *Loc. cit.*

Pour nous, déchiffrer le sens de ces inscriptions exige, en plus de l'interprétation d'une langue difficile et d'un effort considérable de reconstitution de l'environnement, une pénétration du non-dit devant laquelle plus d'un historien hésite. À tort, je pense, car, s'il respecte rigoureusement la logique interne du « document » et a rassemblé ce qu'il peut d'information externe, il accroît la chance d'approcher plus des intentions de l'auteur qu'en s'en tenant à ce que l'on prend pour la lettre, qui n'est que la forme plus ou moins maladroite de ce que celui-ci avait l'intention de dire. Au point de vue historique et à celui du philologue se superpose ainsi celui de l'homme de lettres qui souhaite restituer aux écrits de l'antiquité leur valeur littéraire, leur personnalité, retrouver un peu des individus recréés par les écrivains, comme on s'intéresse aux héros d'un roman, pour eux-mêmes⁴⁵.

§25b. La lecture superficielle et l'identification des lieux communs dont les inscriptions funéraires sont composées font trop souvent oublier qu'elles ont été commandées pour une personne, et que le choix des formules est déterminé par ce qu'on a voulu en dire⁴⁶.

§25c. Un truisme n'est rien. Le choix d'un truisme trahit la personne⁴⁷.

§25d. Qui sait ? En y apportant la sensibilité qu'il faut, trouverait-on dans la littérature égyptienne plus de traits de l'espèce qu'on ne s'y attendrait⁴⁸.

*

§26. L'intérêt de l'inscription n'est pas dans son contenu informatif — ce qu'on y lit concernant les fonctionnaires, les scribes de la maison de vie ou la morale du temps est bien connu par d'autres sources. Il est constitué par le texte même, sa rhétorique et ce qu'il révèle de la personnalité de son auteur. Celui-ci n'est évidemment pas le bénéficiaire, mais il y a tout lieu de penser que son fils, prêtre de Thot de la maison de vie, qui dédie le

⁴⁵ Philippe Derchain, « Femmes (II) », *Bulletin de la Société d'égyptologie de Genève*, 24, 2000-2001, p. 43.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 50.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 45 [épigraphe].

⁴⁸ *Ibid.*, p. 52.

monument [la stèle Louvre C 232 ; N.d.É.], sur lequel il est représenté faisant l'offrande à ses parents, était capable de rédiger lui-même une stèle hiéroglyphique. C'est donc la pensée de ce dernier qu'on peut s'attendre à y trouver. La recherche sera l'effort de ma démonstration. En focalisant l'énoncé sur celui qui l'a conçu, différent du « je » qu'il fait parler, on peut espérer découvrir quelques traits d'une personnalité, et tenter de deviner les raisons qu'il put avoir de composer et de faire publier un texte si original dans sa banalité, qui illustre aussi parfaitement ce genre littéraire de l'« autobiographie » fictive, si à la mode en Égypte⁴⁹.

*

§27a. [...] l'on peut ajouter son auteur anonyme au groupe des écrivains égyptiens de l'époque tardive qui ont su adapter leur érudition littéraire et leur talent de philologues rompus aux écrits du passé à la création d'œuvres nouvelles qui méritent d'être lues, non seulement d'être exploitées à la recherche des blocs de remploi dont elles sont truffées⁵⁰.

§27b. Il est peu probable qu'un savant hiérogammate, habitué sans doute aux crocodiles de l'élevage du temple, soit souvent confronté à la vie du fleuve et à ses périls, mais il n'en est pas loin. La description qu'il insère dans son œuvre sort de son expérience, banale, qui est aussi celle de ses lecteurs potentiels. Dans sa richesse et son exubérance, elle est sans portée informative pour personne, au contraire des récits mythiques, sans lesquels on ignorerait ce qu'ils racontent. Il ne lui reste donc dans l'œuvre qu'une fonction littéraire : le dessein de l'auteur, son plaisir de céder à l'élan poétique [...] en est la seule justification. Ce trait ajoute encore à sa « modernité ».

Qu'importe que certains appliquent leur science à isoler les emprunts à l'antique qu'ils voudront y trouver, méprisant le neuf et le différent, pour démontrer que le Stoïcien de Kom Ombo ne saurait être, avec tous ceux de son époque, qu'un ravaudeur... Comme La Fontaine ou Racine⁵¹.

*

⁴⁹ Philippe Derchain, « Le scribe qui savait compter l'argent », *Enchoria*, 27, 2001, p. 36-37.

⁵⁰ Philippe Derchain, « Portrait d'un divin crocodile ou l'originalité d'un écrivain du temps de Domitien », in Françoise Labrique (ed.), *Religions méditerranéennes et orientales dans l'Antiquité. Actes du Colloque des 23-24 avril 1999, Institut des sciences et techniques de l'Antiquité (UMR 6048), Université de Franche-Comté à Besançon, Bibliothèque d'étude, 135, Le Caire, Institut français d'archéologie orientale, 2002, p. 79.*

⁵¹ *Ibid.*, p. 95.

§28. L'objet de cette notule est de reconstituer l'aventure de la transformation [d'une variante inattendue d'une expression bien attestée par ailleurs ; N.d.É.], qui nous introduit dans l'esprit de son auteur⁵².

*

§29. L'anomalie est significative et trahit l'intention de l'auteur⁵³.

*

§30a. Flâner, c'est laisser errer le regard sur tout ce qu'un marcheur de grande randonnée ne s'aviserait pas de voir, c'est s'amuser de riens au bord du chemin, c'est découvrir les détails qui font le chatolement du paysage. À Edfou, c'est découvrir tout ce que les auteurs ont su répandre de subtilités dans des inscriptions que celui qui n'est soucieux que de leur apport informatif ignore immanquablement. On ne saurait sans doute faire de science en flânant, mais on peut efficacement contribuer à la connaissance de ceux qui ont composé les textes que nous lisons encore sur les murs, nos confrères, qui se passionnaient pour les mêmes histoires que nous⁵⁴.

§30b. Le désir d'approcher la personnalité d'un auteur qui s'est ingénié à composer un texte intellectuellement raffiné pour un lecteur de connivence a mené à confirmer, grâce aux astuces de cet écrivain habile, maître de l'intertextualité, l'implantation régionale des « Aventures d'Horus et Seth » en moyenne Égypte [...]⁵⁵.

*

§31a. La décoration du sanctuaire de Dendara révèle ainsi une composition extrêmement réfléchie, obéissant à un système très complexe de codes divers qui règlent la multiplicité des correspondances, entre scènes voisines ou symétriques, la cohérence thématique des groupes jusqu'au choix des signes à l'intérieur de chaque inscription. Seul celui qui l'a conçue a pu jamais savoir la richesse de son œuvre, avant sa réalisation,

⁵² Philippe Derchain, « L'ignorance créatrice », *Göttinger Miszellen*, 186, 2002, p. 5.

⁵³ Philippe Derchain, « La belle oiseuse », *Chronique d'Égypte*, 77.153-4, 2002, p. 75.

⁵⁴ Philippe Derchain, « Flâneries dans le temple d'Edfou. 3. L'astuce d'un savant », *Bulletin de la Société d'égyptologie de Genève*, 25, 2002-2003, p. 27-28.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 34.

quand le projet tenait sur quelques rouleaux de papyrus, car plus tard le travail allait être partagé entre des dessinateurs, graveurs et peintres qui n'ont pu en connaître la totalité, avant qu'elle ne soit plongée pour toujours dans l'obscurité⁵⁶.

§31b. Au contraire d'une surinterprétation, la lecture minutieuse restreint la liberté du lecteur, en contraignant à s'en tenir au texte comme à la seule réalité qui nous soit accessible, tout en faisant valoir que celui-ci met en jeu des moyens d'expression à la fois graphiques et linguistiques qui font partie de sa signification, et en même temps en présentant chaque composition comme une œuvre personnelle, différente de toutes les autres même exprimant des pensées analogues qui mériteraient une analyse semblable. Le livre de Leitz [Christian Leitz, *Die Aussenwand des Sanktuars in Dendara. Untersuchungen zur Dekorationssystematik*, Münchner ägyptologische Studien, 50, Mayence, Von Zabern, 2001 ; N.d.É.], quoi qu'on en veuille dire, ouvre la voie à une possibilité de différenciation dans la masse des écrits ptolémaïques, où l'on pourrait espérer découvrir la diversité des talents, comme les historiens de l'art qui savent rechercher au-delà des sujets obligés des peintres, tels que crucifixion ou nativité, la diversité des personnalités des artistes⁵⁷.

*

§32a. Parce qu'il s'agit d'une culture morte, on ne peut renoncer à l'apparat philologique, aux modèles théoriques, il faut s'accommoder des incertitudes de la traduction. Au-delà de ces contingences, il faut tenter de rendre la vie à une œuvre morte [dans ce cas précis, le poème de « La Création » inscrit sur la façade ptolémaïque du temple d'Esna ; N.d.É.], de risquer l'ambitieuse synthèse d'un poète et d'un lecteur-modèle disparus. Ce sera la troisième création, la re-création du lecteur moderne⁵⁸.

§32b. [...] tenter de découvrir l'intention possible [de l'auteur ; N.d.É.] par le relevé de tout ce qui peut apparaître comme singularité dans le

⁵⁶ Philippe Derchain, « Kabbale et Mystique. À propos d'un livre récent », *Studien zur Altägyptischen Kultur*, 31, 2003, p. 104.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 106.

⁵⁸ Philippe Derchain, in Philippe Derchain, Daniel von Recklinghausen, *La création - Die Schöpfung. Poème pariétal - Ein Wandgedicht. La façade ptolémaïque du temple d'Esna. Pour une poésie ptolémaïque*, Rites égyptiens, 10, Turnhout, Brepols, 2004, p. 2.

texte ou l'image, et ainsi s'approcher du sens de l'œuvre d'art. À cette interrogation répond la poétique [...]. [...] La poétique a pour tâche de chercher les signifiés à travers les indices de signification ainsi repérés. Au terme de l'enquête se trouve naturellement l'auteur, avec qui le lecteur entrera en communication dans la mesure où il pourra reconstituer pour lui-même le fonds culturel et mental sur lequel le premier a élaboré l'ouvrage qui nous est parvenu⁵⁹.

§32c. La poétique [...] est fondée sur l'hypothèse générale que toute production verbale ou artistique se trouve à la rencontre d'une double relation, l'une avec son auteur, l'autre avec le récepteur. La seconde est nécessairement subjective, la reconstitution de la première dépend en outre d'un effort considérable d'imagination, contrôlé par ce que l'on croit deviner du milieu d'origine. En toutes circonstances, l'entreprise est aléatoire⁶⁰.

§32d. Les philologues ont réduit l'œuvre à leur mesure. [...] Analyser, c'est détruire. Le temple et les dieux tels que les a voulu le poète sont à jamais inaccessibles...

Il reste d'avoir montré que l'on peut se risquer sur la face du triangle poétique qui unit l'œuvre au lecteur⁶¹.

*

§33a. Pas plus que les peintres et les sculpteurs d'autrefois ne se souciaient de la banalité des thèmes qu'on leur commandait d'illustrer sur les parois ou dans la pierre de nos églises, les hiéroglyphes égyptiens n'avaient pas à composer des hymnes et rituels pour en faire connaître le contenu. [...] La tâche de l'artiste n'est donc sûrement pas de communiquer un savoir, mais de créer une œuvre qui, sous une forme nouvelle, remette les mythes et les dogmes en mémoire du croyant. Son désir est sans doute en premier lieu d'attirer l'attention, de réveiller l'intérêt en montrant son savoir-faire, même s'il reste anonyme. Il ne l'est

⁵⁹ *Ibid.*, p. 119-120.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 154.

⁶¹ *Ibid.*, p. 155.

pas dans son entourage immédiat et la reconnaissance de ceux-ci et leurs compliments suffisent à récompenser ses efforts⁶².

§33b. Une caractéristique du style de l'auteur git dans le choix des mots⁶³.

*

§34a. Déceler l'expression des attitudes introverties suscitées par le sentiment religieux est une gageure, et sans doute un paradoxe, qui rejoint celui que l'auteur [égyptien ; N.d.É.] s'est proposé en cherchant à communiquer l'indicible. Il faut que le destinataire « sente » que le message est codé et qu'il trouve en soi, par expérience personnelle, fût-elle simplement littéraire, ce référent commun. Sans cela, comment identifierions-nous, dans notre propre culture même, les élans spirituels de certains mystiques à l'expression si violemment érotique⁶⁴ ?

§34b. Mais au-delà des formules explicites et dont tout le monde peut se servir, la rédaction même des inscriptions ne trahirait-elle pas parfois plus que les mots simplement ne veulent dire⁶⁵ ?

§34c. La focalisation du récit et des discours qu'il contient à la première personne — habituelle dans les « biographies » de statues — est donc très exactement fixée sur un « je », exclusivement littéraire, différent à la fois de l'auteur et du personnage qui a inspiré celui-ci⁶⁶.

§34d. Une fois reconnue la nature fictionnelle du « je » des inscriptions des statues privées, les personnalités commencent à se distinguer. Les divers énoncés qu'il focalise évoquent tantôt le passé, tantôt des souhaits, tantôt définissent l'existence de l'objet inscrit, tantôt même trahissent des sentiments de l'inventeur de ce « je » qui parle, à qui

⁶² Philippe Derchain, « À eux le bonheur ! (La naissance d'un homme, *Esna* 250, 6-11) », *Göttinger Miszellen*, 200, 2004, p. 37.

⁶³ *Ibid.*, p. 38.

⁶⁴ Philippe Derchain, « Méditations littéraires », *Lingua Aegyptia*, 13, 2005, p. 31.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 32.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 34.

il les prête. Dans la réalité sociale, ce « je » est, en fait, le vrai destinataire de l'œuvre : C'est lui seul qui a intérêt à se peindre comme il le fait⁶⁷.

*

§35a. Égyptologie

Tant de livres ! Toujours se heurter au collègue sans jamais rencontrer l'Égyptien⁶⁸ !

§35b. Si, pour la critique littéraire, « l'auteur » est une nécessité épistémologique, la focalisation est une nécessité méthodique⁶⁹.

§35c. La crédibilité d'un auteur est fonction de la conformité de ce qu'il écrit à ce que l'on est prêt soi-même à tenir pour vraisemblable. Aussi la médiocrité de l'esprit récepteur la restreint-elle à ses propres limites, tandis que se rejoignent pour l'élargir la crédulité de l'ignorant et le scepticisme du savant⁷⁰.

§35d. Le jeu de la création intellectuelle ne peut mieux se comparer qu'à celui de ces machines où tournent des disques chargés de symboles qu'il faut arrêter ensemble dans certaines positions. Ainsi faut-il qu'entre les disques affolés de la mémoire coïncident tout à coup certaines ouvertures, de manière le plus souvent inattendue, pour que se révèlent à l'esprit des associations auxquelles on n'aurait pas songé. Rien n'est gagné encore, car les combinaisons que l'on tient ne sont que la donne d'autre jeu : un poker qui se joue seul contre le lecteur imaginaire⁷¹.

§35e. En observant le grand nombre d'épithètes divines dont le LGG [Christian Leitz (ed.), *Lexikon der ägyptischen Götter und Götterbezeichnungen*, 7 vol., Orientalia Lovaniensia analecta, 110-116, Louvain, Peeters, 2002 ; N.d.É.] ne connaît qu'une seule attestation, on ne peut s'empêcher de penser qu'il s'agit sans doute de créations personnelles des auteurs des

⁶⁷ *Ibid.*, p. 35.

⁶⁸ Philippe Derchain, *Aphorismes*, s.l., chez l'auteur, 2006, p. 28.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 37.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 11.

⁷¹ *Ibid.*, p. 43.

inscriptions où on les trouve, ou de tentatives de variation sur des formules connues.

Un très petit nombre d'emplois pourrait être aussi un indice de la parenté des textes où on les trouve, soit qu'ils soient du même écrivain ou qu'ils aient été cités les uns par les autres.

L'unicité ou la rareté pourraient devenir ainsi des critères d'originalité rédactionnelle⁷².

§35f. Le défaut des sources se compense aisément par l'esprit de l'historien, que leur abondance, en revanche ne saurait remplacer⁷³.

§35g. Si l'on considère les textes anciens comme œuvres littéraires, voulues pour elles-mêmes, il faut renoncer à les prendre pour des « sources » de connaissance, mais au contraire y apporter tout ce que l'on sait soi-même, pour en comprendre la subtilité⁷⁴.

§35h. L'égyptologie suppose une pensée logique indéfectible, contrôlée sans défaillance par une imagination illimitée⁷⁵.

§35i. Le rapport de l'histoire au passé est illusoire. En fait, il n'existe qu'un récit de la rencontre de l'historien avec des objets qu'il appelle « documents » et qui sont ses contemporains⁷⁶.

§35j. Sous l'aspect de la littérature, la valeur d'un texte égyptien devrait être en raison inverse du nombre des « parallèles » qu'on lui connaît⁷⁷.

§35k. La vérité d'un texte réside toujours dans le non-dit⁷⁸.

⁷² *Ibid.*, p. 63-64.

⁷³ *Ibid.*, p. 13 ; et cité dans *Chronique d'Égypte*, 86.171-172, 2011, p. 130.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 68.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 16.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 12.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 65.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 49.

§35l. L'évanescence de sa mémoire et la passion qu'il met en vieillissant à reconstituer ses propres souvenirs d'enfance devrait être pour l'historien la mesure de l'Histoire : le passé qu'il recherche, c'est ce qu'il souhaite aujourd'hui qu'il soit arrivé⁷⁹.

§35m. Le double visage des œuvres de lettres : Ce que l'auteur y met de souvenirs et ce qu'il invente. Le roman doit sa grandeur à l'élaboration, les mémoires au souvenir.

L'obsession de l'histoire est cependant si profonde chez nous, que la critique s'acharne à débusquer la vérité dans le premier, et l'erreur dans les seconds⁸⁰.

§35n. C'est le malheur des sciences historiques. Au lieu de voir les documents comme seule réalité perceptible, on veut les connaître comme témoins d'un passé qu'il faut créer en esprit, auquel ils n'appartiennent plus, soit qu'on les contraigne à colorer nos fantaisies, soit qu'on leur impose de se plier à nos modèles abstraits de comportement supposés universels, projetés de nos façons d'être actuels⁸¹.

§35o. La science historique est un leurre. La science en effet fonde une hypothèse sur des expériences reproductibles et l'observation de paramètres qu'elle fait varier à son gré.

Rien de tel pour l'histoire. Les « faits historiques » ne peuvent être que les témoins, dont la véracité n'est plus contrôlable, de circonstances uniques régies par des paramètres qui échappent à notre mesure, car ils affleurent à notre connaissance au hasard de la conservation, tandis que la fréquence sans logique de leurs attestations exclut que l'on trace valablement des courbes de variation.

Il ne saurait être ainsi sérieusement question de définir des « modèles ». Ceux que l'on propose sont toujours idéologiques : ils trahissent à la fois la science et l'histoire.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 13.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 19.

⁸¹ *Ibid.*, p. 36.

Il nous reste donc le récit qui, mettant en scène des personnes, des individus, se trouve fatalement plus proche des « faits historiques », par leur nature même uniques et momentanés⁸².

§35p. L'univers, n'en déplaie à Voltaire, peut très bien se passer d'horloger, non l'œuvre d'art d'artiste⁸³.

*

§36a. [...] les miettes du passé ne sauraient nourrir l'histoire sans le levain de notre imagination⁸⁴...

§36b. Pour prévenir les objections que les habitudes de penser de notre discipline ne manqueront sans doute pas de soulever, je rappellerai que le principe méthodique qui dirige les réflexions que l'on vient de lire [l'article est consacré à un passage de la dédicace de restauration du 2^e pylône de Karnak sous Ptolémée VIII Évergète II ; N.d.É.], implique que l'âge d'une inscription est celui de sa composition, et non celui (ou ceux) des éléments linguistiques de provenances multiples dont l'auteur se sert. Les hypothèses suggérées par le texte que nous venons d'analyser tendent à imaginer l'état d'esprit de celui qui a été chargé de la dédicace du portail du 2^e pylône, au temps de Ptolémée VIII. Il n'importe pas que, pour la rédiger, il se soit plus d'une fois servi de phrases et d'expressions que d'autres avant lui avaient créées ou reprises déjà de quelque prédécesseur, pour composer des inscriptions analogues, lors de travaux à Karnak, depuis le début de l'époque ptolémaïque, par exemple du genre que l'on a appelé « l'éloge de Thèbes », sans préjuger de l'origine de cette dernière œuvre conservée dans les bibliothèques locales, où les auteurs allaient chercher la riche information dont ils s'inspirèrent longtemps⁸⁵.

*

⁸² *Ibid.*, p. 11.

⁸³ *Ibid.*, p. 63. Reproduit dans Philippe Derchain, « Un érudit thébain du VII^e-VI^e siècle. Contribution à l'histoire du Dieu caché ? », in Didier Devauchelle (ed.), *La XXVI^e dynastie, continuités et ruptures. Actes du Colloque international organisé les 26 et 27 novembre 2004 à l'Université Charles-de-Gaulle - Lille 3. Promenade saïte avec Jean Yoyotte*, Paris, Cybele, 2011, p. 133 [Épigraphie].

⁸⁴ Philippe Derchain, « Quand l'arpenteur pataugeait ou de la fondation d'une ville », *Chronique d'Égypte*, 81.161-162, 2006, p. 75.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 76.

§37. [...] à l'examen attentif [d'une inscription du temple de Dendara ; N.d.É.], une infinité de variations révèle la richesse de la fantaisie de l'auteur à qui l'ouvrage demandé imposait pourtant pas mal de contraintes [...] ⁸⁶.

*

§38. Sans LECTOR IN FABULA, point de littérature. Mais souvent chercher l'AUTOR IN FABULA à travers les mots mène au texte lui-même ⁸⁷.

*

§39. L'addition au catalogue des plaisirs de la déesse [dans le rituel pour apaiser Sekhmet ; N.d.É.], si elle n'est pas canonique, est en tout cas logique et témoigne de l'originalité de l'écrivain qui y a pensé ⁸⁸.

*

§40. Dans l'étude des temples de l'époque gréco-romaine, on ne saurait être trop attentif à l'œuvre de composition elle-même, due à des écrivains d'un talent que les traductions les plus scrupuleusement grammaticales obscurcissent plutôt qu'elles ne le font valoir. Visiblement les auteurs se souciaient très peu de nous et du « contenu » momentanément de ce qu'ils faisaient graver sur les murs, qui n'a le plus souvent de sens qu'à l'intérieur de l'ouvrage, tissu de renvois symétriques complémentaires et expression d'une pensée plus philosophique qu'il ne paraît et grandiose à la mesure des réalisations ⁸⁹.

*

§41. [...] reste-t-il des chances de deviner jamais la personnalité spécifique d'un seul ? Au moins peut-on définir un style, une façon de jouer avec les mots, une mode conditionnée par la misère de la pensée

⁸⁶ Philippe Derchain, « De l'holocauste au barbecue. Les avatars d'un sacrifice », *Göttinger Miszellen*, 213, 2007, p. 19.

⁸⁷ Philippe Derchain, « Questions de mots. Le mot et l'objet – l'objet et le signe », *Lingua Aegyptia*, 16, 2008, p. 303 [épigraphie].

⁸⁸ Philippe Derchain, « Possession, transe et exorcisme – Les oubliés de l'égyptologie », *Göttinger Miszellen*, 219, 2008, p. 12.

⁸⁹ Philippe Derchain, « Le jeu de 16 : un discret hommage à Hathor », *Revue d'égyptologie*, 60, 2009, p. 199.

créatrice, jugulée par la théologie, mais qui se libère dans l'exubérance du langage et la subtilité de la composition. Par leur métier d'écrivain et leur fonction sacerdotale, confrontés une fois de plus avec la nécessité de composer une scène banale, ne se dédommagent-ils pas par ce jeu, d'ailleurs bien inoffensif, lointain antécédent de la redoutable théologie comme « Sprachspiel », selon la définition de Wittgenstein, qui se développera plus tard en Occident⁹⁰ ?

*

§42. [À propos du récit du naos d'Ismaïlia considéré comme une tentative de synthèse de traditions inconnues par ailleurs ; N.d.É.] La synthèse littéraire témoigne de l'érudition et du savoir-faire des auteurs. Ont-ils fouillé les archives ? Ont-ils tenté de restaurer des débris obscurs ? Du lointain passé qu'ils évoquent, et le dont le mythe fait un éternel présent, on ne saura jamais que ce qu'ils en ont écrit⁹¹.

*

§43. On apporterait pourtant, en tenant compte de ces connotations [celles des mots égyptiens, cela sans hésiter à envisager l'évocation de situations non-conformes à l'image que l'on a répandue de la morale égyptienne ; N.d.É.], certains traits originaux aux textes où ils sont utilisés et un enrichissement certain à la personnalité des auteurs qui en auraient tenu compte⁹².

*

§44a. Sans fouilles, sans révision d'un original toujours plus érodé qu'à la dernière publication, sans fragments inédits qui sommeillaient dans la poussière d'un musée, il suffit souvent d'un œil bienveillant jeté sur des écrits que l'on croit bien connus pour y trouver de l'inattendu. Il suffit parfois de s'étonner de ce qu'un apparent ramas de formules éculées est fait de la combinaison subtile des réminiscences d'un érudit qui fouinait dans les vieux livres et se réjouissait d'y découvrir des pensées d'anciens qui lui plaisaient, qu'il aimait à citer mêlées aux siennes, comme

⁹⁰ Philippe Derchain, « Jeu de langue. L'œsophage, métaphore de Maât », *Chronique d'Égypte*, 85.169-170, 2010, p. 13.

⁹¹ Philippe Derchain, « Deux essais », *Göttinger Miszellen*, 224, 2010, p. 31.

⁹² Philippe Derchain, « À propos du verbe *nwd* "se mouvoir, bégayer, chanceler" et ses emplois métaphoriques », *Göttinger Miszellen*, 227, 2010, p. 23.

Montaigne, pour se rassurer, pour affirmer quelque chose qu'il sentait vaguement, par vanité de Lettré. Pourquoi ne pas accorder ces sentiments à un ancien Égyptien ?

Les pages que l'on va lire, sans prétentions philologiques, racontent ma rencontre fortuite avec un collègue de ce temps [...] ⁹³.

§44b. Nous étudions une œuvre littéraire, ses intentions, sa signification. Parfois l'auteur y dépend de son passé, parfois il est pour nous le premier et l'on trouve des résurgences de son œuvre, au gré du hasard de la conservation. Mais le texte est en lui-même cohérent, exclusivement du temps où son auteur l'a conçu en usant de tout ce qu'il a pris çà et là dans le milieu où il vivait, dans les livres, les conversations, l'observation de son entourage, que sais-je encore, pour exprimer ses propres réflexions qui s'élaboraient d'elles-mêmes. Les résurgences de certaines de ces pensées, d'expressions qu'il a utilisées, quand nous les retrouvons sur des monuments postérieurs ne peuvent évidemment dépendre du document que nous avons sous les yeux, que personne, vivant dans la vallée du Nil n'a jamais vu ⁹⁴.

*

§45a. Dans l'étude d'une littérature ou d'une pensée, on retrouve fatalement des citations, des tournures, des usages linguistiques des époques précédentes. Cela fait partie de la culture et de l'érudition des auteurs. Mais ce qu'ils en font est forcément de leur temps ⁹⁵.

§45b. Si l'on prend conscience que les perceptions qui suscitent l'expression artistique ou philosophique des anciens ont disparu depuis des millénaires, la seule réalité actuelle est le produit de l'imagination et du talent de ceux qui se sont servis de leur environnement pour communiquer ce qu'ils avaient dans la tête et qui acquiert ainsi pour nous une troublante présence.

⁹³ Philippe Derchain, « Un érudit thébain du VII^e-VI^e siècle. Contribution à l'histoire du Dieu caché ? », in Didier Devauchelle (ed.), *La XXVI^e dynastie, continuités et ruptures. Actes du Colloque international organisé les 26 et 27 novembre 2004 à l'Université Charles-de-Gaulle - Lille 3. Promenade saïte avec Jean Yoyotte*, Paris, Cybele, 2011, p. 133.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 137.

⁹⁵ Philippe Derchain, « Encore le ptolémaïque », *Göttinger Miszellen*, 231, 2011, p. 13.

Étudiés sous cet angle, on comprend que les monuments de la fin de l'histoire égyptienne sont bien autre chose que le conservatoire de vieilleries pharaoniques, mais représentent une étape importante dans le développement humain. Comprenons que les hiérogammates ptolémaïques sont des savants qui utilisent ce que leur est transmis d'une langue morte pour exprimer des pensées neuves, adaptés à leur temps, où, comme à Edfou, la préoccupation de l'établissement d'un nouveau pouvoir domine. Pour le bien-être de tous, il faut intégrer celui-ci aux mythes locaux. Ceux-ci offrent des références infiniment variées à la portée de tous, que peuvent aussi accepter les nouveaux tenants du pouvoir. Par leur complicité acquise ainsi, est assurée la prospérité des créateurs des œuvres que nous admirons encore et tentons d'analyser. C'est le seul biais par lequel le « ptolémaïque » – littérature et culture – est impliqué dans l'Histoire⁹⁶.

*

§46. Entre l'auteur, qui fait connaître un personnage présenté à la première personne, comme s'il était lui-même en scène, ou à qui s'adressent directement d'autres personnages, comme s'ils étaient en face de lui, et le lecteur réel se situe un lecteur imaginaire, destinataire du texte produit. Ce dernier toutefois varie. Pour le visiteur de la tombe, c'était tout naturellement Pétoisiris, dont il a entendu parler. Pour nous, c'est devenu un type qui n'existe qu'en représentation, en qui comme historiens nous voudrions voir un type qui s'intégrerait à nos schémas. À moins de vouloir l'individualiser, comme serait un personnage de fiction. Le dilemme n'est pas insoluble : la réalité littéraire de l'œuvre est là tant que J'y suis pour la lire⁹⁷.

*

§47. Dans l'un comme dans l'autre cas [= le papyrus Jumilhac et le papyrus du Delta ; N.d.É.], on a le sentiment de se trouver plus proche du « collègue » disparu depuis si longtemps, avec qui pourtant l'égyptologue se sent de connivence⁹⁸.

*

⁹⁶ *Ibid.*, p. 15.

⁹⁷ Philippe Derchain, « Rêveries auprès de Pétoisiris », *Göttinger Miszellen*, 228, 2011, p. 16.

⁹⁸ Philippe Derchain, compte rendu de Dimitri Meeks, *Mythes et légendes du Delta d'après le papyrus Brooklyn 47.218.84*, Mémoires publiés par les membres de l'Institut français d'archéologie orientale, 125, 2006, Le Caire, Institut français d'archéologie orientale, in *Chronique d'Égypte*, 86.171-172, 2011, p. 127.

§48a. Ce que l'écrivain de Pithom [à l'origine de la stèle dite de « Pithom » de Ptolémée II Philadelphe ; N.d.É.] aurait voulu raconter [...] s'il n'avait été empêtré d'une écriture qu'on était en train de renouveler et d'une langue que l'on ne parlait plus⁹⁹.

§48b. Car, pour l'auteur, confiné dans son temple et plongé par son devoir d'écrivain dans la réalité de son temps, le récit tel qu'il l'a composé n'existe que par l'imagination¹⁰⁰.

Bibliographie

- « Des hirondelles et des étoiles », in Philippe Borgeaud, Yves Christe, Ivanka Urió (ed.), *L'animal, l'homme, le dieu dans le Proche-Orient ancien. Actes du colloque de Cartigny 1981, Centre d'étude du Proche-Orient ancien (CEPOA), Université de Genève, Cahiers du CEPOA, 2, Louvain, Peeters, 1984, p. 105-110.*
- compte rendu de André Barucq, François Daumas, *Hymnes et prières de l'Égypte ancienne*, Littératures anciennes du Proche-Orient, 10, Paris, Cerf, 1980, in *Orientalistische Literaturzeitung*, 80.1, 1985, col. 14-16.
- in Ursula Verhoeven, Philippe Derchain, *Le voyage de la déesse libyque. Ein Text aus dem « Mutritual » des Pap. Berlin 3053*, Rites égyptiens, 5, Bruxelles, Fondation égyptologique Reine Élisabeth, 1985.
- « Deux notules à propos du Papyrus Westcar », *Göttinger Miszellen*, 89, 1986, p. 15-21.
- *Le dernier obélisque*, Bruxelles, Fondation Égyptologique Reine Élisabeth, 1987.
- « Éloquence et politique. L'opinion d'Akhtoy », *Revue d'égyptologie*, 40, 1989, p. 37-47.

⁹⁹ Philippe Derchain, « Quatre observations sur la stèle de Pithom », in Philippe Collombert, Dominique Lefèvre, Stéphane Polis, Jean Winand (ed.), *Aere perennius. Mélanges égyptologiques en l'honneur de Pascal Vernus*, Orientalia Lovaniensia Analecta, 242, Louvain, Peeters, 2016, p. 121.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 122.

- « L'Atelier des Orfèvres à Dendara et les origines de l'Alchimie », *Chronique d'Égypte*, 65.130, 1990, p. 219-242.
- « L'auteur du papyrus Jumilhac », *Revue d'égyptologie*, 41, 1990, p. 9-30.
- « Les hiéroglyphes à l'époque ptolémaïque », in Claude Baurain, Corinne Bonnet, Véronique Krings (ed.), *Phoinikeia Grammata. Lire et écrire en Méditerranée. Actes du colloque de Liège, 15-18 novembre 1989*, Studia Phoenicia, Collection d'études classiques, 6, Namur, Société des études classiques, 1991, p. 243-256.
- « Les débuts de l'Histoire [Rouleau de cuir Berlin 3029] », *Revue d'égyptologie*, 43, 1992, p. 35-47.
- « Sur des pensers antiques », *Chronique d'Égypte*, 68.135-136, 1993, p. 65-69.
- « Allusion, citation, intertextualité », in Martina Minas, Jürgen Zeidler (ed.), *Aspekte spätägyptischer Kultur: Festschrift für Erich Winter zum 65. Geburtstag*, Aegyptiaca Treverensia, 7, Mayence, Von Zabern, 1994, p. 69-76.
- « Textes ptolémaïques relatifs à la "confirmation du pouvoir royal" », *Annuaire de l'École Pratique des Hautes Études. Sciences religieuses*, 103, 1994-1995, p. 145-150.
- Compte rendu de Hannes Buchberger, *Transformation und Transformat. Sargtextstudien 1*, Ägyptologische Abhandlungen, 52, Wiesbaden, Harrassowitz, 1993, in *Bibliotheca Orientalis*, 52.5-6, 1995, col. 578-581.
- « Hermès avait presque raison ou la stratigraphie des connotations », in Mechthild Schade-Busch (ed.), *Wege öffnen: Festschrift für Rolf Gundlach zum 65. Geburtstag*, Ägypten und Altes Testament, 35, Wiesbaden, Harrassowitz, 1996, p. 30-33.
- *Le souvenir imaginaire*, Verviers, La Dérive, 1996.
- Compte rendu de Susanne Bickel, *La cosmogonie égyptienne avant le Nouvel Empire*, Orbis Biblicus et Orientalis, 134, Fribourg, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1994, in *Orientalia*, 65.2, 1996, p. 166-171.
- Compte rendu de Jürgen Osing, *Aspects de la culture pharaonique*, Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 12, Paris, de Boccard, 1992, in *Chronique d'Égypte*, 72.143, 1997, p. 44-47.
- « Maniérisme », *Bulletin de la Société d'égyptologie de Genève*, 21, 1997, p. 11-12.

- « Miettes (IV) – §19. De la spontanéité dans les autobiographies », *Revue d'égyptologie*, 48, 1997, p. 76-77.
- « Le stoïcien de Kom Ombo », *Bulletin de la Société d'égyptologie de Genève*, 22, 1998, p. 17-20.
- « De l'éloquence judiciaire. La plaidoirie d'Onnophris ou Le concussionnaire innocent », *Chronique d'Égypte*, 74.147, 1999, p. 31-42.
- « Pour l'érotisme », *Chronique d'Égypte*, 74.148, 1999, p. 261-267.
- « Tragédie sur un étang », *Göttinger Miszellen*, 176, 2000, p. 47-52.
- *Les impondérables de l'hellénisation. Littérature d'hiérogammates*, Monographies Reine Élisabeth, 7, Brepols, Turnhout, 2000.
- « Femmes (II), *Bulletin de la Société d'égyptologie de Genève*, 24, 2000-2001, p. 43-52.
- « Le scribe qui savait compter l'argent », *Enchoria*, 27, 2001, p. 36-40.
- « Portrait d'un divin crocodile ou l'originalité d'un écrivain du temps de Domitien », in Françoise Labrique (ed.), *Religions méditerranéennes et orientales dans l'Antiquité. Actes du Colloque des 23-24 avril 1999, Institut des sciences et techniques de l'Antiquité (UMR 6048), Université de Franche-Comté à Besançon, Bibliothèque d'étude, 135, Le Caire, Institut français d'archéologie orientale, 2002, p. 79-99.*
- « L'ignorance créatrice », *Göttinger Miszellen*, 186, 2002, p. 5-6.
- « La belle oiseleuse », *Chronique d'Égypte*, 77.153-4, 2002, p. 73-75.
- « Flâneries dans le temple d'Edfou », *Bulletin de la Société d'égyptologie de Genève*, 25, 2002-2003, p. 23-34.
- « Kabbale et Mystique. À propos d'un livre récent », *Studien zur Altägyptischen Kultur*, 31, 2003, p. 101-106.
- in Philippe Derchain, Daniel von Recklinghausen, *La création - Die Schöpfung. Poème pariétal - Ein Wandgedicht. La façade ptolémaïque du temple d'Esna. Pour une poétique ptolémaïque*, Rites égyptiens, 10, Turnhout, Brepols, 2004.
- « À eux le bonheur ! (La naissance d'un homme, Esna 250, 6-11) », *Göttinger Miszellen*, 200, 2004, p. 37-44.
- « Méditations littéraires », *Lingua Aegyptia*, 13, 2005, p. 31-37.
- *Aphorismes*, s.l., chez l'auteur, 2006.

- « Quand l’arpenteur pataugeait ou de la fondation d’une ville », *Chronique d’Égypte*, 81.161-162, 2006, p. 71-76.
- « De l’holocauste au barbecue. Les avatars d’un sacrifice », *Göttinger Miszellen*, 213, 2007, p. 19-22.
- « Questions de mots. Le mot et l’objet – l’objet et le signe », *Lingua Aegyptia*, 16, 2008, p. 303-305.
- « Possession, transe et exorcisme – Les oubliés de l’égyptologie », *Göttinger Miszellen*, 219, 2008, p. 9-18.
- « Le jeu de 16 : un discret hommage à Hathor », *Revue d’égyptologie*, 60, 2009, p. 199-200.
- « Jeu de langue. L’œsophage, métaphore de Maât », *Chronique d’Égypte*, 85.169-170, 2010, p. 9-13.
- « Deux essais », *Göttinger Miszellen*, 224, 2010, p. 35-46.
- « À propos du verbe *nwd* “se mouvoir, bégayer, chanceler” et ses emplois métaphoriques », *Göttinger Miszellen*, 227, 2010, p. 23-28.
- « Un érudit thébain du VII^e-VI^e siècle. Contribution à l’histoire du Dieu caché ? », in Didier Devauchelle (ed.), *La XXVI^e dynastie, continuités et ruptures. Actes du Colloque international organisé les 26 et 27 novembre 2004 à l’Université Charles-de-Gaulle - Lille 3. Promenade saïte avec Jean Yoyotte*, Paris, Cybele, 2011, p. 133-137.
- « Encore le ptolémaïque », *Göttinger Miszellen*, 231, 2011, p. 13-15.
- « Rêveries auprès de Pétosiris », *Göttinger Miszellen*, 228, 2011, p. 9-20.
- Compte rendu de Dimitri Meeks, *Mythes et légendes du Delta d’après le papyrus Brooklyn 47.218.84*, Mémoires publiés par les membres de l’Institut français d’archéologie orientale, 125, 2006, Le Caire, Institut français d’archéologie orientale, in *Chronique d’Égypte*, 86.171-172, 2011, p. 126-128.
- « Quatre observations sur la stèle de Pithom », in Philippe Collombert, Dominique Lefèvre, Stéphane Polis, Jean Winand (ed.), *Aere perennius. Mélanges égyptologiques en l’honneur de Pascal Vernus*, *Orientalia Lovaniensia Analecta*, 242, Louvain, Peeters, 2016, p. 121-128.

ABSTRACTS

L'égyptologue auteur

Entre tentation épistémique et réalisation personnelle

Jérôme GONZALEZ
jerome.gonzalez@univ-montp3.fr

As Philippe Derchain used to develop in his writings at least since his article "Auteur et société" published in the mid-1990s, the Egyptian author is nothing without the Egyptological author. From this point of view, this article will examine the auctorial activity of the Egyptologist as an intermediary between the Egyptian author and the modern reader. A historiographical approach focuses in particular on Derchain's scientific procedures. In this way, the dynamics of intellectual operations and the tools he employed during his scholarly career in the study of Egyptian religion more broadly and myth in particular are made accessible. This results in a heterogeneous interpretive gesture that a comparison with the reception by the Egyptological reader illuminates, a singular way in which the epistemic appeal and personal development of the Egyptological author emerge from the empirical reading of some significant works.

Philippe Derchain et la quête de l'auteur : un témoignage

Françoise LABRIQUE
francoise.labrique@uni-koeln.de

Testimony from a student, then a colleague and friend of Philippe Derchain sketching the portraiture of the man more than the Egyptologist.

Sive fictum sive verum ad generis ægyptologorum

Deux expériences auctoriales de Philippe Derchain

Stéphane PASQUALI

stephane.pasquali@univ-montp3.fr

Thoughts on two rather atypical—but fully Egyptological—works by Philippe Derchain: Le Dernier obélisque (1987) and Le Souvenir imaginaire (1996). Their writing is part of a total research process on authorship and the relationship triangle Text-Author-Reader. The influence of Umberto Eco and his theory of textual cooperation appears particularly significant here.

Authorship in Ancient Egyptian Rock Inscriptions and Graffiti

John Coleman DARNELL

john.darnell@yale.edu

Ancient Egyptian rock inscriptions and graffiti proliferate at sites of concentrated human presence and activity. All of these texts interact with personified landscapes, and the majority engage with future visitors and makers of inscriptions, occasionally eliciting actions from those who read them. As rock inscriptions and graffiti accreted at a site, alluding to earlier texts and images through a process of iconographic attraction, the repetition of stereotyped texts might result in the development of transtextual unity at a site. Reproducing idiosyncratic and personal statements from earlier inscriptions, later authors of rock inscriptions and graffiti could make personal additions to the earlier, shared phrases, ultimately leading to the creation of a group biography. This local inter(icono)textuality contributes to the development of travel fiction, and may in turn see authors of rock inscriptions enact fictional tropes and narratives. Rock inscription and graffiti are in turn peculiarly suited to dialog between humans and the divine. As graffiti and rock inscriptions are ultimately a communal undertaking, they require specific notes in order to be personal creations.

« C'est moi qui... »

Paternité littéraire et responsabilité morale dans l'Égypte ancienne

Bernard MATHIEU

bernard.mathieu@univ-montp3.fr

The concept of authorship within Pharaonic culture, recently highlighted in the field of iconography, remains to be better studied with regard to textual production, particularly literary creation. In this respect, the argumentative nominal construction, or emphasizing “participial statement” such as “it is I who...”, makes it easy to identify textual illustrations of authorship claims. Cases of formal breaks, likewise, make it possible to highlight what the Egyptians attributed to the work of the intellect (jb). It should be noted that this intellectual instance, which is at work in artistic creation, is confused, in the Egyptian anthropological system of representation, with the moral conscience that is supposed to guide the individual's social behavior.

Le signe de la « hône »

Étude grammatologique ou comment déchiffrer le non-dit

Dimitri MEEKS

dimitri.meeks@wanadoo.fr

The hieroglyphic sign of the “hône” represents an open hand holding an ovoid object supposed to picture the egg whence Re is born. However numerous taxonomic variants, including those replacing the egg by a fish, allow a developed analysis of the sign. Using different textual and iconographic evidences it is possible to highlight its deep connection with a hydrologic reality illustrated at the best by the Fayum and its lake, underlying a specific conception of the rebirth of Re and consequently of the dead. A grammatological approach based on palaeography and cultural anthropology leads to unveil the complex mythological network which the sign symbolically embodies. To carry on with a reflexion of Philippe Derchain, this approach permits to decipher the untold in each hieroglyph.

Authorship and tomb decoration

The case of the *sš nsw wdḥw* Saroy and TT 233

Boyo G. OCKINGA
boyo.ockinga@mq.edu.au

An important function of tomb inscriptions was to preserve and project the identity of its owner; an analysis of this material should therefore cast some light on the owner as an individual. Is it also possible to identify the involvement of tomb owners in the selection or composition of texts, pointing to their “authorship” and revealing something of them as individuals? This article considers the Theban tomb of Saroy (TT 233) and probes the question of whether, and if so to what extent, the available data enables one to identify his involvement in choosing, arranging and even composing its texts.

Glimpses of the maker’s hand in Sinuhe

Andréas STAUDER
andreas.stauder@ephe.psl.eu

The texts that form the preserved corpus of Middle Egyptian literature are tokens of a rich tradition of verbal art. Beyond intentional fallacy, the image of the maker’s hand emphasizes both the craft of the makers and the practical act of making. Rather than mere aggregates of pre-existing configurations of language, the texts are forms into whose making human intention has gone. They are often highly complex objects made by composers who were immersed in a world of verbal art in which ancient audiences also participated to various degrees. Given this shared ground, the texts present original re-configurations of language that could be appreciated by audiences for their expressive qualities. The present article focuses on the main (preserved) token of Middle Kingdom narrative poetry, Sinuhe. Through discussions of selected places in the text, it highlights the maker’s hand at work on a number of levels: working on words and expressions, playing with intertextual gaps in language, and crafting rhythms and symmetries in verbal forms.

